

Le sang du monde

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. Arnaud

LE SANG DU MONDE

CHRONIQUES



NOUVELLES

FLEU
VE
NOIR



G.-J. Arnaud

**LE SANG
DU MONDE**

CHRONIQUES

III

GLACIAIRES

LE SANG DU MONDE

DANS LA MÊME SÉRIE

- 1 — Les Rails d'incertitude
- 2 — Les Illuminés
- 3 — Le Sang du monde
- 4 — Les Prédestinés
- 5 — Les Survivants crépusculaires
- 6 — Sidéral-Léviathan
- 7 — L'œil parasite
- 8 — Planète nomade

G.-J. ARNAUD

**LE SANG
DU MONDE**

CHRONIQUES GLACIAIRES

III

FLEUVE NOIR

Série dirigée
par François Ducos

© 1998, Éditions Fleuve Noir
ISBN : 2-265-06835-7



Romi Rugika

I

Lorsque Janfriel avait baptisé son traintel du nom d'Assommoir, ses clients et amis perplexes avaient bien entendu posé des questions.

— Je ne sais pas d'où mon père tenait ce nom, mais quand il allait boire un coup dans le bar de notre quai il disait toujours, je vais à l'Assommoir et c'est en souvenir de lui que j'ai appelé mon bar ainsi.

Chaque soir ils se réunissaient cinq, six dans un recoin du wagon-bar pour boire de la bière de soja et discuter à l'infini. S'il y avait d'autres clients, surtout des étrangers de passage, ils parlaient en anglais ; mais, une fois seuls, ils se gargarisaient de vieux mots français. Seul Ferno, ancien professeur revenu de River Station sur ses vieux jours, avait des notions grammaticales et corrigeait les autres quelquefois. Leur langage tenait plus du sabir que d'autre chose, se plaignait-il.

Isaurien leur annonça un soir que la Railway-Union allait prochainement changer de nom.

— Le président Sadon, dixième du nom, va passer la main à un Conseil d'administration désigné par les actionnaires, une sorte de consortium, quoi !

— Ça change quoi ? ricana Muscal, propriétaire de l'unité de décongélation de la petite Cross Station K17.

— La Compagnie ne sera plus forcément dirigée par un Sadon. L'actuel a négocié son départ en se faisant nommer gouverneur à vie de River Station et en exigeant que sa descendance conserve ce titre aussi longtemps qu'il y aura un Sadon pour le porter.

— Et quel sera le nom de la compagnie désormais ?

— La Transeuropéenne.

— Ça veut dire quoi ? demanda Janfriel qui les écoutait debout près de leur table, entre deux clients à servir.

— Nous sommes en Europe, murmura avec sa discrétion coutumière Rugika, l'archéo-généticien qui depuis des années explorait le sous-sol glaciaire de la petite communauté villageoise. Nous sommes même à l'aplomb d'une ville de jadis qui s'appelait Mâcon en bordure de la Saône, une belle rivière qui continue de

couler mais réduite à un torrent.

Il se tut très vite car la plupart des autres ne montraient aucun intérêt pour ses recherches. Seul Perati qui extrayait de la terre arable pour la revendre par wagons entiers pouvait comprendre. Rugika utilisait d'ailleurs les tunnels que son entreprise avait creusés dans la couche glaciaire pour accéder à l'ancienne cité bourguignonne.

— Et ce n'est pas tout, continua Isaurien. Il y aura une grande célébration pour ce baptême de la Compagnie. De plus, nous allons avoir un calendrier officiel.

— Un calendrier ? s'étonna Ferno, le vieux professeur. Nous en avons déjà un. Nous vivons sous le règne de Sadon le dixième. Exactement dans sa trente-quatrième année de règne. Quel besoin d'un nouveau calendrier ?

— Puisque les Sadon ne règneront plus, se permit de dire Rugika, il est normal que les nouveaux dirigeants fassent disparaître leur nom y compris dans le décompte du temps. Mais comment va-t-on dire désormais ?

Isaurien sortit un feuillet de sa poche et le consulta :

— Voilà. Le jour de l'inauguration de la Transeuropéenne nous serons le premier janvier 125.

— Cent vingt-cinq ans à partir de quel événement ?

— La Grande Panique.

Isaurien chuchota ces trois mots de français en regardant autour de lui. Il était mal vu de faire référence à cette période effroyable au cours de laquelle le vieux monde s'était recouvert de glace. Les six hommes avaient plus ou moins conscience de ce que ces trois mots signifiaient. Le mieux informé restait Rugika. Celui pour qui cela n'évoquait pas grand-chose, Muscal, ne comprenait même pas qu'on puisse éprouver une quelconque émotion à ce sujet.

— Mais l'événement est beaucoup plus ancien voyons, protesta Ferno. N'est-ce pas Rugika, vous qui fouillez dans les profondeurs de notre station ?

— Effectivement, murmura l'Archéo.

— Le Conseil d'administration en a décidé ainsi, déclara le chef de station avec un respect mitigé de doute. Les Néos voulaient qu'on compte à partir de la naissance du Christ comme dans le temps, mais la majorité des administrateurs a refusé. Néanmoins, ils acceptent que l'Église utilise la date de 2175 mais sans l'officialiser.

— C'est une date absurde. Nous sommes dans la trente-quatrième

année de règne de Sadon le dixième. Je sais que certains Sadon ne sont pas devenus vieux, n'ont tenu le pouvoir que quelques années, mais même à une moyenne de vingt ans, nous sommes loin du compte. Et puis la Railway-Union fut fondée bien après la Grande Panique... On peut retrouver des écrits qui le prouvent, fit le vieux professeur irrité.

— C'est une date complètement arbitraire, ajouta Rugika, les surprenant tous par sa fermeté. La Railway est vieille d'au moins deux siècles et le premier Sadon qui appartenait à une tribu primitive vivait certainement trois ou quatre siècles après la Grande Panique.

— Je vous en prie, fit Janfriel. Regardez qui vient d'entrer.

L'Aiguilleur de première classe Omalet s'approchait du bar pour boire sa vodka du soir. Il avait jeté sur le groupe d'amis un regard énigmatique.

— Parlons d'autre chose, ajouta Isaurien. Ce type peut m'attirer des ennuis. Quand je le vois dans sa tour de contrôle de la régulation, je ne suis jamais à l'aise.

Muscal dit qu'il devait rentrer. Son unité de décongélation lui donnait quelques soucis. Il devait fournir un certain volume d'eau à la station, mais ses machines commençaient de vieillir. Il ne cessait de les réparer, de vérifier leurs tuyauteries. Le chauffage public de la station le préoccupait aussi, les habitants se plaignant de n'avoir que dix degrés alors que le minimum vital était de douze degrés cinquante. Ses chaudières, tout en transformant la glace en eau, devaient aussi envoyer de l'air chaud sous la verrière, mais celle-ci avait souffert récemment d'une tempête effroyable. Des congères coureuses étaient venues se fracasser contre les parois vitrées. On devait élever des épis de protection à l'extérieur mais le travail n'était même pas commencé.

Muscal s'en alla et Isaurien fit de même. L'Aiguilleur Omalet vida son verre et sortit. Ferno soupira de soulagement et commanda une tournée. Il se pencha vers Rugika :

— Mon cher Archéo, vous n'avez trouvé aucun livre dans votre chantier de fouilles ? Ah ! si vous pouviez découvrir quelques livres de syntaxe ou de grammaire française !

— Le niveau de mes recherches présente une grande difficulté. Certes, la terre, les ruines sont à une très basse température, mais en dessous commence une zone humide, due à la chaleur du sous-sol. La rivière voisine n'arrange rien.

— Comment, peut-elle continuer de couler ? demanda Janfriel.

— Ne serait-il pas-possible de pomper son eau pour alimenter la

station, ainsi la température publique pourrait être meilleure, dit Ferno rêveur. À mon âge, on devient frileux vous savez.

— Je ne suis pas spécialiste, mais comme elle naît dans une région de montagnes, les Vosges, il est possible qu'elle bénéficie d'un apport calorique important qui lui permet de rester liquide. Il existe certainement d'autres rivières, d'autres fleuves qui continuent de couler sous nos pieds. J'ai appris que la Méditerranée, par exemple, est recouverte d'une banquise dangereuse en certains endroits. Plusieurs tentatives de réseaux ont dû être abandonnées.

— La Saône, les Vosges, soliloqua Ferno. Comme il devait être agréable jadis de prononcer ces mots. Maintenant c'est la Cross Station 17 au lieu de Mâcon. Il n'y a donc plus de poètes pour trouver des noms moins desséchés par leur sens technique ?

Il vida sa chope de bière et dit qu'il devait rentrer.

— Heureux homme que vous êtes Rugika, d'être célibataire. Vous n'avez de compte à rendre à personne.

Perati se leva aussi :

— Demain nous attaquons cette colline à l'ouest, ça vous intéresse ? Nous avons déjà trouvé des pieds de vignes fossilisés. Si on pouvait les décongeler, je suis sûr qu'ils brûleraient.

L'Archéo resta seul dans l'Assommoir. Il y prenait souvent ses repas le soir. La femme de Janfriel cuisinait bien. Il ouvrit son sac qui ne le quittait jamais, en examina l'intérieur. Un livre ancien cartonné, qu'il avait extrait de sa gangue de glace. Un précis de cosmogonie qui ruisselait peu à peu dans le fond.

II

Lorsque le wagonnet treuillé fut vidé de sa terre, Rugika sauta à l'intérieur pour descendre à la cote moins cent cinquante-trois. Il était neuf heures du matin, mais l'équipe de Perati, entrepreneur en terre, commençait de bonne heure. Le tunnel foré dans la glace n'était pas éclairé et il fallait attendre pour découvrir les projecteurs, alimentés depuis la surface par un groupe électrogène fonctionnant à l'huile animale. L'Archéo alla jusqu'à la carrière de terre meuble que les mineurs venaient d'attaquer.

— Je crois qu'il y a une chapelle dans le coin, lui dit Perati. Effondrée bien sûr. Ça vous, intéresse ?

— J'ai déjà découvert une église complètement écrasée. Je n'espère pas faire de découvertes. Les Néos sont acheteurs de toutes ces trouvailles mais je n'aime guère travailler pour eux. Par contre, il y aurait un ancien musée qui pourrait s'avérer intéressant pour mes supérieurs.

— Le bruit du fleuve ne vous effraie pas ? Mon équipe refuse de travailler à proximité. Pourtant, il doit y avoir du limon en aval. Il suffirait de creuser, le long de l'eau, une rocade pour atteindre des zones exploitables.

Dans ces profondeurs, la température de l'air approchait parfois les moins cinq et permettait de travailler sans combinaison protectrice. L'entrepreneur en terre arable lui cédait une prise électrique sur laquelle il branchait son propre projecteur. En échange, Rugika lui offrait certains objets qu'il dénichait dans les fouilles. Mais pour les travaux plus importants, les tunnels forés dans la glace, il le payait.

La Compagnie exigeait de lui qu'il fournisse des rapports hebdomadaires sur ses recherches et ses découvertes. Tous les documents, objets, devaient être entreposés en surface dans un wagon de marchandises, avec des étiquettes descriptives. Même les reliques religieuses, crucifix, statues ou fragments de statues, le plus souvent objets de culte, étaient vérifiés par une commission avant d'être remis aux Néos. Ces derniers envoyaient alors des primes à Rugika. Mais son véritable objectif restait la recherche des fossiles humains.

Ce précis de cosmogonie découvert depuis plusieurs jours et dont il

essayait désespérément de sauver les pages et les croquis, aurait dû être étiqueté spécialement, comme objet délictueux dont la possession était interdite. Il n'avait pu s'y résoudre. Le volume était chez lui, dans une cachette, et il passait une partie de ses nuits à le restaurer. Il n'aurait jamais dû le remonter dans son compartiment d'habitation où régnait une température de quinze degrés. Il aurait dû marquer des étapes précautionneuses mais n'avait pu résister à l'impatience d'en découvrir les secrets.

Rugika avait vingt-six ans, mais il se souvenait de ce premier jour d'école vingt ans auparavant. L'enseignant avait expliqué à sa classe que, selon les dernières instructions formulées par les savants de la Compagnie, il allait faire un cours quotidien sur le monde actuel. Lorsqu'il rentra avec son nouveau manuel de géographie, son père fut pris d'une colère effrayante. L'enfant crut avoir commis une faute grave avant de comprendre que l'adulte s'emportait contre l'enseignement nouveau de la géographie.

— Écoute-moi Romi. Tout ce que contient ce livre est faux. Tu m'entends, c'est faux. Nous ne vivons pas à l'intérieur d'une sphère avec au-dessus de nos têtes une enveloppe croûteuse. Nous vivons sur une planète appelée Terre. Il y a d'autres planètes dans l'univers. Jadis, nous étions éclairés par un astre énorme, le Soleil, qui nous donnait chaleur et lumière. Mais une planète proche de notre Terre explosa un jour et fut réduite en poussière. Cette couche de poussières épaisses se répandit autour de notre Terre et masqua le Soleil. Depuis, nous vivons dans un froid polaire et dans un jour crépusculaire qui ne dure que quelques heures. Tu ne dois jamais oublier ce que je te dis. Je ne t'en parlerai plus désormais. Ce serait trop dangereux. Je souhaite que, lorsque tu seras grand, mes paroles remontent du plus profond de ta mémoire pour que tu n'oublies jamais comment notre monde actuel s'est formé.

Effectivement, cette scène s'était effacée de son souvenir. Il avait fait des études supérieures pour acquérir cette fonction d'archéologue-généticien patenté et obtenir son diplôme de chercheur autonome. Il avait travaillé en équipe avec d'autres scientifiques, et jamais il n'avait entendu l'un d'eux remettre en doute la théorie officielle de leur monde enfermé dans une sphère creuse avec, au-dessus de leur tête, une sorte de croûte ne laissant passer qu'une lumière misérable. Personne n'avait jamais expliqué dans quel milieu pouvait se trouver cette fameuse sphère et nul n'avait jamais osé poser la question.

À l'approche de la rivière, la voûte glaciaire, qu'il apercevait au bout du tunnel artificiel, s'élevait de plusieurs mètres. Elle ne cessait de s'égoutter le long de stalactites de glace. La chaleur de l'eau provoquait ce ruissellement mais la masse épaisse de cent cinquante

mètres ne risquait pas de s'effondrer. Jamais Rugika, au cours de ses fouilles, n'avait connu une telle homogénéité dans la structure même du glacier. Ailleurs existaient des cavernes, des boyaux, des crevasses, mais ici, au-dessus de cette ville détruite de Mâcon, la masse suspendue au-dessus de la Saône était d'un seul bloc. D'ailleurs, le lit de la rivière n'avait qu'une dizaine de mètres de large. Vers le sud l'eau tumultueuse s'enfonçait dans un goulet inaccessible.

Effectivement, le bruit était terrifiant pour les habitants de ce monde glaciaire. Avec le temps l'eau apparaissait comme quelque chose d'inquiétant et les téméraires qui se risquaient sur les banquises par exemple, ne s'y attardaient pas longtemps. La pensée qu'un océan d'une profondeur inimaginable existait sous une couche de glace souvent épaisse de dizaines de mètres détruisait peu à peu leur résistance nerveuse.

Il s'éloigna du torrent, tirant toujours son fil électrique derrière lui, pour emprunter la galerie au bout de laquelle s'ouvrait son chantier de fouilles. Il avait découvert une boutique vendant des vêtements féminins, mais ceux-ci étaient congelés et il fallait les placer dans un courant d'air moins froid pour espérer les récupérer. Mais le résultat était plus que médiocre. Il n'atteignait pas quatre pour cent de ses découvertes. Durcis par le froid intense, ces robes, ces sous-vêtements cassaient d'un coup au moment de l'extraction. Il essayait ensuite de les rassembler à la façon d'un puzzle, mais les dégâts étaient pour la plupart du temps irrémédiables. Il désespérait de trouver un fossile humain.

Son précis de cosmogonie se trouvait dans un ancien appartement, du moins il le supposait, avec d'autres ouvrages moins intéressants pour lui. Il les avait installés dans la galerie où ils pourraient lentement dégeler. Les projecteurs, les travaux, la présence humaine réchauffaient l'air qui y circulait.

— Chaque homme dégage soixante watts à l'heure, lui répétait Perati. Nous sommes dix mineurs, soit six cents watts multipliés par dix heures de travail, six kilowatts. Mais les projecteurs de deux mille watts sont encore plus efficaces.

Si bien que le travail s'effectuait parfois sous de véritables averses d'eau, mais le plus dangereux restait les fragments de glace qui se détachaient d'un coup de la voûte. Certains, lourds de plusieurs kilos, pouvaient tuer un homme. L'entrepreneur en fourniture de terre arable avait déjà perdu trois de ses mineurs. Deux autres étaient handicapés à vie à la suite de ce type d'accidents. Aucun règlement ne l'obligeait à étayer ses galeries. D'ailleurs, Rugika n'y songeait pas non plus, mais heureusement travaillait seul avec un projecteur moins

puissant. Une seule fois il avait eu le bras ouvert par une lame de glace se détachant du plafond. On avait dû lui recoudre une plaie de vingt centimètres.

Vers midi, Perati vint le chercher pour partager le repas de l'équipe. Il le faisait assez souvent. C'était un homme travailleur, parfois têtu mais d'une grande générosité.

— Rugika, regardez ces couches successives de glace. Croyez-vous vraiment qu'il a suffi de cent vingt-cinq ans pour les accumuler ? Voulez-vous que je vous dise ? J'ai la preuve que la glaciation a commencé il y a beaucoup plus de temps que les cent vingt ans annoncés.

— La preuve, fit l'Archéo sceptique, quelle preuve ? Toutes les recherches sur la formation des glaces sont depuis pas mal de temps suspectes aux yeux des dirigeants de la Compagnie. Même les Sadon s'en méfiaient.

III

Perati l'avait invité dans son demi-wagon d'habitation pour le repas du soir. Sa femme était très accueillante et avait pour lui des attentions maternelles. L'aîné du couple étudiait à Grand Star Station, mais les deux autres enfants fréquentaient encore la petite école de Cross Station 17.

Après le repas, Perati l'entraîna dans son petit bureau où il faisait ses écritures. Il poussa la table surchargée de paperasses, souleva une lame du parquet, plongea sa main dans l'ouverture dégagée. Il en retira un objet enveloppé de papier isotherme.

— Mais c'est une pendulette, fit Rugika déçu.

— Je l'ai découverte il y a une trentaine de jours. Dans la terre. Sous la dernière strate de glaciation donc. Elle fonctionne toujours.

— Allons donc !

— Appuyez sur le dessus. Vous verrez les chiffres des secondes et la date d'aujourd'hui. La date réelle depuis la naissance du Christ.

Lorsque l'Archéo vit défiler les secondes il fut déjà ébahi, mais la fameuse date apparut ensuite, et il lui fallut une demi-minute pour voir autre chose que des chiffres.

— C'est impossible, elle est détraquée.

— Pas du tout. Lorsque je l'ai trouvée, la date était vingt-cinq août. Aujourd'hui c'est le 24 septembre, vous le voyez bien. 24-9. L'heure indiquée est vingt-trois heures quarante-deux. Dans le temps ils avançaient d'une heure sur notre propre système.

— D'accord mais l'année, Perati. L'année... Aucun système, excepté nucléaire, n'a survécu aussi longtemps. Cette pendulette est détraquée.

— Non mon cher Romi. Elle fonctionne à la perfection avec une infinitésimale marge d'erreur. Un centième de seconde par siècle.

L'Archéo sourit :

— Comment pouvez-vous le savoir ? Vous ne l'avez pas trouvée depuis si longtemps ?

Le mineur en terre appuya sur le côté de la pendulette et l'arrière

s'ouvrit :

— Il y a le poinçon du fabricant, Suzuki, et en anglais le certificat de fonctionnement perpétuel avec une marge d'erreur d'un centième de seconde par siècle. Lisez vous-même, avec cette loupe si vous voulez.

Lorsqu'il eut pris connaissance de ces indications il appuya à nouveau sur le dessus. Quatre minutes s'étaient écoulées.

— Si vous attendez encore un peu, dans moins de dix minutes elle indiquera minuit et la datation sera le 25 septembre.

— C'est le chiffre de l'année. Il me donne le vertige. Je ne puis le concevoir. Réellement je n'y parviendrai pas, sinon j'en serai traumatisé pour le restant de ma vie. D'ailleurs, comment en vérifier l'authenticité...

— Dans quatre-vingt-dix-huit jours la nouvelle année sera affichée. J'en suis certain.

Jamais Rugika n'avait éprouvé une telle terreur face à un objet remonté du fond des glaces et du fond des âges. N'ayant jamais ressenti de sentiments vraiment religieux, n'éprouvant jamais de réactions superstitieuses, cette confrontation avec la pendulette déréglait complètement sa conception de la réalité. Il avait fait de brillantes études, participé avec des équipes célèbres à des recherches importantes. Mais jamais il n'avait dû subir une telle épreuve. Figé dans une logique irréfutable, le passé lui apparaissait dans toute sa réalité.

— Dans quatre-vingt-dix-huit jours nous serons donc en deux mille...

Rugika se boucha les oreilles de ses mains, incapable d'entendre l'énoncé de ces chiffres. Mais son ami, sans le moindre sadisme, mais en homme simple et lucide appuya sur le haut de l'objet et la date effroyable brilla de tout son éclat.

— Je suis stupide, murmura l'Archéo... Mais j'ai des nausées... Veuillez m'excuser. Il faut que je rentre... Je vous en prie cachez cet objet... Vous risquez le pire si jamais quelqu'un vous dénonçait, et moi-même serais accusé de complicité dans la propagation d'informations falsifiées.

— Venez boire un peu de vodka. Vous ne pouvez repartir ainsi. Je ne pensais pas provoquer chez vous pareil choc.

Ils se retrouvèrent seuls dans la cuisine familiale, la femme et les enfants de Perati étant allés se coucher. L'Archéo avala d'un trait son verre d'alcool, ferma les yeux le temps que cette brûlure descende

dans son estomac. Il luttait toujours contre cette nausée qui l'avait saisi à la façon d'une bête hideuse s'emparant de l'intérieur de son corps.

— On se demande, murmurait le mineur, comment nous pouvons encore nous retrouver là, dans un confort relatif, après avoir mangé convenablement en bénéficiant d'une chaleur agréable. Alors que des siècles furent nécessaires pour surmonter la terrible épreuve de la glaciation.

— Souvenez-vous de la discussion l'autre soir à l'Assommoir, quand Isaurien nous a annoncé la création de la Transeuropéenne et le nouveau calendrier. Pourquoi vouloir nous faire croire que nous nous trouvons cent vingt-cinq ans après le début de la Grande Panique alors que...

Il secoua la tête dans l'impossibilité d'être plus précis.

— Déjà, dix générations de Sadon ne peuvent être escamotées aussi radicalement puisque l'on sait que le dixième a été président durant trente-quatre ans, que le neuvième, son grand-père, le père étant mort entre-temps, a lui-même duré plus de quarante ans. Il existe une histoire de la famille Sadon depuis que le premier lança la première compagnie.

— Vous verrez que les exemplaires du livre qui rapporte cette histoire vont disparaître du jour au lendemain et qu'en posséder un sera considéré comme un délit très grave, voire une atteinte à la sécurité de la Compagnie.

— Il faudra que je cache celui que je possède, approuva le mineur.

Rugika se leva.

— Je vais me coucher. Demain je dois poursuivre mes fouilles. Je suis en retard sur mon rapport.

— Je vais vous raccompagner.

— Ne vous dérangez pas. Ça va beaucoup mieux. Mais il ne faut pas que je me laisse influencer par la date que j'ai lue sur le cadran de cette pendulette. Je me demande si votre cachette sous le plancher n'est pas dérisoire. À votre place je la descendrais jusqu'à votre chantier pour l'enterrer une nouvelle fois, à jamais.

— Je suis surpris qu'un scientifique comme vous affiche pareille attitude. Franchement je m'attendais à autre chose, à plus d'enthousiasme même si la réalité nous épouvante. Vous auriez pu, après les études supérieures que vous avez suivies, vous douter déjà que la Grande Panique était fort éloignée de notre temps. Par l'examen des strates de glace par exemple. Je ne suis qu'un manuel, mais je sais

depuis longtemps les reconnaître.

— Nous n'avons eu qu'un cours très réduit sur la glaciation. Et le professeur chargé de nous en parler a certainement escamoté pas mal de vérités. Je me souviens même qu'il nous avait recommandé de ne pas accepter comme définitives certaines conclusions des glaciologues.

Il accepta un dernier verre et sortit sur le quai. La nuit, Muscal, le patron de l'usine de décongélation et fournisseur de la chaleur publique, réduisait la consommation d'huile animale. Si bien qu'il ne faisait qu'un ou deux degrés au-dessus de zéro.

Perati le suivit du regard autant qu'il le put, le vit traverser les voies un peu plus loin et disparaître en direction de son petit compartiment dans un wagon réservé aux célibataires. Rugika avait la démarche d'un homme accablé par une révélation insupportable.

Dans son bureau il regarda de loin la pendulette qui avait survécu à la grande catastrophe de l'an 2050. La réaction de son ami l'Archéo avait été telle qu'il ressentait lui-même un malaise et n'était pas loin de considérer cet objet, certainement un réveil de voyage, comme maléfique. Mais avant de le cacher à nouveau dans le plancher, il appuya sur le haut et la date réapparut : 25-09-2592. Plus de cinq siècles s'étaient écoulés depuis la Grande Panique.

IV

On frappait sans beaucoup d'égards à la porte de son petit compartiment et, la tête lourde, certain d'avoir trop bu la veille chez Perati, il alla ouvrir, découvrant un élève aiguilleur en combinaison noir et argent qui le fixait d'un air maussade.

— Vous êtes bien Romi Rugika ? L'aiguilleur de première classe Omalet vous envoie ceci. Veuillez signer la décharge.

La porte refermée, l'Archéo s'appuya contre, essayant de calmer ses appréhensions. Cette convocation n'était pas normale. Quelque chose le menaçait et il pensa à la soirée de la veille, à cette pendulette effrayante. Il avait cru rêver cet épisode de sa vie, mais désormais, il savait qu'il détenait un effroyable secret et que l'Aiguilleur Omalet se doutait de quelque chose. Il pensa même que Perati avait été arrêté avec sa famille et l'avait dénoncé.

Il alla faire sa toilette en vitesse dans la salle de bains commune à quatre locataires, heureux qu'elle fût disponible. Il s'habilla correctement mais, en se rendant au poste d'aiguillage, fit le détour par le quai où habitait le mineur de terre. Il aperçut sa femme qui regardait ses deux enfants partir pour l'école. Elle lui fit joyeusement bonjour et il se rasséra quelque peu.

Omalet l'attendait dans la tour de contrôle qui surplombait de huit mètres la verrière de la station et le croisement des voies.

La Cross Station 17 était le carrefour d'un grand réseau aux voies multiples et d'un réseau secondaire. La tour de contrôle était d'une grande importance et une vingtaine de personnes y travaillaient, mais seules une demi-douzaine appartenait au corps d'élite des Aiguilleurs.

Omalet surveillait le tableau lumineux des mouvements de trains et il lui fit un signe de la tête pour montrer qu'il enregistrait sa présence et lui demandait d'attendre. Il le reçut dans son bureau, le fit asseoir. Ce n'était donc pas une convocation judiciaire. Il respira un peu mieux, mais il avait tant transpiré que ses pieds baignaient dans un liquide froid et corrosif.

— Vous allez être détaché pour quelque temps sur un autre chantier de fouilles, lui déclara tout de suite l'Aiguilleur. Je vous y accompagnerai. Inutile de redescendre sur votre chantier actuel car

nous partirons dans ma draisine en début d'après-midi. Prévoyez un séjour d'au moins quatre semaines. Le voyage lui-même sera de six heures environ.

La draisine d'un Aiguilleur de première classe disposait d'une priorité sur les autres convois. Peut-être pas d'une priorité absolue, mais le véhicule roulerait certainement à plus de cent kilomètres à l'heure. Ce qui laissait prévoir une distance de six à huit cents kilomètres jusqu'à son prochain lieu de fouilles.

— Dois-je annoncer au chef de quai que j'abandonne mon compartiment ?

— Non. Pas pour l'instant. Il s'agit d'une mission limitée dans le temps. Je vous donne rendez-vous sur le quai d'honneur pour midi. Inutile de déjeuner, il y aura tout ce qu'il faut à bord.

En revenant chez lui, il alla boire un café d'orge chez Janfriel, mangea une galette de soja recouverte de miel synthétique. Il l'avertit de son départ immédiat, lui demanda de saluer les autres. Tout en préparant ses bagages, il se demanda soudain si on ne l'exilait pas pour l'éloigner de Perati. Lorsque ce dernier avait découvert la pendulette, avait-il fait part de sa trouvaille à ses ouvriers ? En général, l'entrepreneur, au caractère jovial et généreux, partageait avec son personnel l'argent que rapportait ce type de relique. Avait-il conservé le secret pour lui seul ? Sinon un des mineurs aurait pu le dénoncer.

Tout au long du voyage qui dura un peu plus de huit heures, il attendit dans l'angoisse le sort qui lui était réservé. Il était seul dans la draisine avec Omalet qui pilotait. Et le véhicule disposait d'une priorité absolue, grillant les croisements, les aiguillages, dépassant des express immobilisés sur des voies annexes ou de garage. Même des convois militaires cédaient le pas. Quel objectif justifiait cette urgence ?

La nuit tombait vite. Vers les quatre heures et dans les phares puissants de la draisine, dans la dernière heure il découvrit qu'Omalet avait emprunté une ligne unique s'enfonçant dans un vallon creusé artificiellement. Cette draisine n'en était pas une en réalité puisqu'elle pouvait rouler sur des distances aussi élevées. Elle disposait d'un moteur à injection directe d'huile sans utiliser l'électricité des rails. Donc autonome, elle les emportait à grande vitesse sans la nécessité de se ravitailler fréquemment en huile animale. Comme ils s'enfonçaient dans une solitude assez impressionnante, Romi Rugika se demandait comment s'effectuerait le ravitaillement en carburant. Il avait beau regarder sur les côtés du ravin, il n'apercevait aucun débouché de lignes venant se raccorder à celle-ci, pas plus que les signaux

habituels.

Il avait été prié de déjeuner, avait découvert dans le compartiment refroidi par l'air extérieur de quoi satisfaire son appétit. Il n'avait pas reconnu une bonne partie de la nourriture offerte, mais l'avait trouvée excellente. De même, la bière en bouteille de plastique était agréable.

Enfin il y eut un signal vert et l'Aiguilleur commença de ralentir. Des panneaux apparurent alors que la vitesse décroissait et d'un coup les projecteurs éclairèrent une structure gonflable importante dans laquelle la voie pénétrait.

Ils passèrent un sas d'équilibrage de la température avant de s'immobiliser le long d'un quai artificiel et certainement provisoire.

— Venez, dit simplement Omalet.

— Je prends mes bagages ?

— Quelqu'un s'en chargera. Vous les retrouverez dans votre logement.

Sous la structure gonflable que l'Archéo estima d'un diamètre de cent mètres au moins, des wagons de fabrication récente s'alignaient, formant deux quais se coupant en angle droit.

Ils pénétrèrent dans un ensemble de wagons à trois étages destinés à des bureaux. La plupart étaient vides sauf le plus grand, le plus luxueux où attendait un grand maître Aiguilleur, portant en outre les insignes de colonel de la garde présidentielle. Jamais Rugika n'avait rencontré un si haut personnage.

C'était un géant au crâne chauve, aux traits empâtés, mais cette graisse cachait mal la dureté du visage et n'altérait en rien l'éclat cruel du regard.

— C'est en fonction de vos états de service que nous vous avons fait venir ici, Rugika. Vous avez fait de brillantes études et vos fiches de police sont vierges. Vous n'avez jamais participé à des réunions ou des actions suspectes. Considérez-vous comme réquisitionné pour une œuvre s'effectuant dans le secret le plus absolu. Toute confiance sur le sujet relèvera de la justice.

Jusque dans ce bureau luxueux, il avait redouté d'être accusé d'atteinte à la sécurité ferroviaire à cause de cette maudite pendulette, mais visiblement il n'en était rien.

— Il y a ici un chantier de fouilles que nous avons entrepris voici plusieurs mois, mais nous avons besoin d'un spécialiste pour poursuivre l'exhumation des vestiges. Je sais que vous autres les Archéos désignez ainsi les témoignages du passé. Jusqu'ici, ce chantier était exploité par trois de vos collègues agissant au sein d'une

entreprise privée. Nous avons été amenés à les exproprier. Nous leur avons racheté les documents qu'ils avaient rédigés et nous les avons obligés à laisser sur place leurs différentes découvertes.

Il appuya sur un bouton et une jeune et jolie femme brune apporta un plateau avec une bouteille et des verres. Rugika ne put s'empêcher de suivre d'un regard furtif sa silhouette sensuelle lorsqu'elle quitta le grand compartiment-bureau.

— Vous aimez le vin ?

— Je n'en ai jamais bu mon colonel.

— Celui-ci vient des vignes de la Compagnie. C'est un nectar.

Rugika savait qu'on en cultivait quelque part, mais il n'en avait jamais vu la moindre bouteille.

— Vous allez affronter une étrange chose, je ne vous le cache pas. Nous ne savons pas de quoi il s'agit, mais nous espérons grâce à vous identifier et résoudre une énigme.

V

Il s'était enfin endormi dans le compartiment qui lui était attribué. La fatigue du voyage l'avait emporté sur ses interrogations multiples et anxieuses. Il devait se présenter à huit heures au compartiment d'Omalet, mais ce dernier se trouvait déjà dans la cantine en train de déjeuner en compagnie d'un inconnu revêtu d'une combinaison isotherme crasseuse. Son visage très maigre se laissait dévorer par deux yeux cernés au regard perplexe. Des cheveux d'un blanc sale flottaient sur ses épaules et l'Archéo se demanda comment cet homme pouvait endosser sa cagoule de protection quand il sortait par grand froid, avec cette épaisse chevelure.

— Je vous présente Unio Kant, glaciologue. Il va faire partie de notre trio. Le colonel m'a chargé de diriger les opérations sous-glaciaires. Tout à l'heure, nous descendrons dans le puits vertical creusé jusqu'à la cote moins deux cent deux. Je vous conseille de manger à votre faim car nous ne remonterons que ce soir. Et dès lors nous serons chacun enfermés dans nos compartiments avec interdiction de communiquer avec quiconque jusqu'au lendemain matin. On nous servira de quoi satisfaire tous nos besoins.

Rugika chercha le regard du glaciologue, mais ce dernier baissait la tête sur son plateau et dévorait l'abondante nourriture qu'il contenait. L'Archéo alla se servir au buffet somptueux au fond du wagon et choisit des nourritures hypercaloriques, de la purée de soja à la graisse de porc, du filet d'otarie fumée, une boisson énergétique.

Le puits en question débouchait dans un wagon de marchandises où était installé un treuil électrique. Le puits avait été chemisé, lui dit Omalet, jusqu'à moins cent cinquante mètres avec des plaques semi-sphériques en matériau composite. Effectivement, au-delà des cent cinquante mètres, le monte-charge d'un diamètre à peine inférieur à celui du puits frôlait la glace et quelquefois, à cause de son ballant horizontal, lui arrachait des copeaux. Le glaciologue ramassa les plus gros, les renifla, les laissa fondre dans ses doigts pour en examiner le résidu, quelques grains de poudre noire. À la cote moins 202 s'ouvrait un tunnel fortement éclairé par des lampes froides. Malgré tout la voûte suintait et les flaques d'eau au sol se transformaient en verglas.

— Rugika et vous, Kant, allez désormais travailler dans des

conditions tout à fait révolutionnaires. Je ne parle pas tant des outils ou des moyens dont vous disposerez que de l'esprit dans lequel nous devons faire nos recherches. Vous êtes priés, et c'est un mot très faible, nous vous ordonnons de balayer toutes les idées reçues, martelées par vos enseignants au cours de vos études.

Omalet marchait derrière eux et parlait d'une voix à peine audible mais d'une force persuasive étonnante.

— Durant des années, tout ce que vous avez appris le fut à travers un miroir déformant. L'idéologie de la Compagnie vous a contraints à émousser votre esprit d'observation et votre sens critique. Par exemple en ce qui vous concerne Kant, vous n'avez jamais pu exprimer votre opinion sur les strates glaciaires et sur les résultats des analyses obtenus à partir des carottages effectués dans les glaciers. N'est-ce pas ainsi que les choses se sont passées ?

Le glaciologue inclina la tête sans émettre un son. Rugika se demanda s'il découvrirait la tonalité de sa voix d'ici la fin de la journée de travail.

— Vous avez cinquante-quatre ans et je pense que vous avez acquis par-devers vous, dans la profondeur de votre cerveau, des données en totale contradiction avec les thèses officielles. Ici, dans cette profondeur, vous aurez le droit de les exposer librement et nul ne vous en fera reproche, ni ne vous accusera de crime contre la sécurité de la Compagnie. De même vous, Rugika, qui depuis pas mal d'années ouvrez des chantiers de fouilles d'archéologie et d'anthropologie historique, en savez plus que tous nos pontifes réunis au sommet de la Transeuropéenne. Vous aurez besoin de faire appel à toutes vos expériences, même aux notions les plus subversives acquises sur le tas et gardées secrètes. Nous vous libérons de votre droit de réserve pour tout ce qui sera constaté dans cette profondeur.

Le tunnel s'enfonçait encore en pente douce mais toujours creusé dans un énorme glacier. Rugika pensait que le sol de la planète se trouvait encore à des dizaines de mètres en dessous, peut-être des centaines.

— Unio Kant, à votre avis, en examinant les strates de glace visibles sur les parois de ce tunnel, pouvez-vous situer la date de leur dépôt ?

C'était le premier test, le plus dangereux. Y répondre franchement, c'était vérifier si l'aiguilleur avait dit vrai ou bien prendre une balle dans la nuque. Une forte odeur d'ammoniaque vint écœurer l'Archéo qui marchait derrière le glaciologue. Une transpiration malsaine ou une incontinence due à l'émotion ?

Kant déposa son sac et s'approcha de la paroi de droite. Il sortit de la poche intérieure de sa combinaison une autre paire de lunettes encore plus épaisses qu'il fixa sur son nez busqué.

— J'estime, mais avec toute la prudence nécessaire... commença l'homme d'une voix si faible qu'Omalet lui demanda de parler plus fort.

— Il faut se montrer prudent, mais j'estime que jusqu'à cette cote, ce sont deux siècles de froid intense qui ont accumulé ces couches parfaitement homogènes. Elles le sont au point d'être assez difficiles à délimiter.

— Deux cents ans, répéta Omalet calmement.

Les deux autres attendaient l'orage, les invectives, les menaces pour avoir proféré une telle contrevérité, alors que le calendrier officiel venait de décider que cent vingt-cinq ans de glace avaient seulement recouvert le sol de la Terre. La voix calme de l'Aiguilleur allait se mettre à rugir des menaces, des excommunications, mais ils attendirent en vain.

— Nous allons encore descendre d'une dizaine de mètres en pente douce. Combien d'années supplémentaires faudra-t-il ajouter ?

— Dix à quinze années, murmura le glaciologue en faisant un effort pour ne pas claquer des dents.

— Je vous remercie.

Le terminus du tunnel était une grande rotonde de cinq mètres de plafond et de vingt mètres de diamètre environ. Les lampes froides faisaient scintiller la glace cristalline de la paroi arrondie. De grandes armoires étaient alignées sur une dizaine de mètres. En face, Rugika repéra tout de suite cette ombre noire sur sa gauche. Comme une trace de fumée.

— L'entreprise privée d'archéologie qui avait acheté cette concession pensait trouver en dessous, à la cote moins quatre cents et quelques, des vestiges ferreux. Ils ont dû cesser le forage du puits à cause d'une masse rocheuse, certainement un sommet ancien trop difficile à percer. Ils ont creusé ce tunnel à pente douce jusqu'ici. Ils ont découvert cette tache noire et c'est alors qu'ils ont agrandi cet endroit en forme de rotonde. Ce n'étaient pas de vulgaires aventuriers avec des rudiments scientifiques, mais de véritables passionnés.

Pourquoi l'Aiguilleur parlait-il de ces gens-là au passé comme s'ils avaient disparu à jamais ? Malgré cette permission inattendue et surprenante de pouvoir librement exprimer ses pensées et ses observations, Rugika n'osa en faire la remarque. Mais Omalet était

assez intelligent pour pressentir les réflexions secrètes de ses deux compagnons.

— C'étaient de véritables savants, mais ils ont cherché à négocier avec une autre compagnie les résultats de leurs découvertes. Ils ont été arrêtés et purgent une peine de prison de dix ans.

Rugika n'en croyait pas un seul mot. Il était certain que ces gens-là avaient été supprimés et qu'on ne retrouverait jamais leurs corps. Et il estima que ses propres chances de survie seraient désormais de plus en plus réduites, au fur et à mesure qu'il apporterait des éclaircissements sur ce qu'on voulait lui montrer. Le glaciologue lui-même parvenait aux mêmes conclusions effrayées et ne cessait de frissonner.

— Ces gens-là avaient analysé cette ombre qui se prolonge au loin dans la glace et nous avons leurs résultats. Je vais donc vérifier si nous avons effectué le bon choix en ce qui vous concerne, vous faire un test. Vous allez devoir faire vos propres analyses, chacun dans votre coin sans échanger un seul mot. Je vous souhaite de parvenir aux mêmes conclusions, ces conclusions qui nous ont amenés à intervenir avec des moyens considérables.

VI

Dans les armoires alignées le long de la rotonde, ils avaient découvert tous les instruments de mesure et d'analyse dont ils pouvaient avoir besoin. Omalet venait de rappeler à Rugika qu'il avait fait des études de médecine dans le cadre de sa formation d'archéo-anthropologue et généticien, la découverte de fossiles d'humains ayant vécu autrefois nécessitant plus que de simples notions.

Ils avaient prélevé des échantillons de cette matière sombre qui teintait la paroi de glace et Rugika avait constaté que ses gants protecteurs devenaient d'un marron assez sombre.

— Comme je l'avais avancé tout à l'heure, nous sommes ici en face d'une couche glaciaire que je peux évaluer à un peu plus de deux siècles. Deux cent dix à deux cent trente années, murmurait Kant.

Rugika ne disait rien. Ce qu'il pressentait le plongeait dans une stupeur telle qu'il oubliait l'endroit où il se trouvait, Kant et l'aiguilleur Omalet. Il alla choisir ses appareils d'analyse, les régla, utilisa l'électricité fournie par des prises étanches.

Très vite, il comprit que le changement de température modifiait les structures de ses prélèvements. Ce liquide qui au début teintait ses gants se coagulait, se desséchait très rapidement. Dans la rotonde, malgré la lumière froide, le thermomètre devait remonter vers le zéro Celsius.

Le glaciologue attaquait à nouveau la paroi pour faire d'autres prélèvements, ce qui entraîna une protestation de Rugika :

— Non arrêtez, dès que la température augmente, cette matière visqueuse change totalement sa nature. Elle se dessèche très vite. Regardez dans mon éprouvette, je n'ai plus qu'une sorte de poussière sombre presque noire.

Il renversa l'éprouvette sur la paume de son gant et la présenta à Kant. Omalet s'approcha sans marquer de surprise :

— Les derniers examens sont arrivés à la même conclusion. Mais ce liquide visqueux provient d'une source éloignée dans l'épaisseur du glacier. Les premiers chercheurs ont effectué des prélèvements inconsidérés, si bien que nous pensions avoir détruit cet écoulement.

Nous avons abandonné l'endroit et laissé un corps de garde qui surveillait le chantier. Nous avons alors été prévenus que le phénomène se reproduisait.

— Il faudrait que je travaille dans des conditions beaucoup plus strictes. J'ignore à partir de quel niveau de température ce liquide devient visqueux avant de se réduire en poussière, exposa Rugika.

— Que pouvez-vous tirer de ces résidus ?

— Certaines observations bien entendu, mais amoindries par l'évaporation du principal élément. Vous m'avez rappelé que j'avais effectué des études de médecine. Donc, les conclusions de nos prédécesseurs vous ont conduit à me sélectionner à la fois pour mes connaissances d'archéologue, de paléontologue et d'anthropologie clinique et para-clinique. Ce liquide serait d'origine organique. Il pourrait s'agir de bile, de glaire, de lymph, de sueur, d'urine, de sérosité... et bien entendu de sang.

— Du sang ? protesta Kant. Voyons Rugika. Il serait congelé depuis longtemps. Les autres liquides aussi...

— Il pourrait s'agir de sang artificiel, proposa Omalet. Nous pouvons supposer que jadis, dans cette civilisation qui régnait sur notre monde et que l'on suppose brillante, nos ancêtres réussirent à fabriquer du sang synthétique. Un sang qui conservait sa viscosité même dans le froid.

— C'est une hypothèse tout à fait acceptable, dit Rugika, qui pourtant se demandait si l'aiguilleur n'essayait pas d'orienter ses conclusions vers ce type de déclaration.

Étant donné l'importance des installations en surface autour de ce puits vertical, des fournitures en matériel de toute nature dans ces armoires et peut-être même en haut, dans les nombreux wagons immobilisés, ce liquide inconnu d'origine organique, c'était indéniable, préoccupait fort les dirigeants de la Compagnie.

— Vos prédécesseurs n'avaient pas vraiment retenu l'influence de la température sur la coagulation et la réduction en poussière de ce liquide. Ils pensaient que des agents microbiens de l'air intervenaient.

— Nous avons besoin de ramener la température de cette rotonde à des moins vingt, même des moins trente si c'est possible. Il faudrait établir des sas, et peut-être même, des générateurs de froid. Je sais qu'il en existe sous forme de tubes réunis en grillages dans lesquels circule un liquide réfrigérant. Certains tunnels ferroviaires en sont équipés pour éviter la fonte des parois et de la voûte, à cause de la chaleur dégagée par les convois.

— Nous allons commander cet équipement, mais il ne sera pas livré avant plusieurs jours. Que pouvez-vous faire en attendant ?

— Procurez-vous des containers réfrigérés, du type de ceux qui conservent les aliments par exemple.

— En général ils sont alimentés par l'air extérieur.

— Il nous en faudrait au moins un. Nous prélèverions un bloc gorgé de cette substance. Nous pourrions installer un laboratoire en plein air à la surface. À condition de pouvoir enfiler votre dernier type de combinaison isotherme, celle qui équipe les commandos militaires.

— Vous êtes bien renseigné, constata Omalet, avec une pointe d'agacement. Mais nous allons dresser une liste de tout ce qui est nécessaire.

— Le plus urgent est l'installation d'une série de sas qui abaisseront la température de cette rotonde.

Ils remontèrent à la surface et Rugika, allongé sur sa couchette, essaya de réfléchir non seulement à l'étrange situation où il avait été entraîné, mais à ce qu'il avait vu dans le sous-sol glaciaire. À l'heure du repas, il fut conduit dans un compartiment spécial où le glaciologue Kant était déjà installé.

— J'ai réfléchi durant ces quelques heures de détente, commença Rugika, et...

— Je vous en prie, fit Kant d'une voix geignarde. Nous ne devons pas nous entretenir de notre travail hors de la présence d'Omalet. Dégustons ce bon repas. Nous pouvons bavarder de bien d'autres choses. Vous êtes marié, avez des enfants ? Moi je le suis. J'ai une fille et quatre petits-enfants. Ils vivent à Grand Star Station et il m'arrive d'aller passer quelques jours avec eux.

— Vous êtes trop prudent, dit Rugika. Vous savez très bien que nous sommes certainement sur écoute dans ce compartiment. Jamais Omalet ne nous a interdit d'échanger nos observations. S'il désire que nos recherches progressent, il doit nous laisser une grande liberté d'expression entre nous.

Kant se renfrogna et préféra dévorer avec une certaine gloutonnerie. Il ne cessait de remplir son verre de bière. Vers la fin du repas Omalet les rejoignit avec une bouteille d'alcool.

— Vous avez entièrement raison Romi Rugika. Je ne vous ai jamais interdit de parler librement entre vous. Je vous trouve très timoré Unio Kant. Je pensais que mon préambule, ce matin dans le sous-sol glaciaire, vous aurait incité à libérer votre pensée du carcan officiel. Nous avons besoin de savoir d'où provient ce liquide qui teinte la

glace et ne gèle pas. Non seulement nous désirons résoudre cette énigme et remonter jusqu'à la source du phénomène, mais notre science effectuerait un bond en avant, si nous découvrions comment un liquide organique ne peut subir l'influence du froid le plus cruel. Je vous ai apporté un alcool que m'a offert pour vous le colonel qui dirige cette base. Il est fait à partir de fruits. Vous savez que de nombreux vergers ont été créés depuis quelques années. Grâce aux Archéos nous avons retrouvé des graines qui ont pu être utilisées, également des surgeons. Allons Kant, essayez de profiter de l'instant et des avantages qu'il présente.

Il versa le précieux liquide dans leurs verres.

— Nous sommes en train d'installer un premier sas juste avant d'accéder à la rotonde, mais nous avons aussi plusieurs autres emplacements à choisir. De même, le puits d'accès sera autant que possible protégé de toute émanation de chaleur. Le système de monte-charge sera revu pour éviter les frottements et la mécanique reportée à l'extérieur. J'ai également passé commande de tout ce que vous désiriez pour votre travail futur.

VII

Depuis plusieurs jours déjà, Rugika poursuivait ses analyses dans le laboratoire installé au cœur de la base sous une simple tente. Ils avaient reçu des combinaisons de haute résistance au froid mais malgré tout ne pouvaient obtenir, de ces instruments d'analyse et de mesure trouvés sur place, les performances habituelles. Bien entendu, ce liquide d'un rouge très foncé qui était l'objet de leur recherche conservait son état à peine visqueux, mais les résultats, à cause des moins cinquante, restaient imprécis.

Kant, le glaciologue, était devenu l'assistant de l'Archéo puisque pour l'instant toutes les recherches sous-glaciaires se trouvaient interrompues. Tant qu'on n'aurait pas établi la formule de ce « sang », rien ne serait possible. Désormais, au cours des heures de repos et des repas, les deux hommes discutaient librement et l'aiguilleur Omalet se joignait souvent à eux, pour essayer de faire avancer les travaux. Il ne cachait plus que les dirigeants de la capitale, Grand Star Station, le harcelaient pour qu'on accélère l'affaire. Rugika percevait comme une sourde inquiétude dans l'impatience des autorités, comme si le mystère de ce liquide inconnu représentait une menace pour la Compagnie.

— Les fêtes du premier janvier 125 approchent ainsi que le baptême de la Compagnie, qui va devenir la Transeuropéenne, et le Conseil d'administration voudrait que soit annoncé, au cours des festivités, qu'une importante découverte scientifique vient d'être réalisée.

— Je ne comprends pas, dit Rugika, quelle découverte ?

— Mais la possibilité de conserver à l'état liquide toutes les substances comme l'eau, l'huile et bien d'autres éléments.

— Entre l'analyse de ce liquide organique qui coule dans le sous-sol et la réalisation d'une telle avancée scientifique, il y aura des années d'expériences délicates.

— Il suffirait de savoir si une substance quelconque peut être extraite de ce liquide.

— Mais voyons, l'important est d'en découvrir la source.

— Vos prédécesseurs ont essayé.

— Mais comment, puisqu'il n'y a pas la moindre trace d'un tunnel remontant ce filet de « sang » jusqu'à son origine ?

Omalet parut perdre de son amabilité et se figea derrière son habituel masque d'Aiguilleur orgueilleux. Tous offraient le même visage plein d'arrogance. Leur caste devenait de plus en plus puissante à l'intérieur de la Compagnie. Celle-ci avait désormais une concession qui s'étendait sur des milliers de kilomètres. Rugika, qui possédait de bonnes notions géographiques, estimait que la Transeuropéenne recouvrait une partie de l'Europe ancienne jusqu'en bordure de la Méditerranée, tandis que vers l'Est elle englobait la moitié de la Pologne et de l'Europe centrale. Elle essayait de s'implanter au nord-ouest, au-delà des anciennes Iles Britanniques. La possession convoitée de l'Islande avec ses volcans toujours en activité, importante source de chaleur donc d'énergie, provoquait des conflits avec des compagnies ferroviaires installées dans l'ancien continent américain.

Les Aiguilleurs fournissaient des troupes d'élite pour le maintien de l'ordre aux confins de cet empire qui souffrait d'un manque de cohésion.

— Vous recevrez un joli paquet d'actions nouvelles si vous réussissez, annonça un jour Omalet. Je viens d'en avoir l'assurance du service financier de la Compagnie. Vous bénéficierez de revenus élevés.

Mais les deux hommes restaient prudents et, lorsqu'ils pouvaient parler en dehors de toute surveillance, ils réfléchissaient à leur actuelle situation. Le plus pessimiste restant le glaciologue qui estimait qu'on ne les laisserait pas ensuite libres de leurs mouvements.

— Peut-être ne nous feront-ils pas disparaître comme les Archéos indépendants qui nous ont précédés sur le site, mais j'ai quelques craintes, et la nuit il m'arrive de faire d'épouvantables cauchemars. Nous sommes coincés. Vous devez obligatoirement découvrir pourquoi ce sang ne gèle pas, pourquoi il continue de couler à travers les minuscules fissures de la glace. Quel organisme, fossile ou pas, en est l'origine. Mais qu'attend-on pour explorer la glace, forer un tunnel qui remonterait jusqu'à la source de ce liquide étrange ? Je ne parviens pas, répétait souvent le glaciologue, à admettre qu'il s'agit de sang. Pour moi c'est une aberration.

Oui, pourquoi n'y avait-il jamais eu de forage pour remonter ces filets de liquide inconnu qui, empruntant des fissures, de minuscules conduits, venait teinter la paroi de la fameuse rotonde ? Il était inconcevable que les précédents Archéos n'aient pas tout mis en œuvre pour en retrouver l'origine.

— Écoutez-moi, dit un jour Rugika à Omalet, je dois savoir où nous nous trouvons. La situation géographique de ce phénomène peut avoir quelque importance, et pour nos futures explorations nous devons connaître la topographie ancienne des lieux. N'est-ce pas votre avis, Unio ?

Mais dans ces cas-là, le glaciologue n'osait se prononcer, prendre parti. Il admirait Rugika pour son audace tranquille mais restait toujours d'une grande prudence. Omalet, le jour où l'Archéo fit cette demande, se figea une fois de plus dans son quant-à-soi qui était comme inné chez cet homme.

— Je ne puis vous révéler où nous nous trouvons, c'est un secret couvert par la sécurité de la Compagnie. Pour rompre mon engagement, il faudrait que j'en réfère à mes chefs. Le colonel lui-même, qui commande cette base, ne peut me dégager de la parole donnée. De toute façon, nous n'exigeons qu'une chose de vous, que vous expliquiez pourquoi ce liquide ne gèle pas. Vous regroupez à vous deux plus de connaissances scientifiques que n'importe quel biologiste. Votre connaissance du milieu apporte une autre ouverture sur le problème qui se présente à nous. Les résidus ont été étudiés, analysés dans de grands laboratoires où des savants renommés ont essayé de comprendre, mais les résultats ont été nuls. Vous, vous avez l'expérience du terrain, vous pouvez pratiquer sur place toutes les analyses souhaitables. Je ne pense pas cependant que la connaissance géo-historique du lieu puisse vous être d'un grand secours.

Les deux hommes discutaient surtout lorsqu'ils se rendaient sous la tente-laboratoire, espérant qu'en plein air aucun dispositif ne pouvait capter leur dialogue. Rugika commençait de croire que les autorités disposaient de renseignements qu'elles ne divulguaient pas.

Kant, lui, était descendu jusqu'à la rotonde pour effectuer des prélèvements pour son compagnon, et il pensait que cette même rotonde se trouvait coincée entre des roches très dures, dans une sorte de puits naturel.

— Pas un gouffre exactement, mais une vallée étroite. Les Archéos privés qui ont fait cette découverte devaient rechercher une ancienne exploitation minière ou forestière. Je suppose que nous sommes dans une zone montagneuse. Ce ne sont pas les Vosges ni le Jura anciens, mais peut-être les Alpes. Qu'y avait-il jadis dans les Alpes ? J'ai comme l'impression que le Conseil d'administration considère cette zone comme stratégiquement importante.

— J'ai des documents dans ma bibliothèque de Cross Station K17, répondit Rugika, mais je n'ai aucun souvenir précis au sujet de ces Alpes.

Il réfléchissait à l'éventualité d'une vallée étroite, une véritable gorge dans laquelle la glace se serait accumulée. D'ailleurs, le puits d'accès n'avait pu être foré au-delà de la cote moins deux cent deux à cause de la dureté du terrain.

— Kant, je crois que j'ai une certitude. Nos pauvres Archéos amateurs qui ont découvert l'affaire ne pouvaient creuser à l'horizontale. Ils n'ont même pas essayé parce qu'ils disposaient d'un appareillage, d'échos-sondeurs qui les renseignaient sur la nature de la glace qui se dressait en face d'eux. Et ils ont appris qu'une barrière rocheuse les empêcherait d'aller plus loin.

— Vous pensez que ce liquide s'écoule non seulement à travers le glacier mais aussi dans des crevasses de la roche ?

— Oui, et dans ma dernière analyse j'ai retrouvé des particules microscopiques de roches comme le granit, les schistes.

— Des sédiments donc ? Les Alpes connaissent d'énormes dépôts sédimentaires. Nous avons vu juste.

— L'entreprise privée a donc essayé de situer approximativement la source de cet écoulement sanguin et je suis à peu près sûr qu'ils ont foré un autre puits qui se trouverait à quelque distance.

— Un autre puits ? Connu d'Omalet ?

— Unio, avez-vous l'impression que la voie unique qui nous a conduits ici se prolonge au-delà de la base ?

— Je n'ai eu aucune raison de m'en préoccuper. Pourquoi ?

VIII

— Vous désirez vraiment vous rendre à GSS dans les laboratoires de la Sécurité Scientifique ? fit Omalet qui pour une fois trahissait ses sentiments, en l'occurrence une stupéfaction inattendue mêlée à sa suspicion habituelle.

— Je vais emporter des prélèvements dans les meilleures conditions possibles. Là-bas, nous pourrons effectuer des analyses beaucoup plus poussées sur ce liquide organique. Vous ne pourriez malgré votre efficacité faire livrer certaines machines d'analyse d'hémoculture, d'hormonogénie etc. Leur équipement cybernétique est considérable et nous ne pouvons le négliger.

— Si seulement cette ligne comportait plusieurs voies, le train-laboratoire pourrait éventuellement venir jusqu'ici.

Il réfléchit, déclara qu'il allait prendre l'avis du colonel commandant la base.

— Pensez-vous avoir besoin de Kant ?

— Nous avons décidé qu'il continuerait nos recherches ici.

Omalet se pencha en travers de sa table de travail, très mystérieux :

— Avez-vous découvert quelque chose de grande importance ?

Rugika retint un sourire amusé et secoua la tête :

— J'ai une intuition et je voudrais la vérifier.

Alors que les deux hommes ne s'y attendaient pas, le colonel de la base donna son accord pour un voyage à Grand Star Station. Si bien que Kant regretta de ne pas avoir posé sa candidature, certain qu'on leur refuserait l'autorisation. L'Archéo demanda à Omalet qu'un détour soit prévu à Cross Station K17.

— J'ai des documents scientifiques à y prendre, du linge de rechange aussi.

— Nous devons de toute façon y passer, fit l'Aiguilleur qui cependant restait visiblement sur ses gardes.

Lorsqu'il débarqua dans la station, il alla serrer la main de Janfriel, le propriétaire de l'Assommoir. L'établissement était vide à cette heure

du début d'après-midi. L'homme promit de donner le bonjour aux autres.

— On pensait que vous étiez arrêté.

— Je suis en mission spéciale.

Dans son minuscule logement, il entassa plusieurs livres, des cours de médecine, d'hématologie et surtout un petit atlas d'autrefois qu'il dissimula parmi ses papiers.

Omalet parut satisfait qu'il eût fait aussi vite et déclara qu'on serait le soir même dans la capitale de la Compagnie.

Celle-ci se préparait pour les festivités du baptême et du nouveau calendrier qui devaient se dérouler dans deux semaines. Ils descendirent dans un traintel de la Caste où Omalet retrouva ses amis Aiguilleurs. Rugika se savait discrètement surveillé et il ne fit rien pour accroître les soupçons de son accompagnateur, ni pour les apaiser par ailleurs.

Dès le lendemain, l'Archéo se rendit au laboratoire de la Sécurité Scientifique, un train comportant des dizaines d'énormes voitures où l'on effectuait toutes sortes d'analyses. Non seulement pour les enquêtes de police, mais aussi pour enrayer les épidémies, analyser la nourriture, les vêtements. Lorsqu'il se présenta au service de l'Hématologie, lui seul reçut l'accréditation permettant de pénétrer dans les laboratoires. Omalet protesta, mais rien n'y fit. Seuls les diplômés avaient accès à ce lieu et l'Aiguilleur de première classe n'avait jamais poussé bien loin ses études.

Rugika fut très vite incorporé dans l'équipe de recherche du professeur Javier. Celui-ci confia les notes de l'Archéo à un garçon qui devait les programmer pour en faire la synthèse. Une heure plus tard, le professeur les étudiait. Il le faisait debout près d'un énorme analyseur d'hémoglobine et lorsqu'il eut terminé, il regarda Rugika avec un nouvel intérêt.

— Vous avez effectué ce travail là-bas en pleine solitude, dans cette sorte de no man's land ? Je suis allé dans le coin à une époque pour chasser le chamois, l'ours, le bison et le loup. Savez-vous ce qu'est un chamois ? Il ne doit pas en rester beaucoup dans le coin. Ce sont des ruminants sauvages des hautes montagnes. On appelle cette région le Chaos alpin. À cause des bouleversements empêchant la glace de s'étaler régulièrement. Les lignes de chemin de fer sont généralement à voie unique faute de largeur dans les vallées étroites.

Il examina une fiche :

— C'est bien ça, vous étiez sur le Réseau de Carinthie et vous

venez de la base Robin. J'ignore pourquoi on l'a baptisée ainsi. Oui, je suis au courant pour cet écoulement de liquide proche du sang.

— Il s'apparente plus à du sang humain qu'à celui d'animaux, mais il ne gèle pas. Il n'a pas besoin de chaleur pour rester liquide. Au contraire, la chaleur le coagule et finit par le réduire en poussière.

— Et vous pensez à des constituants qui permettraient ce miracle ?

Par la suite, Rugika apprit que les analyses les plus poussées exigeraient plusieurs jours, près d'une semaine avant qu'un résultat ne soit obtenu. Il pourrait suivre toutes les phases de ces travaux que les appareils effectueraient. Régulièrement, sur les écrans, apparaîtraient le processus et éventuellement les résultats.

— Vous pensez à quoi exactement ? vint lui demander le soir même le professeur Javier.

— À une hormone.

— Vous seriez un étudiant débutant, je vous foudrais à la porte. Mais vous avez une certaine expérience. Vous avez pratiqué des autopsies sur des cadavres anciens trouvés dans les profondeurs glaciaires. Je connais votre cursus. Des cadavres dont le décès remonterait à la Grande Panique. Disons donc cent vingt-cinq ans puisque désormais la date de cette catastrophe a été formellement déterminée et conditionne notre calendrier actuel.

Avant d'être Aiguilleur, donc imprégné de conformisme politique, économique et scientifique, il était avant tout un éminent savant et à ce titre ne pouvait qu'être critique vis-à-vis des décisions du Conseil d'administration.

— Il ne faut pas donner le vertige à nos chers actionnaires. Je dis actionnaires parce que lors du baptême de la Compagnie chacun de nous recevra des actions selon ses mérites, et surtout selon sa position sociale. Donc vous avez effectué des autopsies sur des cadavres congelés... Certains étaient bien conservés, mais d'autres dans un état assez délabré. Vous aviez effectué des analyses de sang, du moins de la poussière desséchée retrouvée ?

— Chaque fois, oui. Ou bien je faisais effectuer ces analyses dans un laboratoire de la Sécurité, le plus souvent à River Station.

— Seulement cette fois le sang est liquide et contiendrait des éléments étranges, des hormones dites-vous, qui le maintiendraient en bon état... Pensez-vous qu'il existe à la source une créature morte, suffisamment extraordinaire pour laisser s'écouler ce sang, et depuis combien de temps ? Car enfin, il devrait s'épuiser, non ?

Rugika se contentait de sourire, n'osant encore émettre une

hypothèse qui pourrait se révéler complètement fausse plus tard.

— Un animal fabuleux ? Il court de ces légendes stupides dans la concession. Nous avons eu des rapports de psychiatrie stupéfiants. Les malades relevant de cette discipline ont soit beaucoup d'imagination soit des visions. À moins qu'il n'existe une certaine réalité déplaisante sur laquelle nous nous refusons à nous pencher. Qui sait ?

— Un animal fabuleux peut-être ou bien un entassement d'êtres piégés dans ces altitudes, peut-être tombés dans une crevasse. Comme vous le disiez, il y a des vallées étroites et profondes, des gorges inaccessibles si l'on essaye de creuser. Le puits par lequel on accède à l'endroit où ce sang apparaît n'a pu aller plus loin.

— Et si c'était un miracle religieux ? Imaginez que vous trouviez un crucifix en train de saigner, ou une statue de la mère du Christ. Je vous en supplie, si c'est le cas, n'en parlez à personne, rebouchez le puits et oubliez tout. Si c'était un miracle, nous perdriions tout notre crédit, nous autres scientifiques. Les Néos sont en train de nous démolir dans l'esprit des habitants de cette concession. Ils nous accusent de toutes sortes de diableries, de manipulations génétiques.

Lorsque Rugika sortait du service d'hématologie, il retrouvait un Omalet silencieux et renfrogné de ne pas être admis dans les laboratoires.

IX

Au quatrième jour, lorsque Rugika le retrouva dans la cafétéria du traintel, Omalet ne cachait pas son exaspération. Les analyses se prolongeaient, étaient recommencées sans arrêt et l'Aiguilleur, habitué aux actions rapides et efficaces, ne supportait pas ces atermoiements, affirmant que ce retard ressemblait fort à un sabotage passif. L'Archéo s'efforçait de le calmer, de lui exposer avec simplicité le caractère complexe de ces recherches. Omalet restait soupçonneux, voyait un complot.

— Nous devons retourner à la base avant le début des fêtes du baptême sinon nous ne disposerons plus de la priorité absolue. Des personnages importants seront sur les rails depuis les confins de la Concession et il serait offensant de les immobiliser sur des voies de garage pour laisser passer notre petite draisine.

Le professeur Javier réapparut après deux jours d'absence et convoqua l'Archéo dans son laboratoire.

— Nous avons des résultats. Depuis quarante-huit heures, mais je suis parti les faire vérifier dans un train-hôpital universitaire qui circule dans le nord de la Compagnie. Les conclusions de leurs hématologues sont identiques.

Il écarta les différents feuillets disposés devant lui comme s'il espérait encore y découvrir une erreur, une surestimation, mais il se résigna avec un soupir :

— Ce n'est ni du sang humain, ni du sang animal, quel qu'il soit. Beaucoup d'espèces ont disparu au cours des siècles... des années ayant suivi le début de la glaciation, mais nous avons quand même des références, des formules. Nous pensions tous au début que ce n'était même pas du sang, mais nous devons admettre que ce liquide en a la plupart des caractéristiques. Il est proche du sang humain avec quelques éléments supplémentaires. En fait surtout un élément primordial. Plus quelques autres. L'être vivant qui possède un sang pareil devrait être mort si c'était un humain. Mort d'une hyperthyroïdie, d'une maladie de Basedow effroyable. Son métabolisme est complètement faussé. Nous avons des enzymes, des métaux, de l'iode bien sûr, mais surtout une hormone inconnue. Pour la commodité des rapports, nous lui avons donné le nom de cryo-

hormone.

Il rassemblait les feuillets, avec un soin extrême, en tapotait la tranche sur sa table de verre puis d'un coup les laissait tomber, les éparpillait une fois de plus.

— Nous pourrions reproduire cette cryo-hormone par la synthèse, mais l'imbécile qui l'avalerait pour aller se promener à poil sur la glace en garderait des séquelles sa vie entière et même il en crèverait assez rapidement. Néanmoins, cette découverte peut nous faire progresser dans notre lutte perpétuelle contre le froid. Nous sommes ici dans un laboratoire officiel dépendant de la Sécurité. Je ne vous cache pas que si le pouvoir central, une fois ce rapport lu, nous demande de poursuivre des recherches dans un but militaire, j'en serai très ennuyé.

L'expression était faible en comparaison de cette inquiétude qui apparaissait sur le visage déjà torturé du professeur. Il regarda longuement Rugika, semblant lui crier silencieusement « vous auriez mieux fait de ne pas poursuivre vos analyses et d'inventer n'importe quoi pour satisfaire la curiosité officielle ».

— Donc, le sang d'un être inconnu, un animal certainement capable de vivre par les plus grands froids. Vraiment les plus grands froids. Nous avons poussé nos investigations jusqu'à reconstituer un sang artificiel avec ces enzymes et cette hormone. Nous l'avons fourré dans un congélateur à hélium et n'avons pas réussi à le congeler. Voilà.

— Les animaux habituels de l'extérieur ne possèdent évidemment pas un tel liquide dans leur système sanguin. De toute façon, ils sont protégés extérieurement par des fourrures, des couches de graisse.

— Autre chose. Nous avons découvert une fibre. Une fibre qui mesure...

Il consulta ses papiers :

— Pas tout à fait dix microns, un dixième de millimètre si vous préférez. Une fibre contenant de la kératine. Peut-être une phanère, c'est-à-dire poil, débris d'ongle, de sabot. Si ce n'est une phanère alors un cheveu ? Le fragment était trop petit. Trop fin.

— Des poils peut-être.

— Je me refuse à préciser, à émettre des hypothèses. Je ne suis pas près de rejoindre ces cinglés qui racontent n'importe quoi. Certains explorateurs, de ceux qui se sont trouvés isolés en dehors des réseaux ferrés, ont raconté des stupidités sur des monstres qui hanteraient le no man's land. Jamais ces rapports ne seront rendus publics et

j'approuve la Sécurité qui vous a demandé le secret absolu, sous peine de sanctions graves.

Rugika restait silencieux et le professeur Javier lui demanda avec plus d'amabilité s'il n'approuvait pas ces mesures.

— Si, évidemment, je les comprends. Mais avant que mon compagnon glaciologue et moi-même effectuions ces recherches et ces analyses, des Archéos privés, plus ou moins amateurs, plus ou moins cupides, ont été les premiers à forer ce puits vertical. J'ai les plus grandes craintes à leur sujet. Je crains qu'ils n'aient subi des sanctions qui dépasseraient en sévérité tout ce qu'on peut imaginer pour une faute pareille.

— Crime contre la sécurité de la Compagnie, murmura le professeur. Vous avez peur ?

— Nous approchons d'un mystère tel que tout est dangereux désormais. Je préférerais être déchargé de ces fouilles. Mais lorsque les résultats seront connus en haut lieu, mon collègue glaciologue Kant et moi-même n'aurons que deux perspectives. Soit poursuivre nos travaux à la base Robin des années durant sans jamais espérer retrouver nos amis, notre ancien domicile. Soit subir la loi qui protège ce type d'énigme. Je voudrais vous demander une chose. Pouvez-vous me parler du Réseau de Carinthie ? Vous alliez chasser là-bas, vous devez en connaître les particularités ?

— C'est un pays sauvage de micro-stations de montagne. Dans certains coins, on a dû installer des trains à crémaillère. On passe volontiers quelques jours à traquer le gros gibier.

— Sans quitter les rails ?

— Pas question de violer la loi ferroviaire. Mais tout est conçu pour que les bisons, les ours, les loups et les quelques chamois survivants se retrouvent coincés dans les vallées profondes. On peut les tirer depuis la draisine de chasse. Il y a des traintels très confortables. La coutume veut que l'on abandonne un trophée ou deux pour que l'hôtelier en décore les cloisons de son établissement.

— Seule une élite fréquente cet endroit ?

— Il faut disposer d'au moins dix mille actions, répondit le professeur, gêné. Je suis d'origine modeste, mon père était chauffeur de locomotive. J'ai progressé durant quarante ans jusqu'à ce poste. Je n'ai donc pas volé mon portefeuille d'actions, se justifia-t-il avec une colère sourde.

— Je ne vous reproche rien, répondit Rugika. J'aimerais mieux connaître la topographie de ce Chaos alpin. Disposez-vous de

brochures descriptives ?

— Que voulez-vous savoir exactement, la configuration du sol ? Rien que des roches avec des vallées étroites. Les glaces ont peu à peu provoqué des bouleversements profonds.

— L'emplacement de la base Robin est un secret militaire. Mais comment la situer sans enfreindre la loi ?

— Elle est d'autant plus secrète qu'elle se trouve à proximité de la frontière. Celle-ci doit passer à moins d'un kilomètre et les gardes-frontière muslims sont vigilants.

Rugika n'avait jamais entendu prononcer ce nom-là. Il le lui fit répéter.

— Muslim ou musulman, mahométan. De l'autre côté d'une ligne de crête, c'est la Muslim Cie. Les Sadon, depuis le huitième de nom, ont vainement essayé de l'annexer. Mais les Muslims sont de sacrés combattants habitués à ces hauteurs. En fait, jadis, ils occupaient un pays des Balkans. Au moment de la glaciation ils ne s'en sont pas trop mal sortis dans ces hauteurs désolées. Ils disposaient de chemins de fer de montagne, donc de locomotives, de bois pour les alimenter et ils ont vite constitué une sorte de république, une principauté, il faudrait dire un émirat plutôt, gouverné aujourd'hui par le conseil religieux d'un Mufti.

— La ligne qui dessert la base Robin continue-t-elle vers cette Muslim Cie ?

— Je ne sais pas. Je peux me renseigner, mais quelles sont vos intentions ?

X

Le même soir, Rugika, en retrouvant Omalet, parla de leur retour vers la base Robin en Réseau de Carinthie, mais l'Aiguilleur le détrompa.

— J'ai des ordres nouveaux. Moi aussi j'espérais rejoindre la base avant l'arrivée dans la capitale de nombreux convois prioritaires, seulement mes chefs m'ont prié d'attendre de nouvelles instructions. Où en êtes-vous de vos analyses ?

— Elles sont terminées, dit Rugika, mais je n'ai pas le droit de communiquer les résultats à quiconque. Le rapport a été remis aux autorités les plus qualifiées.

L'Aiguilleur, discipliné, approuva cette attitude, mais au cours du repas du soir, il ne cacha pas qu'il aurait aimé disposer de quelques jours pour rendre visite à sa femme et à ses enfants, dans une Y Station à une heure de rail.

— Vous êtes marié et vous viviez à Cross Station K 17, dans ce petit bled, tout seul ?

— Ma femme a un poste important dans les intercommunications radio et mes enfants sont dans un train universitaire. Je suis de nature assez solitaire, mais parfois j'aime bien passer quelques jours avec eux.

Durant deux jours ils errèrent dans cette station énorme qui s'enflévrant dans des préparatifs fastueux. Du coup, les prix grimpaient en flèche dans n'importe quelle boutique, n'importe quel restaurant et à plusieurs reprises, les deux hommes durent se contenter de cantines ou de cafétérias populaires. L'un et l'autre s'ennuyaient ferme.

— Peut-être seriez-vous heureux d'aller dans un cabaret spécialisé, lui dit Omalet au soir du deuxième jour. Vous y rencontreriez quelques filles légères. J'ignore si cela vous tente, mais si oui je vous accompagnerai, mais ne soyez pas étonné si je ne me laisse pas entraîner. Un Aiguilleur ne peut avoir ce genre de relations avec des prostituées.

— Dans ce cas, nous irons dans un théâtre ou un cinéma, proposa Rugika. Il est certain que j'aimerais faire l'amour avec une jolie fille, mais pas avec une personne de ce genre.

Enfin, ils furent convoqués par l'état-major général des Aiguilleurs, au siège même du Conseil d'administration. Et une fois de plus, Omalet se sentit humilié lorsqu'on vint chercher l'Archéo seul, en le priant d'attendre.

Trois hommes reçurent Rugika, alignés derrière une longue table comme des juges, et il pensa que sa condamnation serait immédiate. Il en savait déjà trop sur le mystère de la base Robin.

Celui du milieu, le grand maître des Aiguilleurs, également général en chef de l'état-major, regardait un petit écran disposé devant lui. De temps en temps, il examinait le visiteur ayant l'air de comparer son apparence avec les descriptions qu'il était en train de lire.

— Nous avons eu le rapport officiel, dit-il soudain. Je ne reviendrai pas là-dessus, nous savons tous les quatre à quoi nous en tenir. Vous avez effectué un excellent travail et vos références sont bonnes. Quelle est votre opinion sur ce qu'il conviendrait de faire ?

Voyant que Rugika hésitait, il précisa :

— L'Aiguilleur Omalet vous a déjà incité à ne rien cacher de vos réflexions sur le sujet. Vous n'avez pas à tenir compte des règlements, lois et impératifs habituels. Ce code social est destiné à assurer à tous une vie tranquille et confortable, mais dans certaines circonstances il faut en faire abstraction. Nous nous heurtons à une énigme et nous devons en connaître les raisons, la constitution, résoudre les différentes questions qui se posent. Quel est en bref votre opinion sur le sujet ?

— Parlez librement, insista l'assesseur de gauche.

— C'est un organisme enfoui dans la glace qui perd son sang. Un organisme qui fut vivant ou qui l'est peut-être encore, je ne peux me prononcer. Il perd un sang qui ne gèle pas, qui conserve tous ses constituants. Je suppose que cet organisme se trouve dans les profondeurs du glacier, mais je ne puis évaluer à quelle distance. Je suppose, puisque cela n'a pas été fait, qu'il est impossible de creuser un tunnel horizontal pour s'en approcher. La configuration du sol terrestre est à cet endroit faite de roches dures. Les percer entraînerait des travaux considérables, l'utilisation de matériel perfectionné, et je crains que la chaleur dégagée par cette approche ne détruise l'organisme en question. Ce liquide sanguin ne supporte pas une chaleur de quelques degrés au-dessus de zéro. Il coagule et se réduit en poussière en quelques dizaines de minutes, même moins.

— Comment approcheriez-vous alors de cet organisme si vous disposiez de toute une logistique, de moyens illimités ?

— Par un puits que nous creuserions à la verticale. À l'aide d'un

écho-sondeur, nous obtiendrions la topographie de l'ancien sol terrestre. Mais des appareils plus sophistiqués situeraient l'emplacement exact de cet organisme.

— Avez-vous lu les rapports ? demanda l'assesseur de droite.

— Je n'ai eu que des résultats verbaux. Je sais que ce liquide contient une hormone inconnue baptisée pour la circonstance cryo-hormone, ainsi que des enzymes. Ah oui, j'allais oublier qu'une fibre, certainement un poil, avait été retrouvée dans ce sang. Moi-même j'ai aussi mis en évidence l'existence de débris rocheux qui ont été entraînés par l'écoulement sanguin à travers les couches dures. Il ne faut rien en conclure de prématuré.

— Saviez-vous que le professeur Javier estime qu'il pourrait s'agir d'un sang de mammifère d'une espèce inconnue ?

— Le professeur n'a pas jugé utile de me faire part de cette hypothèse. Il ne m'a confié que les résultats les plus indiscutables. Il voulait éviter de fantasmer sur le sujet.

— Vous n'avez jamais dans vos chantiers de fouilles été en présence d'une pareille énigme ? Vous auriez pu faire des constatations ahurissantes vous incitant à les passer sous silence. Vous avez la réputation d'être un bon scientifique qui ne s'en laisse pas conter. Vous avez remonté du sous-sol des trouvailles très utiles pour notre société.

Certains ouvrages sur l'élevage des animaux producteurs de viande par exemple, nous ont permis d'énormes progrès dans les parcs à bestiaux. Mais surtout de nouvelles lueurs anthropologiques sur l'homme d'avant les glaces.

— Rien que de conventionnel, répondit Rugika. Des trésors archéologiques bien sûr, mais jamais rien d'aussi extravagant. Mes autopsies furent tout à fait normales.

— Donc vous pensez à un puits creusé directement sur l'objectif, euh, je veux dire sur l'organisme.

— Non. Il faudra s'entourer de protections méticuleuses.

— Savez-vous où se trouve la base Robin ?

— Sur le Réseau de Carinthie, au bout d'une voie unique.

— Toujours en Transeuropéenne ?

— Je le suppose, dit-il, en se demandant s'il devait reconnaître en savoir plus, notamment que la frontière passait à moins d'un kilomètre de là.

On ne savait jamais ce qui était considéré comme secret de la

Sécurité ou non.

— Au sud-est se trouve une compagnie étrangère, la Muslim Cie. La voie unique y pénètre mais est sévèrement surveillée. De notre côté comme de l'autre elle est considérée comme stratégique. Il y a deux minuscules stations qui se font face à la frontière, mais aucun train n'emprunte ces rails.

— Il est donc impossible de pénétrer chez ces étrangers pour creuser un puits ?

— Tout à fait impossible. Nous avons deux possibilités, même trois, mais il est exclu que nous mettions la Muslim dans le secret de cette découverte. Donc, soit nous envahissons la petite compagnie musulmane, mais ce serait mal venu en période de festivités. Nous avons en vain proposé de la racheter, mais les propriétaires, un conseil religieux, ont refusé avec indignation. Ils ne céderont même pas un mètre de leur concession.

— C'est une compagnie interdite aux... Transeuropéens ?

— Non. Nous commerçons avec eux par le réseau situé plus au sud. Et aussi par la ligne qui y pénètre par le nord-est. Nous leur achetons des fourrures, du lignite et de la viande. Nous savons que la Compagnie aimerait prospecter plus activement son sous-sol, mais qu'elle manque de scientifiques.

— Oui, dit l'assesseur de droite, nous avons songé à vous envoyer là-bas, mais nous devons exiger de vous une caution. Comme il s'agit d'un secret touchant à la sécurité de la Compagnie, nous aurions aimé que vous ayez une famille. Nous aurions ainsi disposé d'un moyen de pression sur vous. Mais vous êtes orphelin. Par contre, vous avez été marié. Divorcé ensuite à cause d'une tragédie.

Rugika n'était même pas surpris par l'expression d'un tel machiavélisme. Les maîtres de la Compagnie n'avaient pas à prendre de gants avec lui.

XI

Le garde-frontière portait un turban orné d'un croissant sur sa cagoule de protection et, pour la première fois depuis leur départ, Unio Kant eut un petit sourire amusé. Tous les membres du corps des frontières portaient le même turban.

— Nous serons percés à jour, murmura tout de suite après le glaciologue qui, depuis cinq semaines, plongeait dans le défaitisme le plus noir.

— Nous avons été prudents, répondit Rugika. Tous les papiers sont en ordre. Nous avons un passeport et rendez-vous avec un responsable de la recherche minière de la Muslim, un certain Vojdine. Nous venons dans ce pays pour effectuer des recherches dans le sous-sol et découvrir une mine de lignite à proximité de la frontière avec la Transeuropéenne, non loin du Réseau de Carinthie. L'ambassadeur de la Muslim a été particulièrement honoré pendant les fêtes du baptême et du nouveau calendrier et nous a facilité les démarches.

— On a exagéré les prévenances de quoi le rendre méfiant. Peut-être a-t-il prévenu son conseil religieux.

— Unio, nous venons faire des recherches sous-glaciaires comme toutes celles que nous avons effectuées jusqu'à présent. Nous appartenons à une société anonyme importante en Transeuropéenne, la Générale des Minerais. Nous disposons d'un train privé à vapeur particulièrement confortable, d'un crédit extraordinaire. De quoi vous plaignez-vous ?

— Ma femme, ma fille, mes petits-enfants, ma mère sont désormais otages de la Transeuropéenne. Vous, vous n'avez aucune attache familiale et pouvez donc avoir l'esprit serein et même primesautier.

— J'ai peut-être dû fournir une caution encore plus déchirante, répondit simplement Rugika.

C'était la première fois qu'il faisait allusion à une quelconque pression exercée à son encontre. Kant souleva ses paupières fripées pour jeter un coup d'œil à son compagnon.

— Que voulez-vous dire ?

— Ça me concerne seul.

Le glaciologue hochait la tête. Il avait coupé ses longs cheveux sales, endossé une combinaison neuve et il n'était pas très à son aise. La principale station de la Muslim Compagnie, sinon la capitale religieuse, se nommait Médina Station. Depuis la frontière, leur train avait traversé une région tourmentée, de rares stations mal protégées du froid. La Muslim pratiquait surtout l'élevage d'animaux de boucherie, possédait des mines de lignite, mais cherchait surtout à se développer industriellement. Elle souffrait d'un manque de ressources, ne faisait rouler que des trains très vétustes fonctionnant à la vapeur faute d'un réseau électrique suffisant.

L'arrivée de leur luxueux train privé dans Médina Station soulevait la curiosité générale. On se montrait aussi le nouveau sigle de la Transeuropéenne, un T contenu dans un grand C. Lorsque Kant ouvrit le sas, il grimaça de dégoût :

— Ça empest. Mais qu'est-ce qui sent donc aussi mauvais ?

— Les moutons. Il y en a de pleins wagons-cages en face. Vous n'aimez pas le mouton ? C'est délicieux. La Muslim nous en envoie de grosses quantités.

— L'odeur est insupportable et je trouve ces gens ridicules dans leur robe ouatinée. Ils ont en plus l'air de se moquer de nous.

— N'empêche qu'il fait très chaud dans cette station. Grâce à l'abondance du lignite.

Rugika commençait de s'inquiéter sérieusement au sujet de Unio Kant qui depuis cinq semaines ne cessait de bougonner, de se plaindre. Et dans ses derniers propos il flairait comme un relent de racisme envers les habitants de cette compagnie. Une draisine ouverte les conduisit au siège de la Recherche Minière, quelques wagons vétustes regroupés autour d'un quai en arc de cercle. Kant ricana de plus belle, souffla que c'était miteux. Vojdine était un homme tout rond, tout sourire, vibrionnant de satisfaction à la pensée que ces deux visiteurs laissaient augurer pour sa compagnie une période heureuse. Il les fit entrer dans son bureau, commanda du thé et des pâtisseries et pour une fois Kant, lorsqu'il eut flairé sa tasse de thé avec circonspection, ne cacha pas sa surprise ravie :

— Mais comment faites-vous pour avoir un thé aussi parfumé ?

— C'est une tradition séculaire chez les Musulmans. Nous avons eu la chance de retrouver des drageons anciens parfaitement conservés. Nos techniciens ont réussi à les faire pousser, mais cela fait plusieurs dizaines d'années. Nous créons de nouvelles serres chaque jour et dans deux ans nous pourrions exporter ce thé et aussi du café. Non du café de céréale, mais du véritable café que nous appelons moka.

Il ne fut guère possible d'entrer dans le vif de la discussion et d'établir un programme futur de recherches. Vojdine parlait de sa famille, de ses parents, de ses frères et sœurs, de ses enfants, expliquait qu'il avait effectué des études d'ingénieur des mines dans une autre compagnie également théocratique.

— Nous ne disposons pas des instruments ni des appareils adéquats. Votre Générale des Minerais est une fabuleuse entreprise qui dispose d'un capital qui représente dix fois le budget de cette compagnie.

Il riait, mais avec une certaine tristesse. Visiblement, c'était un homme sincère, passionné, désireux de sortir sa compagnie de son marasme. Il expliquait qu'un siècle auparavant l'objectif était de nourrir les gens, d'où l'élevage des moutons qui désormais étaient surabondants, au point que les immenses cultures d'herbe sous serres ne suffisaient plus.

— L'an dernier, nous avons dû couper le blé, le maïs, le soja avant qu'ils ne viennent à maturité. Du coup, nous avons organisé des ventes impératives dans les autres compagnies pour réduire le troupeau.

Le soir, il y eut réception d'honneur avec un membre de la commission religieuse qui dirigeait le pays, un imam silencieux mais au regard très attentif. De retour dans leur train, Kant céda une fois de plus à la panique :

— Cet imam Nazar semble douter de notre capacité à retrouver des mines disparues. Il se méfie de nous.

Mais le lendemain matin, Vojdine les attendait en compagnie d'une jeune femme brune, qu'il présenta comme étant Tara Povla, transfuge d'une petite compagnie slave qui avait été absorbée par la Muslim tout à fait régulièrement. Elle était spécialiste dans l'étude des roches sédimentaires.

— Vous nous avez laissé entendre que dans cette région proche de votre frontière auraient existé des hauts fourneaux, des laminoirs, des mines de plomb, de lignite et éventuellement des puits de pétrole ? fit Vojdine. Tara Povla voudrait en savoir un peu plus sur ces richesses enfouies.

Kant dut frémir et déjà son attitude pouvait faire douter de leur compétence, mais Romi Rugika avait étudié ses dossiers durant les semaines écoulées et il expliqua longuement en quoi ses hypothèses pouvaient se trouver fondées.

— Pour le lignite et le plomb, c'est sûr à quatre-vingt-dix pour cent. Les hauts fourneaux et les laminoirs sont certainement écrasés depuis longtemps, mais peut-être nous permettront-ils de découvrir

l'origine du fer qui les alimentait.

— L'aluminium, je savais, mais le pétrole ne serait-il pas épuisé ? Le gaspillage était scandaleux jadis.

Les deux Transeuropéens pourraient repartir d'ici deux jours. La jeune femme les accompagnerait. Ce qui fit sursauter Kant. Tara Povla s'en aperçut et se hâta de préciser qu'elle pourrait disposer d'une draisine personnelle et ne comptait pas abuser de leur hospitalité.

— D'ailleurs, ce type de véhicule nous sera plus utile que votre train privé dans certains coins désertiques. Nos treuils de funiculaires montagnards ne sont pas assez puissants pour hisser le tonnage élevé de votre convoi dans les hauteurs que nous devons explorer.

De la soirée, Kant ne cessa de gémir que cette fille venait surtout pour les espionner et les surprendre en flagrant délit de duplicité, pire d'espionnage.

— Ces Muslims sont rusés. Ils nous mettent une jolie fille dans les pattes pour nous endormir. Ils auraient pu nous adjoindre un ingénieur de sexe masculin, mais non.

— Elle est charmante, fit Rugika, pour le taquiner encore plus.

— C'est ça, laissez-vous séduire, et sur l'oreiller vous lui expliquerez ce que nous cherchons exactement.

— Vous anticipez. Cette Tara Povla n'a rien d'une fille facile prête à coucher avec vous ou moi. Je vous en prie, si vous persistez dans cette constante méfiance vous allez nous attirer les pires ennuis. Autre chose, essayez d'aimer la viande de mouton. Ici c'est un devoir patriotique puisqu'il y a surproduction.

XII

Le train des deux Transeuropéens distançait en général le petit véhicule de la jeune femme, mais aux premières difficultés montagneuses, celle-ci passa devant eux pour les guider, les attendant même lorsqu'une pente trop forte ou des courbes trop accentuées les ralentissait. Le réseau s'était peu à peu réduit à une double voie et bientôt il n'y en aurait plus qu'une pour rejoindre la zone circonscrite des recherches minières. Le véhicule de Tara Povla n'était même pas une draisine de gare, mais une sorte de wagon doté d'une machine à vapeur. Le lignite se présentait sous forme de briques enveloppées d'un papier grossier. La corvée de l'alimentation du foyer s'en trouvait simplifiée en évitant salissures et poussières. La petite cheminée crachotait suie et étincelles, mais la vaillante machine les distançait, lorsque les pentes dépassaient un pourcentage que Rugika abordait avec inquiétude.

— À ce rythme, gémissait Kant, nos réserves de graisse liquide s'épuiseront vite.

Avant que la nuit ne fût complète, jamais les deux hommes n'en avaient connu une aussi sombre, un bleu épais comblait les vallées, uniformisait le paysage, la drôle de draisine s'immobilisa dans une station igloo éclairée par quelques lucarnes d'un verre grossier à peine translucide.

— Nous allons passer la nuit sur une voie de garage. Nous pourrons prendre le repas du soir dans le fondouk du coin. On y mange bien.

Mais l'odeur du mouton grillé fit faire la grimace à Unio Kant dès l'entrée du pauvre établissement. Dans la cour, un gros homme et un adolescent cuisaient à la broche un de ces animaux.

— C'est la principale nourriture, mais je pense que vous pouvez avoir autre chose. De la semoule de blé ou du riz. La station cultive ces deux céréales dans des serres spéciales, très basses de plafond pour concentrer la chaleur. Les exploitants se déplacent assis sur des planches équipées de roulettes. Ils manquent surtout de terre arable, concassent du lignite et des roches tendres qu'ils mélangent à du sable et un peu de limon.

— Je connais un entrepreneur qui exploite des mines de terre, fit Rugika. Peut-être pourrait-il en exporter. Je vous donnerai ses coordonnées.

— Nous voudrions effectuer des trocs car notre monnaie est très dévaluée par rapport à la vôtre.

Elle s'exprimait en anglais, mais parfois utilisait des expressions françaises. Elle révéla qu'elle était d'un pays où l'on avait gardé la tradition de cette langue. Elle n'était pas musulmane mais orthodoxe. Elle leur donna des précisions sur cette religion que la Compagnie tolérait, alors qu'elle surveillait de près les activités des Néos. Mais aucun culte ne se trouvait interdit, dans la mesure où le Conseil théocratique n'était pas remis en question.

Le lendemain, ils ne parcoururent que de faibles distances, le train des deux chercheurs ayant dû s'y reprendre jusqu'à trois reprises pour escalader certaines montées. Malheureusement, ils ne pouvaient abandonner le wagon qui formait à la fois leur habitation et leur atelier aux instruments. Ceux-ci, vu leur poids, n'auraient pu être transférés dans la draisine de Tara Povla qui s'envolait vers les cols. Il aurait fallu effectuer plusieurs chargements. Ce fut Kant qui découvrit que les rails étaient recouverts d'une pellicule inconnue, genre matière plastique et que les boudins de la draisine de Tara étaient pareillement équipés. L'électricité statique soudait les deux éléments et le petit convoi s'accrochait à la voie pour faire la nique au luxueux train des étrangers.

— Pardonnez-moi, fit la jeune Muslim, mais je n'ai pas un seul instant songé que vos roues pouvaient en être dépourvues. Nous appelons cette matière du K. Il y a une importante fabrique dans Médina Station. Nous aurions dû prévoir avant le départ d'en enrober vos roues motrices. Sans le K vos boudins patinent. Nous allons atteindre une station assez importante où peut-être nous pourrions remédier à ce désagrément. Mais je ne vous garantis rien.

La station de Karawan était construite dans une vallée si étroite, une estafilade dans la roche, que des longerons reliaient les deux parois et soutenaient la verrière. Une centrale au lignite fournissait de la chaleur, et des wagons de ce combustible descendaient chaque jour vers la plaine. On y élevait des moutons, on y cultivait des céréales. Ce soir-là, Kant refusa d'aller dîner dans un fondouk réputé, préférant cuisiner à bord de leur train. Rugika accompagna donc Tara Povla.

— Nous pouvons commander de la bière et même du vin, lui annonça-t-elle. Puisque nous appartenons à une autre religion il n'y aucun empêchement, mais le vin est assez difficile à boire, mieux vaut la bière.

Très peu d'étrangers venaient jusque dans ces montagnes perdues et l'Archéo soulevait la curiosité générale. La jeune femme lui expliqua que les seuls voyageurs étrangers venaient d'autres compagnies qui s'étaient créées au sud, jusque sur la banquise méditerranéenne.

— Votre compagnon a l'air préoccupé. Et même effrayé. De plus, il ne supporte pas nos habitudes, notre cuisine. Je pense qu'il éprouve même du mépris pour les habitants de cette compagnie. C'est très préoccupant car plus nous irons, plus les gens seront rudes et religieux sourcilieux. Je devrai même cacher une partie de mon visage sous un voile. La tolérance ne dépasse pas une certaine altitude. Demain, nous rencontrerons le chef d'atelier de la station et je souhaite qu'il parvienne à équiper vos boudins de K. Peut-être pas toutes, mais au moins les motrices.

Lorsqu'il retourna se coucher, Rugika découvrit le désordre dans la petite cuisine. L'endroit y empestait la bière et la vodka et il se rendit dans le petit compartiment où couchait le glaciologue. Dans une chaleur étouffante il dormait en travers de sa couchette dans une odeur désagréable d'alcool. Il le secoua et réussit à le sortir de son coma éthylique.

— Vous vous faites remarquer avec votre air de clandestin traqué. On commence à se poser des questions sur vous. De plus, vos réflexions sur la cuisine, votre mépris pour les gens d'ici n'arrangent rien. Ou vous faites un effort ou nous échouerons dans quelque train-pénitencier, ou encore serons fusillés pour espionnage. Le moins grave serait d'être expulsés, mais notre retour sera difficile. Votre famille ne vous le pardonnera pas si vous êtes tous déportés dans une zone de no man's land.

— Vous vous en foutez vous, pleurnicha le glaciologue. Ils ne retiennent personne de votre famille en otage.

— Arrêtez de vous lamenter.

Le lendemain, au petit déjeuner, Kant n'osait le regarder. Rugika avait préparé avec le café que l'on trouvait sur place un breuvage très noir, très fort que le glaciologue avala sans protester.

— Je vais me surveiller. S'il le faut je mangerai du mouton et de la semoule, mais reconnaissez que j'ai de bonnes raisons de m'inquiéter. Je me demande si vous n'envisagez pas de vous installer dans cette compagnie alors que moi je suis obligé de rentrer. Vous n'avez fourni aucune caution comme moi.

— Encore une fois, qu'en savez-vous ? répliqua Rugika énervé.

— Que voulez-vous dire ?

— Je n'ai pas de confidences à vous faire. Nous avons rendez-vous avec les ateliers ferroviaires. Pour enduire nos roues de ce produit miracle.

Le responsable de l'atelier ne se montra pas très enthousiaste à l'idée de fournir du K à ces étrangers. Tara Povla insista en montrant ses papiers qui l'accréditaient au nom du Conseil religieux, mais l'homme répondit que le K était rationné, réservé aux trains de lignite en priorité. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était équiper deux des quatre roues motrices du train privé.

— Nous n'atteindrons jamais les hauteurs où nous devons aller, protesta la jeune femme.

— C'est tout ce que je peux faire. Maintenant, si vous avez huit jours devant vous, je peux demander par télégramme une dotation en K, en donnant votre nom et le numéro de votre accréditation. Le temps que l'administration ferroviaire réagisse à Médina Station et que l'usine fournisse le K, il s'écoulera bien une semaine.

XIII

Ce matin-là Rugika, qui s'était levé tôt pour effectuer des calculs, put annoncer à son compagnon qu'ils se trouvaient à une vingtaine de kilomètres de la frontière transeuropéenne. Que le lendemain peut-être ils approcheraient de la fameuse source inconnue d'où s'échappait ce liquide sanguin. Il n'osait plus parler d'un organisme vivant ou mort, avait essayé de vider son esprit de toutes les hypothèses, croyances, légendes et fantasmes que la découverte du puits de la base Robin avaient engendrés.

— C'est aujourd'hui que l'épreuve du funiculaire va se présenter. Tara est confiante pour les deux premiers qui possèdent des treuils puissants. Ils hissent jusqu'aux stations élevées des wagons de lignite ou de marchandises lourdes, mais par la suite nous devons utiliser son véhicule.

— Justement, comment transborder nos appareils les plus secrets sans éveiller sa suspicion ? Cette fille est intelligente et a fait des études sérieuses. Elle comprendra vite que nous recherchons tout autre chose que des métaux ou du lignite, voire du pétrole. À propos, vous l'appellez par son prénom ?

— Elle m'y a autorisé, dit Rugika tranquillement. Si nous pouvions avant toute chose faire une importante découverte nous gagnerions sa confiance et celle des populations locales.

Ils durent payer en dollars transeuropéens l'accrochage de leur train au câble du premier funiculaire. C'était une entreprise privée qui avait la concession et, dans la gare du bas, le poids élevé de leur convoi augmenta le péage habituel.

— Je ne suis pas rassuré, disait Kant lorsque le câble commença de les tirer sur les quatre ou cinq kilomètres de voie à plus de vingt pour cent. (La machine de la jeune femme avait été attelée à l'arrière.) Imaginez que ce câble claque. Il est gros comme mon poignet avec des relais compensateurs.

Des plates-formes avaient été établies pour ces fameux relais. Elles étaient un gage de sécurité si le câble cédait. Ce fut la journée des funiculaires. La dernière ascension, la plus abrupte, faillit mal se terminer car une des roues porteuses éclata sous la tension. Mais

aussitôt, un rétro-frein automatique immobilisa le câble. Le train privé était à mi-pente fortement inclinée. Il avait fallu arrimer tout ce qui risquait d'être bousculé. Et pourtant, dans la cuisine, la vaisselle chahutait ferme. Un container de bière éclata et le liquide en se répandant envahit tout d'un relent fermenté. Une fois sur le plat, il fallut aérer longuement avant de pouvoir dormir.

Dans ces montagnes, Tara, désormais voilée, ne pouvait se permettre de dîner avec ses deux compagnons dans un fondouk public. Mais elle les invita dans son étroit carré pour le repas du soir. Une fois installé autour de la minuscule table, on ne pouvait plus bouger. Mais elle leur servit de la viande en sauce à la façon de son pays. C'était du bœuf. On en élevait dans les plaines, mais les vaches ne donnaient pas plus de deux ou trois veaux dans leur vie. De même, elles ne produisaient pas suffisamment de lait pour permettre à des éleveurs de le commercialiser. Les moutons restaient la principale ressource en lait et viande.

— Voilà où je désire aller, dit Rugika ce soir-là. Mon intérêt est de me rapprocher de ce bassin de lignite qui se répartit entre nos deux compagnies, mais je voudrais essayer de retrouver une ancienne exploitation d'aluminium. Une usine de transformation de la bauxite existait ici. Aussi, je voudrais bien voir votre carte des réseaux musulmans existants.

— Sur une zone interdite de dix kilomètres à partir de la frontière, je ne possède aucun renseignement. D'ailleurs regardez. Il y a un blanc qui a exactement cette largeur sur la centaine de kilomètres qui nous séparent de vous. Lorsque nous atteindrons la station militaire qui est ici – elle n'a qu'un numéro d'ordre, la KW34 – nous rencontrerons le Chérif général de la région militaire. K veut dire ksar, c'est-à-dire fort. Nous serons complètement dépendants de l'autorité de ce chérif. Il a tous pouvoirs. C'est un véritable seigneur de la guerre en quelque sorte. Sa responsabilité est grande, ce qui explique cela. C'est lui qui en dernier ressort étudiera vos projets et donnera son avis. Si par malheur il est négatif, il ne restera que la possibilité de recours auprès du Conseil religieux de Médina Station, mais je les connais. Ils n'ont jamais envie d'accélérer les procédures et notre attente peut durer des semaines, voire des mois.

— Dans ce cas, nous repartirions sans procéder aux moindres recherches, dit Rugika, ce qui fit sursauter le glaciologue :

— Vous savez bien que c'est impossible... Que notre... Notre société n'admettra pas que nous ayons échoué pour quelques difficultés administratives. Nous sommes forcés de réussir, voyons.

— Mais, dit la jeune femme surprise, un échec est toujours

possible. Ici, dans cette compagnie, on comprendrait que les intérêts d'une autre compagnie empêchent ce genre d'affaires. Qu'avez-vous à redouter ? Sont-ils aussi féroces ? Si vous êtes des ingénieurs du privé et propriétaires de la Générale des Minerais, que risquez-vous ?

— Les représailles des actionnaires, répondit Rugika, qui sous la table frappa la jambe de son compagnon de son pied.

Ce dernier baissa la tête vers son fromage de brebis et ne parut pas s'offusquer de son odeur caractéristique.

Tara Povla emporta le reste de son ragoût jusqu'à son évier et revint avec une bouteille d'alcool de grain.

— Je me permets d'insister sur le caractère très autoritaire du Chérif général que vous allez rencontrer demain. C'est un homme très imbu de sa fonction, un véritable potentat qui règne sur les soldats et les civils. J'ai consulté sa fiche dans Médina Station. Il n'aime guère voir des scientifiques se balader sur ses ksours et ses douars. Et encore moins des scientifiques étrangers. Nous sommes une petite compagnie bordée par une puissance ferroviaire énorme. Grand Star Station a voulu nous acheter, nous annexer, mais nous avons su nous défendre et le chérif général Fouadjin est un héros de la guerre d'il y a vingt ans. Nous, nous appelons guerre ce qui fut pour vous des escarmouches. Vos troupes d'invasion empruntèrent le Réseau de Carinthie, dans une région extrêmement difficile. Le réseau traverse la frontière, mais vos Aiguilleurs n'ont jamais pu nous conquérir et le général les a repoussés héroïquement. Il aurait même pu envahir la zone du Chaos, mais Médina Station a souhaité qu'il reste sur la frontière. Nous ne voulions pas irriter notre puissant voisin. Mais Fouadjin a construit des ksours tous les kilomètres. Reliés par téléphone, télégraphe et système optique en cas de panne. Les soldats sont sévèrement entraînés. Tous des montagnards aguerris. Il a institué un service militaire qui s'étale de quinze à cinquante ans avec des périodes de quinze jours tous les quatre mois.

— Mais alors, dit Rugika, nous ne pourrons rien faire.

— Je pense que mon accréditation et les vôtres vaincront la suspicion de l'ombrageux chérif. Il faudra être patient. Mais en même temps il vous recevra royalement et donnera même une réception fastueuse en votre honneur.

Le ksar du Chérif général se profila sur un piton, avec des tours, des minarets, des remparts énormes. Au début, les deux hommes croyaient avoir en face d'eux un entassement fantastique de rochers, mais la jeune femme les détrompa.

— La verrière est en dessous de ces constructions militaires.

Fouadjin a voulu reconstituer les villages fortifiés des temps très anciens. Je suppose qu'ainsi il impose le respect qui lui est dû, estime-t-il, voire la terreur. Nous allons devoir grimper là-haut. Le dernier funiculaire. Je vous propose d'embarquer dans mon véhicule et de laisser pour la nuit et peut-être les jours suivants votre train dans le bas. Il y a une station de base. Nul ne s'approchera de votre convoi, je vous en donne ma parole. Il sera surveillé par un peloton de goumiers.

Ils arrivaient à cet instant crucial où accepter, c'était laisser aux services de renseignements musulmans la possibilité de fouiller dans leur appareillage et de découvrir des instruments étranges. Fallait-il refuser de rencontrer le Chérif général et accroître encore plus la méfiance de ce potentat ?

— Nous n'avons pas le choix, je suppose, dit Rugika avec une aisance qu'il était loin d'éprouver. Mais nous n'avons rien à cacher et nous irons voir Fouadjin, seigneur de la guerre de ce pays étrange.

XIV

Du haut de cette tour crénelée, on dominait les montagnes, les anciennes vallées gorgées de glace. Seul un minaret dépassait de quelques mètres ce donjon bâti en énormes pierres de taille. La Muslim Company, sinon le Chérif général, ne respectait pas ces premiers accords qui instituaient la mobilité des constructions. La Transeuropéenne avait depuis des décennies pris la tête d'une croisade pour le « Tout rail », essayant de convaincre ses voisins de la nécessité d'obliger les gens à vivre dans la précarité, d'empêcher l'immobilisme. Au nom d'une idéologie fumeuse qui redoutait les errements du passé.

— Là-bas, dit Fouadjin, là-bas c'est la seule ligne à voie unique qui pourrait relier ce plateau à votre compagnie. Mais chez nous comme chez vous, c'est une ligne interdite aux convois autres que militaires.

Un géant de près de deux mètres de haut. Une force de la nature, couvert de fourrure avec un bonnet à poil enfoncé sur la tête. Et pour se protéger le visage et les parties nues du corps comme les mains, les soldats se badigeonnaient d'un vernis protecteur.

— Voici près d'un siècle, les Mongols nous envahirent. Oui, des Mongols venant du bout du monde malgré les dures conditions de notre monde de glace. Ils se recouvraient le visage et les mains de ce vernis. Nous avons fini par les chasser et nous avons gardé leur méthode.

Rugika suivait le tracé de la ligne de Carinthie qui tantôt s'enfonçait dans des gorges, tantôt suivait des lignes de, crêtes étroites, vertigineuses. Des locos de surveillance, ressemblant à des animaux à carapace, trapues, se déplaçaient sur ces rails. La base Robin se trouvait là-bas dans ce repli rocheux à moins de six, sept kilomètres du ksar. On distinguait d'autres rails tous parallèles à la frontière pour éviter les invasions trop faciles.

— Nous savons qu'un jour votre compagnie nous attaquera. Peut-être êtes-vous ici pour récolter des renseignements. Ne vous privez pas d'observer cette région.

Rugika, malgré sa combinaison ultra-perfectionnée, avait l'impression que le froid le pénétrait. Un vent continu balayait ce

plateau de haute altitude, projetait des nuages de glaçons dangereux.

— Pourquoi votre compagnon semble-t-il si effrayé ? N'aurait-il pas la conscience tranquille ?

— Il n'aime pas les voyages, mais pour apporter à notre société un sursaut de compétitivité, il a accepté de m'accompagner jusqu'ici. C'est un homme de bureau, de dossiers, mais un excellent glaciologue et ingénieur des mines.

— Il y aurait donc un grand gisement de lignite à cheval sur la frontière mais sous une épaisse couche de glace et de roches ?

— Nous le pensons. Quand pourrons-nous commencer les recherches ?

— Venez.

Un ascenseur les descendit dans une pièce ronde où le Chérif général avait son poste de commandement. Une carte de la région recouvrait le mur et les tracés des lignes ferrées pouvaient se détacher sous forme de traits lumineux.

— Vous pourrez utiliser les voies dont on vous fournira la liste, mais vous ne pourrez approcher de la ligne stratégique, que vous appelez Réseau de Carinthie et nous autres Réseau de Karawanken. Si vous trouviez du pétrole au moins. Ce lignite ne fournit pas une excellente chaleur, le tiers calorique de la bonne houille et par rapport à l'huile minérale, encore moins.

Dès lors, les deux Transeuropéens et Tara Povla parcoururent l'immense plateau nivelé par les glaces. D'anciens sommets avaient été comme rabotés et à certains endroits, l'œil ne distinguait plus la, moindre faille dans la blancheur à perte de vue. Les appareils avaient été hissés par le funiculaire et encombraient la draisine de la jeune femme. Kant ronchonnait sans arrêt à cause de l'inconfort de ces randonnées. Ils traînaient un vieux wagon au confort précaire, réchauffé par un poêle qui parfois s'encrassait. Le glaciologue ne paraissait avoir qu'un seul souci, une seule mission, surveiller son foyer.

Ils auscultèrent le sous-sol à travers deux à sept cents mètres de glace et, un soir, ils découvrirent un important gisement ferreux. Ce n'était pas un filon, mais un entassement ancien. Sur ordinateur, Rugika put en dessiner le contour et même parvint à identifier certaines masses.

— Un ancien laminoir. Le haut fourneau ne peut être loin. Quand nous aurons étudié ces données, nous le retrouverons.

La jeune femme disposait d'un écran sur lequel figuraient toutes

les voies autorisées du plateau. Un curseur permettait de suivre la marche du petit convoi sur ces lignes multiples, qui s'étiraient jusqu'à un horizon où le blanc de la glace se hérissait lors de sa rencontre avec le ciel croûteux. De nombreux aiguillages et des lignes en biais permettaient de sauter d'un réseau à l'autre, de se rapprocher de la frontière mais sans vraiment grand espoir d'arriver à moins de deux ou trois kilomètres, et c'était là que gisait l'énigme du liquide sanguin doté d'une cryo-hormone et d'enzymes inconnues.

Depuis de minuscules stations militaires, Tara téléphonait à l'état-major du Chérif général, qui se chargeait de transmettre à Médina Station le rapport quotidien sur les progrès réalisés. En moins de trois jours, Rugika et Kant trouvèrent l'emplacement de l'ancien haut fourneau par moins soixante-quinze mètres sous la glace. Une foreuse l'atteindrait en quelques jours. C'était une excellente nouvelle et Tara s'en réjouissait beaucoup, composait des repas très copieux, très agréables, sortait toujours de la bière et des alcools. Kant abandonnait ses terreurs, participait à cette activité, conseillait pour le forage.

Lorsqu'une équipe nombreuse s'installa au point précis surplombant le haut fourneau, le Chérif général vint inspecter les installations en cours, félicita le trio pour son travail. Il regrettait qu'ils n'eussent pas trouvé les fameux puits de pétrole d'antan. Ils ne fournissaient pas d'énormes quantités au moment de la Grande Panique, mais l'huile minérale aurait été utilisée pour les besoins de l'industrie chimique avant toute chose.

Dans les micro-stations, on arrivait à se ravitailler en briquettes de lignite et en viande de mouton surgelée. On trouvait aussi de la semoule, du riz, des volailles désossées si bien qu'il était impossible de reconnaître la partie de l'animal que l'on mangeait. Lorsque les rails approchaient d'une certaine dépression qui avait l'apparence d'une vallée blanche orientée sud-ouest nord-est, Rugika remarqua les patrouilles doublées, les consignes sévères, les observateurs installés sur des tours sommaires. La jeune femme ne put ou ne voulut fournir d'explications.

— On dirait que ces soldats guettent un danger qui ne viendrait pas des Transeuropéens, fit-il remarquer, un soir qu'il buvait de la méchante bière dans une cafétéria de l'armée, au milieu d'un tohu-bohu indescriptible.

Tara avait pris l'habitude de vernir son visage et ses mains pour affronter le froid. Le soir, elle nettoyait sa peau avec soin car elle devait respirer durant la nuit. Ce vernis permettait cependant une résistance au froid de huit heures.

Plusieurs fois ils trouvèrent un hammam pour les hommes, presque

jamais pour les femmes. Pendant qu'ils s'étrillaient avec les militaires, Tara en profitait pour faire sa toilette dans la minuscule salle de bains de la draisine.

Il y avait d'autres gisements ferreux de moindre importance. La jeune femme pensait qu'ils ne méritaient pas pour l'instant une exploitation prochaine, car ils auraient demandé d'énormes moyens, la plupart se trouvant à plusieurs centaines de mètres. Dans la Muslim Company il n'y avait aucun impératif sur la date en cours et les gens fatalistes ne s'en préoccupaient pas. Lorsque Kant disait que depuis la Grande Panique plusieurs siècles s'étaient écoulés, même Tara restait presque indifférente.

— Allons jusqu'ici, dit un matin Rugika, en pointant son index ganté sur l'écran du dispatching. Je soupçonne cette dépression de receler des trésors.

— Nous approcherons de la zone interdite, fit remarquer Tara. Vous savez que nous pouvons rouler par là à condition de ne pas nous arrêter. Si nous devons effectuer des sondages, ils nécessiteront au moins quarante-huit heures et immanquablement nous aurons les patrouilles sur le dos.

— Nous sommes là pour trouver ce prolongement du bassin de lignite. Si nous l'exploitons, nous devons pénétrer chez vous par le sous-sol pour suivre la veine et nous voudrions l'éviter pour ne pas déclencher de conflit.

XV

Le forage à l'endroit déterminé par les deux Transeuropéens fut couronné de succès. Les mineurs s'étaient trouvés en présence d'un gisement important de ferrailles enfouies depuis la Grande Panique. Le Chérif général organisa une grande fête à laquelle le trio fut convié. Ils essayèrent de rejoindre le ksar du quartier général un soir d'ouragan effroyable. Des pans entiers de glace croulaient des sommets, formaient des avalanches qui se transformaient en congères coureuses. Ils durent chercher refuge dans une petite station, amarrèrent le convoi avant de pénétrer dans la cafétéria qui était vide. La plupart des militaires de la garnison s'étaient déjà rendus à l'invitation de Fouadjin et le cantinier dit qu'il allait fermer son établissement, mais qu'ils pouvaient se rendre dans l'autre cantine réservée aux civils. Il ajouta avec mépris qu'on y servait une cuisine infecte, mais que lui ne pouvait les garder.

Le patron de la taverne, lorsqu'il aperçut Tara pourtant voilée, voulut les empêcher de s'asseoir, mais Rugika expliqua qu'ils ne pouvaient rester dans leur convoi secoué par les bourrasques. Il les installa dans un compartiment voisin de celui où les habitants buvaient du thé.

Un jeune garçon leur apporta des brochettes de mouton et une grande théière. Ils demandèrent une lampe car l'électricité ne cessait de s'éteindre. Il apporta un chandelier garni de trois bougies qui dégageaient une puissante odeur de graisse de mouton.

— Nous devons coucher ici, dit Tara, et ma présence va provoquer de grandes discussions.

Le patron finit par les rejoindre, pas très emballé par l'obligation de les laisser dormir chez lui. La femme pourrait partager le compartiment de ses filles, quant à eux, ils resteraient là. Il leur ferait apporter des paillasses.

Lorsque leur compagne fut partie, le patron vint leur chuchoter qu'ils pouvaient venir à côté et même boire de la bière et de l'alcool de blé. Le wagon se trouvait protégé par un épais mur de glace sans que la station fût elle-même sous verrière, à l'exception de la partie militaire du poste. Le vent s'acharnait donc sur la vieille voiture et la poignée de clients présents buvaient pour se rassurer. Un vieux

racontait même des histoires dans une langue que les deux Transeuropéens ne comprenaient pas. Le jeune garçon qui les avait servis accepta de leur traduire les contes du « taleb », l'instituteur. Ils faisaient allusion à des combats anciens contre les Mongols, contre les Infidèles de l'ouest, c'est-à-dire la Transeuropéenne. Le conteur l'appelait toujours Railway-Union et traitait Sadon de démon.

Et puis soudain, d'une voix sourde, il entreprit une histoire qui paraissait horrifier les auditeurs. Ils se regardaient, les yeux exorbités et le jeune garçon lui-même, la bouche bée et le teint livide, oubliait de traduire.

— Mais qu'est-ce qu'il raconte ? Tout le monde a l'air épouvanté.

— Il parle des hommes-ours qui nous ont envahis il n'y a pas si longtemps. Moi je m'en souviens même si je ne les ai pas vus. Ils étaient des centaines qui voulaient nous manger.

— Vous manger ?

Le patron qui surveillait son fils l'appela d'une voix coléreuse et l'adolescent fila à l'autre bout du compartiment. Le taleb cessa soudain de parler et se tourna vers les deux étrangers. Ses yeux luisaient d'excitation et comme il allait reprendre son récit, le patron l'interpella et il se tut.

— Mais que se passe-t-il, murmura Kant, cette histoire récente d'hommes-ours vous paraît-elle crédible ? Ils étaient terrorisés et d'un seul coup le patron a fait taire le conteur. Nous n'en saurons donc pas davantage ?

— Jouons les indifférents, sinon nous risquons de graves ennuis.

Il se leva et vint familièrement tapoter l'épaule de l'instituteur :

— Vous êtes un fameux raconteur d'histoires, dit-il en riant. Vous possédez une grande imagination. Allez, bonne nuit à tous. J'espère que nous ne ferons pas de cauchemar cette nuit.

Le lendemain, la tempête se calma et ils purent reprendre leur voyage vers le ksar de Fouadjin où ils arrivèrent en pleines réjouissances. Le Chérif général les fit acclamer, les félicita. Les fêtes durèrent deux jours, mais lorsqu'ils repartirent, ils avaient obtenu un permis de recherches encore plus étendu. Ils pourraient même pénétrer dans la zone interdite, à la condition de se faire accompagner d'un détachement de goumiers.

Dès lors, cette patrouille enfermée dans un blindé de couleur blanche les accompagna dès qu'ils commencèrent leur exploration du sous-sol. Les deux hommes n'avaient plus reparlé de cette étrange soirée dans la cantine du poste militaire et du récit du taleb. Ils

restaient songeurs, estimaient l'un et l'autre que la jeune femme ne devait pas être mise au courant.

— Vous avez l'air soucieux, remarqua-t-elle cependant, lorsqu'ils se retrouvèrent sur la zone interdite. Nous avons énormément de chance. Le Chérif général était aux anges et il a signé ce permis sans qu'il soit besoin de le supplier. Il est vrai que le gisement de ferrailles est important. Son exploitation par contre posera quelques problèmes, car il va falloir construire des lignes supplémentaires, et l'on devra trouver autre chose qu'un câble de funiculaire pour accéder à ce plateau. De nouvelles stations vont surgir.

Rugika échangea un regard avec Kant pour le prévenir de ce qui allait suivre :

— Vous connaissez l'histoire de cette région montagneuse ? J'ai cru comprendre qu'il y avait eu souvent des combats. Contre la Transeuropéenne, avant qu'elle n'ait adopté ce nom, mais aussi les Mongols autrefois. Vous savez que notre compagnie était dirigée par une dynastie, les Sadon ? Dans ses mémoires, le premier de ces Sadon raconte qu'il avait eu affaire à des Mongols un jour. Peut-être s'agit-il de la même troupe qui envahit l'ouest de l'Europe ? Mais y aurait-il eu des attaques plus récentes ?

— Je ne sais pas, dit la jeune femme, sans chercher à biaiser. Il y a une dizaine d'années nous n'aurions pu venir jusqu'ici car la zone militaire recouvrait même la station de Karawan où nous avons fait étape, beaucoup plus bas dans les montagnes.

Lorsqu'ils installaient les sondes, le commandant de la patrouille envoyait une partie de ses hommes surveiller de près ce que faisaient les étrangers et cette femme qui, bien qu'habitante la compagnie, était de religion différente donc aussi suspecte. Ces soldats assez incultes ne comprenaient rien à leur travail mais arboraient des visages soupçonneux. Sous le vernis protecteur, ils étaient encore plus effrayants car ce produit d'un brun rouge ressemblait à des éclaboussures de sang.

En général, Kant, passionné par la nouveauté des appareils de lecture, restait devant les cadrans dans le wagon, peu soucieux de fournir des efforts physiques. Il voyait bien qu'il n'était pas toujours facile d'installer les instruments de repérage et de leurrer Tara Povla sur leur véritable objectif. L'un de ces instruments était depuis des années utilisé pour situer les filons de viande fossile sous la glace. C'était une des ressources importantes de la Transeuropéenne. Malgré son niveau de vie élevé, cette compagnie avait besoin de cette viande enfouie depuis des siècles, pour l'alimentation animale. Des industries d'agro-alimentaire en incorporent un pourcentage secret dans la

préparation d'une nourriture bon marché.

— Nous avons nous-mêmes trouvé quelques gisements de viande fossile, dit la jeune femme interrogée, mais rien de très important et nous avons quelque répugnance à les exploiter. Le Conseil religieux craint qu'une viande impure de porc ne soit mélangée à celle des autres animaux. Je sais que chez vous plusieurs mines sont exploitées.

Elle avait fini par comprendre que certains appareils réagissaient à des substances organiques enfouies dans des poches profondes. Elle s'en était étonnée et Rugika lui avait parlé de la viande improprement appelée fossile, alors qu'elle n'était que surgelée.

— Viande fossile, pétrole, lignite, houille c'est exactement la même origine à des degrés différents. D'où l'utilisation de ces instruments.

C'est en acceptant pour une fois d'aller enfoncer une sonde à une centaine de mètres des rails que Unio Kant tomba dans une crevasse.

XVI

Les goumiers de Fouadjin étaient des montagnards expérimentés, habitués depuis toujours aux accidents pouvant arriver dans ces régions difficiles. Le glaciologue ne put être sorti de sa crevasse avant le lendemain matin, mais trois hommes descendirent auprès de lui, l'enfermèrent dans un sac de couchage où il se réchauffa. Ils confectionnèrent une attelle pour sa jambe brisée et l'un d'eux plaça même une perfusion pour diffuser dans son corps différents produits. Treuillé aux premières heures du jour, une draisine-ambulance, envoyée par le Chérif général l'emporta vers Karawan Station où il serait opéré.

— Pouvons-nous poursuivre seuls ? demanda Tara.

— Y a-t-il un empêchement de votre part ? fit Rugika sans éprouver de surprise.

— Que je reste seule avec un homme risque de soulever l'indignation générale, sauf si le Chérif général approuve. Je vais lui faire parvenir un message et nous attendons sa réponse. Mais aujourd'hui, continuons de travailler comme nous le faisons d'ordinaire...

Le seul poste de radio se trouvait à bord du blindé de la patrouille et la réponse arriva à midi. Le Chérif accordait à la jeune femme le droit de poursuivre ses recherches avec l'ingénieur archéologue Romi Rugika. Il annonça que Kant se trouvait déjà en salle d'opération, la draisine-ambulance ayant été prioritaire sur toute la distance séparant le ksar de Karawan-Station.

Lorsque le soir vint et qu'ils ne purent continuer leur travail, ils virent arriver le chef de patrouille. Ce dernier était accompagné d'un de ses hommes qui, disait-il, avait quelques connaissances scientifiques. Déjà il savait lire et écrire et pourrait peut-être les aider dans leurs travaux.

— Sait-il décrypter les données d'un écran d'ordinateur ou d'instruments sondeurs ? demanda Tara, sans s'offusquer de cette intervention arbitraire dans leur activité.

Le gommier regarda cette installation scientifique les yeux ronds et secoua la tête. Il n'y comprenait rien, bien sûr, et vexé le chef de

patrouille se retira avec lui.

— Il voulait vous imposer un chaperon n'est-ce pas ? demanda Rugika. Il craint pour votre vertu ?

— C'est cela même. Je suis déjà considérée comme une femme légère car j'ai chassé mon mari de chez moi. Par ici, seuls les hommes ont le droit de répudier les femmes, mais ces dernières peu à peu commencent de se rebeller et obtiennent quelques concessions. Surtout dans les grandes stations, mais dans ces coins perdus elles sont sous la domination masculine. D'ailleurs, nous n'en voyons jamais dans les postes militaires, et pourtant elles sont nombreuses.

Ils préparèrent le repas en silence, se retrouvèrent face à face une fois à table et Tara se mit à rire :

— C'est évidemment scandaleux pour ces garçons enfermés dans leur blindé, dévorant leur ration, de nous imaginer en tête-à-tête. Moi je vous avoue que je ne suis pas vraiment désolée par l'accident de votre ami.

— Ce n'est qu'un collègue de travail, non un ami.

— Il finissait par m'angoisser à mon tour tant il était coincé dans ses relations avec moi, avec vous également.

Ce fut le lendemain que Rugika pensa avoir un écho dans le sud-ouest à moins de deux kilomètres de sa sonde. Celle-ci enfoncée dans la glace avait commencé par fournir quelques traînées grises de présence carbonée sur l'écran.

— Mais, remarqua Tara, ce gisement, si c'est un gisement, se trouverait dans les glaces, alors que nous cherchons plus loin dans l'ancienne partie qui constituait la terre autrefois. Le permafrost si vous préférez. Ici ce sont des roches, des roches poreuses et des plis anticlinaux. De la viande fossile ? Enfin surgelée ?

— Peut-être. Ou alors pour une raison inconnue du pétrole ou du charbon que le hasard a emprisonné dans les strates glaciaires.

Tara le regarda avec un petit sourire malicieux :

— Vous essayez de me tromper. Depuis le début je sais que vous me manipulez. Mais comme j'avais envie de m'évader de Médina Station, j'ai fait semblant d'être une gourde parfaite. Votre copain le glaciologue ne m'a pas convaincue de ses connaissances minéralogiques. C'est un excellent glaciologue c'est certain, mais pas autre chose. Vous, par contre, c'est différent. Mais je pense que vous êtes surtout spécialisé dans les études biologiques, plus exactement d'anthropologie. Je me trompe ? Pour le gisement ferreux des anciens laminoirs et du haut fourneau, vous avez eu beaucoup de chance, mais

en fait c'est surtout ce qui touche au carbone qui vous passionne le plus. Vous devez être un fameux archéologue. Puisque de nos jours cette appellation désigne surtout ceux qui fouillent les vestiges d'avant la Grande Panique.

— On trouve souvent des cadavres de toute origine, aussi bien humaine qu'animale et notre travail est rarement concerné par des trésors.

— Est-ce un gisement de viande fossile qui vous a conduit ici ? Non, tout de même pas. Il n'y a jamais eu de bassin de lignite n'est-ce pas ?

— Vous allez me dénoncer ?

— Êtes-vous un expert militaire chargé d'évaluer notre potentiel de résistance ?

— Oh ! pas du tout. Je suis même plutôt enclin à détester tout ce qui concerne l'armée. Chez nous elle est aux mains des Aiguilleurs et à côté votre Chérif général est un tendre. Il a gardé le goût du faste et des combats chevaleresques, alors que nos Aiguilleurs apprennent par cœur les ouvrages de Machiavel et surtout les interprétations, les exégèses qui en furent tirées en forçant sur la fourberie politique.

— La raison de votre présence ?

— Unio Kant était si fébrile, si effrayé parce que là-bas, de l'autre côté de la frontière, les Aiguilleurs ont pris en otage toute sa famille, sa femme, ses enfants et si jamais il trahit ou commet une erreur fatale, il le paiera cher.

— Et vous-même êtes également sous le coup de représailles ?

— J'ai accepté cette mission, car c'est le mot, pour des raisons personnelles. Je ne suis pas le représentant d'une société anonyme. Celle-ci existe, la Générale des Minerais est même très florissante et nous couvre, mais en fait nous sommes là pour obéir au Conseil d'Administration de la Transeuropéenne et surtout à son état-major. J'ai accepté parce que dans vos glaces existe une énigme extraordinaire. Parce que les premières découvertes que j'en fis de l'autre côté de la frontière m'ont emballé et que je voudrais découvrir ce qu'il en est.

Tara réfléchissait. Parfois elle buvait un peu de bière, fermait à demi les yeux. Elle finit par secouer la tête :

— Quelque chose ne va pas. Vous êtes passionné par un problème qui pourrait trouver sa solution ici, dans la Muslim Company. Mais vous ne m'avez pas répondu lorsque je vous ai demandé si vous agissiez sous la menace de représailles. Pouvez-vous montrer un peu

plus de franchise ? Vous venez de reconnaître avoir usurpé les titres d'ingénieur minéralier. Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout ? J'ai horreur des situations équivoques. D'autre part, je ne suis pas liée sentimentalement à la Muslim. Durant les premières années de ma vie, je n'imaginais pas de vivre dans ce type de compagnie.

— Il y a dans un train-pénitencier qui parcourt la concession une certaine Briget Rugika. Elle a été condamnée à mort pour assassinat de trois personnes. Ses avocats ont fait appel, mais je ne pense pas qu'elle ait une chance de voir sa peine transformée en détention à vie.

— C'est quelqu'un de votre famille, forcément ?

— Ma femme. Elle a tué son amant, la femme et le bébé de son amant. Elle ne supportait pas d'avoir été abandonnée par cet homme et, a prémédité son crime. Elle n'a aucune excuse, ne peut bénéficier d'aucune circonstance atténuante.

— Vous... Vous pourriez la sauver si vous réussissez votre mission ?

— C'est à peu près ça. Ceux qui m'ont envoyé pensent que je suis encore amoureux d'elle, et je l'étais encore lorsqu'elle comparut devant les juges au point de lui payer le meilleur avocat de la Concession. En ce moment, je suis le seul maître du destin de cette femme. Elle m'a trompé, est devenue folle d'un autre qu'ensuite elle a tué froidement avec sa femme et son gosse. Sans le moindre remords.

Il regarda sa montre :

— Nous reprendrons cette conversation demain. Je veux vous laisser le temps d'y réfléchir cette nuit. Vous pouvez me dénoncer aux religieux de Médina Station. Je peux aussi décider de rentrer dans ma Compagnie, mais je ne peux abandonner Kant. Peut-être qu'une fois opéré, il sera transportable.

— Mais qu'y a-t-il sous la glace d'aussi important ?

XVII

Ils avaient roulé en direction de la frontière et sur la droite, en contrebas, Rugika pouvait apercevoir le poste transeuropéen. Il était abrité sous une bulle transparente alors qu'en face, à moins de deux cents mètres, les Muslims vivaient dans trois wagons protégés par des sortes de matelas bourrés d'isolant, de la laine de verre sûrement.

— Je suis certain que c'est juste en dessous que nous pourrions trouver ce que je cherche, murmura Rugika.

Son micro transmet sa réflexion à la jeune femme. Elle avait passé une épaisse couche de vernis brun-rouge sur son visage et ses oreilles, coiffé une sorte de cagoule.

Le regard de Rugika suivit l'espèce de val comblé de neige qui se dirigeait vers le nord-est.

— Quelle est la topographie du terrain ? demanda-t-il à voix basse.

Derrière eux, quatre goumiers descendus du blindé les surveillaient. Ils portaient d'épaisses fourrures et un turban assez haut. Leur visage et leurs mains étaient vernis. Ils tenaient des armes automatiques, une sorte de carabine à canon court dotée d'un chargeur sur chaque côté.

— Votre écho-sondeur peut vous en donner le relief, murmura-t-elle, mais il est possible qu'il y ait des crevasses.

— Rentrons un moment dans le wagon.

À l'abri il ôta sa cagoule, respira profondément.

— En face, des archéos amateurs, du moins ne recherchant que le profit ont foré un puits et un tunnel horizontal. Ils ont découvert un liquide qui ne gelait pas. Nous l'avons analysé et nous sommes à peu près convaincus qu'il s'agit de sang.

— Du sang aurait congelé.

— Un sang inconnu bourré d'hormones, de protéines et d'enzymes dont on ignore tout. La source se situe chez vous. Un organisme vivant ou mort est sous la glace en train de se vider de son sang. Il se vide depuis pas mal de temps, mais nous avons commis une erreur. Le tunnel horizontal est à la cote moins deux cents et quelques, et Kant

avait estimé qu'à ce niveau-là les glaces dataient de deux cents et quelques années. Nous avons cru que l'organisme avait été emprisonné là autrefois, mais je pense qu'il n'en est rien.

Il manœuvrait les sonars et les échos-sondeurs dont les ultrasons ne se laissaient pas arrêter par la glace et se reflétaient sur la roche dure. Un appareil très sophistiqué pouvait révéler la nature du permafrost. Il fallait un très long apprentissage pour manipuler les différents boutons ultra-sensibles et obtenir des coupes horizontales, verticales du sol et aussi par tranches scannerifiées. Le traitement des opérations dépendait de la puissance d'analyse de l'ordinateur.

— Un organisme, vous voulez dire un être mort ?

— L'autre soir, quand nous étions dans cette station militaire durant l'ouragan, vous avez dû aller vous coucher pour ne pas heurter le machisme des hommes présents dans la cantine. On y buvait de la bière clandestine en écoutant le taleb raconter des légendes effrayantes. On l'appelle taleb, mais je doute qu'il soit véritablement un instituteur. Le fils du patron, un jeune garçon, nous traduisait mi en français mi en anglais. Et d'un seul coup le taleb a parlé des invasions successives, des Transeuropéens du temps de la Railway-Union, des Mongols et plus récemment des hommes-ours.

Il observait la jeune femme, essayant de deviner ses sentiments. C'était une scientifique que ce mystère devait passionner au point de lui faire oublier son attachement à la Muslim. Mais il eut soudain la certitude, en la voyant pâlir, qu'elle avait déjà entendu parler de cette histoire.

— Je ne vous surprends pas, dit-il. Vous ne cachez pas votre perplexité et votre gêne.

— Je sais que des bruits ont couru sur des êtres inconnus apparus en grand nombre, et qui auraient essayé d'envahir la montagne. Ils paraissaient venir de loin et poursuivaient les animaux sauvages de cette région. Nous avons des rennes, des bœufs musqués et des bisons, des ours. Quelques chamois aussi, mais de moins en moins. Des troupes ont été envoyées depuis Médina. Mais je n'en sais pas plus.

— J'ai l'impression qu'il y a un lien entre ce que je sais et cette histoire d'hommes-ours.

— Regardez... Il y a une sorte de puits rocheux sur l'écran...

Le schéma s'en dessinait sur l'écran en courbes de niveau, concentriques.

— Un gouffre profond de cent vingt mètres environ.

— Le grisé qui représente la glace est très sombre, ne trouvez-vous

pas ? fit remarquer Tara Povla.

Rugika fit plusieurs enregistrements sur feuilles. Lorsque ce fut terminé, ils restèrent encore quelques secondes silencieux.

— Trouvez un prétexte, Tara, pour vous faire rapatrier. Il ne faut pas que vous soyez mêlée à cette histoire. Le Conseil religieux a voulu tenir cette invasion secrète pour des raisons qui nous échappent et vous risquez gros.

— Pourquoi cette commisération à mon égard ? J'ai toujours pensé que ma présence vous agaçait prodigieusement. Et vous me faites désormais confiance, sans savoir quelle sera ma réaction ? Parce que vous avez des remords vis-à-vis de votre femme Briget ? Parce que vous avez peut-être envie de ne pas rentrer en Transeuropéenne, envie qu'elle soit mise à mort ?

— Ils ne m'ont rien promis. Ils ont simplement rappelé cette histoire, annoncé que la condamnation serait examinée en appel. Ne mélangez pas tout.

Il essayait d'affiner cette image composée de pointillés. Ensuite il utilisa un capteur de matières organiques, mais il ne fournit qu'un amas informe qui pouvait être de la glace mélangée à des substances glanées sur le plateau. Les congères coureuses, parfois de la taille de plusieurs wagons, poussées par des vents fous, agglutinaient tout sur leur passage, y compris les voyageurs attardés, et jusqu'à des draisines. Rugika se souvenait que certaines, un jour, avaient raclé un dépôt de charbon, emportant des dizaines de tonnes du précieux minerai à des centaines de kilomètres, les gens y travaillant et une loco. Il était possible que, dans ce gouffre, les tempêtes successives de ce pays dangereux aient entassé un peu de tout, des animaux sauvages peut-être. Un troupeau de bisons ou de rennes.

— Nous devons effectuer un carottage, déclara Tara.

— Maintenant ? Mais il fait presque nuit.

— Allons-y sans nous faire voir. Les gommiers sont dans le blindé, heureux enfin de se réchauffer, de dissoudre le vernis protecteur...

— Ils disposent de lunettes aux infrarouges, certainement achetées en contrebande à nos gardes-frontière, car leur exportation est interdite.

— N'hésitons plus.

Ils sortirent en se déplaçant à quatre pattes. Rugika transportait l'appareil avec la foreuse et la jeune femme s'était chargée des tiges. Ils n'avaient prévu qu'une cinquantaine de mètres, mais ce serait largement suffisant pour avoir la nature de la glace à cette

profondeur-là. Il aurait aimé que Kant soit avec eux, mais d'un autre côté il n'aurait jamais accepté de prendre de tels risques au nez et à la barbe des soldats du Chérif général.

Par chance, le vent se leva et emporta le bruit de la foreuse qui perçait la glace du gouffre. Et puis soudain elle parut tourner à vide. Il était inutile d'aller plus loin. Un pont de glace de six, sept mètres s'était établi sur le gouffre et en dessous c'était le vide. Un jour, des congères énormes détruiraient cette fragile passerelle et combleraient ce vide, mais pour l'instant c'était ainsi.

Ils retournèrent sans méchante surprise dans leur convoi, et lorsqu'ils furent à l'abri, ils ne purent s'empêcher d'éclater de rire. Pendant que la jeune femme préparait une boisson chaude, du thé avec de l'alcool, il commença d'examiner ses carottages.

— C'est une glace récente, moins de dix ans mais plus de deux ans, je suppose.

— Les dates correspondent. Ces histoires d'hommes-ours étaient très actuelles voici six à dix ans en arrière. Je n'étais qu'une étudiante alors.

Ils burent plusieurs bols de thé arrosé puis Rugika examina les cylindres de glace prélevés.

— Attendez, dit la jeune femme, il en reste un bon mètre dans la dernière tige creuse.

Elle ouvrit cette dernière et, comme elle ne disait plus rien, il se retourna, la vit accroupie devant le tube creux ouvert en deux, les deux mains plaquées sur son visage.

— Que vous arrive-t-il ?

Il quitta son siège, s'approcha et découvrit que le dernier prélèvement de la tige creuse n'était pas de la glace.

XVIII

Ils travaillèrent fort tard dans la nuit, au microscope électronique pour effectuer un premier triage, puis obtenir des coupes fines. Chaque coupelle était étiquetée, soigneusement rangée. À un moment donné, Tara alla chercher les imprimantes représentant la coupe verticale du gouffre. À l'aide d'une forte loupe elle réussit à mesurer, entre les deux lignes délimitant le pont de glace, son épaisseur.

— Six mètres. Nous avons utilisé dix mètres de tiges avant que la foreuse ne tourne à vide. Du moins qu'elle pénètre dans autre chose que la glace. Et cette chose c'était de la matière organique.

— Qui n'avait pas gelé. Parce qu'une couche de gaz de décomposition s'est interposée entre l'organisme mort et la glace, une couche chaude protectrice, renouvelée.

— Il y a au moins six ans, rappela Tara la voix lasse, écœurée, semblait-il.

La matière extraite de la dernière tige sous forme de cordon sanglant empestait fort dans le wagon. Ils travaillaient dans cette puanteur depuis des heures.

— Le gouffre fait dans les cent trente à cent cinquante mètres, nous n'avons pas de chiffres plus précis. Il y a six mètres de glace en guise de bouchon, quatre environ de vide envahi par le méthane, l'hydrogène sulfuré et phosphoré, l'azote, l'ammoniaque. D'après le grisé épais que l'on peut apercevoir sur ces reproductions électroniques du gouffre, nous pouvons supposer que l'organisme en question s'entasse sur au moins cent mètres de haut. Si nous reprenons les coupes horizontales de ce puits rocheux, et en utilisant arbitrairement la formule d'un volume de cône, nous obtiendrions plus de vingt mille mètres cubes de matière organique.

— Un homme moyen, moi par exemple, représente quel volume, un mètre cube ? Peut-être moins. Je pense qu'on pourrait me fourrer dans un container d'un mètre de côté.

— Les gens chuchotaient des chiffres inouïs sur ces hommes-ours. Ils parlaient de horde. Croyez-vous possible que vingt mille êtres, quels qu'ils soient, se trouvent enfouis dans les glaces ? Sous une couche à peine épaisse de cinq, six mètres.

— Lorsque nous avons analysé ce sang inconnu nous avons évidemment trouvé quelques traces de décomposition d'une matière organique avec les produits habituels, mais en infime quantité. Nous n'y avons pas attaché d'importance puisque ces produits ne nous surprenaient pas vraiment. Nous n'en avons pas conclu pour autant que l'organisme était mort. Le sang pouvait couler d'une blessure infectée, putréfiée. Nous ne connaissions pas cette légende des hommes-ours.

— Lorsqu'il n'y a pas plus de six ans qu'une histoire se répand dans le public, est-ce vraiment une légende ? murmura songeuse la jeune femme. Elle n'a pas été altérée par des siècles de transmission orale, enjolivée ou au contraire noircie par les émotions successives et différentes des conteurs.

— Nous avons des coupes très fines à examiner.

— Les échantillons de poils sont nombreux. Dans cette compagnie la fourrure est très prisée, tu as pu t'en rendre compte. Les gens la préfèrent aux combinaisons isothermes et les soldats en sont vêtus. Nos goumiers ne veulent pas autre chose, même s'ils doivent s'enduire tout le corps de vernis protecteur.

— Tout le corps ? Je croyais simplement le visage et les mains.

— Les fourrures sont insuffisantes sur ce haut-plateau où, le vent aidant, la température frôle le plus souvent les moins quatre-vingts. Donc la fourrure est chez nous l'objet d'études très poussées. On essaye par différents traitements de la rendre la plus efficace possible, et j'ai fait un mémoire sur le tannage et justement les différents apprêts qu'elle subit. Mais jamais je n'ai rencontré des échantillons comme ceux dont nous disposons après le forage. Certes, les tiges ne sont pas d'un diamètre important, il faudrait faire venir les foreuses du Service des recherches minérales pour obtenir des cylindres de matière d'une plus grande section, mais les premières constatations sont surprenantes.

— Notre ami Vojdine de Médina Station pourrait-il être mis dans le coup ?

— Non. Il faut nous taire, faire avec ce que nous avons. Mais je ne pense pas que tu pourras jamais descendre dans ce gouffre pour y découvrir la réalité. Nous serons obligés de nous contenter d'images électroniques.

En Transeuropéenne existaient des spécialistes des plongées en milieu aquatique sous les banquises des lacs, ou celles des mers. Mais ils étaient peu nombreux, formaient un corps unique qui se déplaçait d'un bout à l'autre de la Concession. Rugika ignorait même comment

était fabriqué leur équipement. On parlait de scaphandre comme jadis, mais sans donner plus de détails. Il aurait fallu un scaphandre pour descendre dans ce magma organique qui emplissait le gouffre sur cent mètres de haut. Vingt mille mètres cubes. Même avec une marge d'erreurs de calculs élevée et l'ignorance de la configuration exacte du gouffre, quinze mille mètres cubes représentaient déjà un chiffre inimaginable.

— Je vais me coucher, dit Tara. Je ne peux pas continuer ainsi. Je suis écœurée. Je crains d'être affaiblie par une dépression profonde car ma formation scientifique me bloque au niveau imagination et extrapolation.

Elle se leva.

— Romi ?

Elle ne l'appelait jamais ainsi et il resta frappé de stupeur.

— Je ne suis pas une très jolie fille. Notre alimentation habituelle nous fournit trop d'appoint gras, mais je n'ai pas trente ans et je n'ai pas fait l'amour depuis des années, en fait depuis mon divorce. Dans cette compagnie, une femme seule est trop surveillée pour qu'elle puisse se permettre des galipettes. Voulez-vous venir vous allonger avec moi ?

Ils dormaient enlacés dans l'étroite couchette de Tara lorsqu'on frappa à la glissière du wagon. Et une voix rude appela la jeune femme.

— C'est le sergent des goudiers. Il fait jour. Nous nous sommes endormis. Qu'il ne vous voie pas dans mon compartiment, haleta Tara qui ensuite cria : C'est vous sergent ? Je me suis couchée tard cette nuit. J'ai travaillé sur les résultats de la journée.

— L'étranger est convoqué au ksar de l'état-major. Nous partons dans quelques instants. Pourquoi ne répond-il pas ?

— Je vais le réveiller.

— Laissez-moi le faire, ce n'est pas à une femme de frapper à la porte d'un homme. Je ne puis admettre que vous viviez ainsi dans ce convoi. J'en ai référé à plusieurs reprises sans qu'on daigne me répondre. Même l'imam de la wilaya n'a pas réagi à mes messages.

Rugika réussit à se glisser chez lui, s'habilla en hâte et se présenta devant le sergent.

— Que se passe-t-il ?

— Le Chérif général vous convoque sur-le-champ à l'état-major. J'ai ordre de vous y conduire même de force. La mission de recherches

est suspendue.

Un instant, l'Archéo resta assommé.

— Suspendue ?

— La femme va ramener le convoi jusqu'au ksar, mais vous devez monter dans mon blindé tout de suite.

— Je suis un habitant de la Transeuropéenne et je suis titulaire d'un passeport diplomatique me protégeant de toute arrestation. Je refuse de vous suivre.

Le sergent ricana et exhiba un télégramme.

— C'est le Chérif de Karawan Station qui a lancé un ordre d'amener avec l'accord du Conseil religieux. Mais le Chérif général Fouadjin veut que vous soyez transféré au ksar.

— Je vous en prie, dit Tara en apparaissant. Vous devez obéir.

— Parlez notre langue, gronda le sergent. Je n'aime pas entendre celle-là.

— Je lui conseille de vous suivre, protesta la jeune femme.

Le nom de Karawan Station sortit l'Archéo de sa stupeur. C'était dans un train-hôpital de cette station que le glaciologue Kant avait été transporté pour y être opéré de sa fracture. S'était-il comporté de telle sorte qu'il avait éveillé les soupçons des Muslims ? Il n'avait jamais réussi à maîtriser ses angoisses, n'avait jamais été à l'aise au cours de cette mission.

— Je vous soutiendrai, dit la jeune femme en français, mais sachez que j'ai aimé les dernières heures passées ensemble.

Il sourit malgré tout. Le sergent accepta qu'il prépare un sac avec ses affaires. Il se retrouva un quart d'heure plus tard dans le blindé qui empestait de différents remugles et fonçait à toute vitesse vers le ksar du Chérif général Fouadjiri.

XIX

Il apparut assez vite que le sergent des goumiers avait interprété à sa façon les ordres reçus. Rugika s'attendait à être durement interrogé, mais en fait il se retrouva dans l'antichambre de Fouadjin, en compagnie d'un planton non armé qui, assis à une petite table, effectuait des écritures.

— Vous serez bientôt reçu, dit-il aimablement.

Le sort de Tara le préoccupait plus que sa propre inculpation si inculpation il y avait. Il avait connu dans les dernières heures de la nuit une fièvre amoureuse dont il ne croyait plus revivre les bonheurs. Depuis des années il vivait dans une certaine continence. Parfois, il utilisait les services de prostituées à River Station ou GSS, mais n'y trouvait aucune satisfaction prolongée. Il restait seul avec ses besoins de tendresse. Avec Briget il n'avait connu que deux années merveilleuses. C'était une femme passionnée qui transformait vite l'amour physique en véritables affrontements, mais il n'avait pas détesté user de cette brutalité qu'elle réclamait. Puis il avait dû la quitter pour des raisons professionnelles, vivre loin d'elle des mois durant. Elle avait connu un autre homme qui la comblait de satisfaction et dès lors plus rien n'avait marché entre eux. Il se trouvait déjà à Cross Station K17 lorsqu'elle avait assassiné cet homme, sa femme et son enfant. La nuit passée, ivres de fatigue et d'effroi devant l'ampleur de leur découverte, ils avaient connu des étreintes insatiables. Ils s'accrochaient l'un à l'autre avec un désir angoissé de survivre, de prolonger indéfiniment le plaisir pour oublier le reste. Le souvenir qu'il avait du corps de Tara était celui d'une peau douce, chaude. Elle n'avait pas voulu éclairer son compartiment. Ils s'étaient déshabillés avec une impatience furieuse l'un l'autre, avaient tout de suite voulu tout connaître de l'autre des mains et des lèvres. Il n'aurait pu préciser, alors qu'il attendait d'être reçu par le chef suprême de cette région, comment ils avaient fait l'amour et combien de fois. Ils avaient été frénétiques mais sans la brutalité que Briget exigeait de lui. Chaque fois il avait l'impression avec sa femme de consommer un viol odieux et, une fois revenu sur ses chantiers de fouille, en éprouvait un sentiment de culpabilité. Peut-être avait-il été rassuré qu'elle prenne un amant, mais le triple crime l'avait accablé.

— Vous pouvez entrer, lui dit le planton, alors qu'il recherchait dans son souvenir le plus récent l'odeur de Tara, la forme de ses seins.

Le Chérif général Fouadjin se leva pour lui serrer la main, l'invita à s'asseoir, lui proposa du café qu'il accepta.

— Votre compagnon de mission a parlé durant l'anesthésie. Il a libéré, paraît-il, les raisons de son angoisse. J'avais remarqué qu'il n'était pas à l'aise chez nous. Franchement, je pensais que vous étiez des espions préparant un rapport pour une éventuelle et future invasion. Je ne savais pas que vous vous intéressiez au dossier des hommes-ours.

— C'était donc bien cela, dit Rugika.

— J'ai reçu copie de l'interrogatoire de ce glaciologue Unio Kant. Là-bas, à Karawan Station, ils l'ont quelque peu malmené je crois. Il avait laissé échapper des confidences qui intriguaient les chirurgiens, mais en vérité nous sommes par ici très accablés par le souvenir de l'événement.

Il se renversa en arrière dans son fauteuil et parut songer à des souvenirs peu agréables.

— Je me suis demandé pourquoi nous avons réagi de la sorte. Une peur ancestrale nous a rendus hystériques. Tous, depuis le fermier éleveur dans son recoin du plateau jusqu'à moi, le gouverneur de cette wilaya. Mais lorsque quinze mille silhouettes à l'apparence d'animaux bipèdes se dirigent vers votre territoire, vous êtes pris d'une épouvante sans nom.

— Quinze mille ?

— Quinze à dix-huit mille. Ils suivaient le tracé d'une ancienne vallée remplie de glace, mais qui forme une dépression de centaines de kilomètres, peut-être mille. Elle se prolonge au-delà vers les anciennes plaines polonaises et russes. C'était un flot de couleur fauve, un grouillement monstrueux. Des mâles, des femelles, des petits.

— Mais d'où venaient-ils, où allaient-ils ?

— On n'a pas trouvé grand-chose, sinon que les micro-compagnies orientales avaient réussi à les canaliser et à les chasser. Nous ignorons comment. Ils trouvaient plus facile de suivre cette dépression, mais ils étaient des milliers qui devaient se nourrir. Et ils n'avaient aucune idée de notre mode de vie. Ils ont ravagé les élevages de moutons, de rennes. Ils ont tué les animaux sauvages de la wilaya et depuis nous avons dû repeupler cette région, interdire la chasse. Or, nous sommes un peuple de chasseurs. Si nous ne chassons pas régulièrement, nos instincts guerriers nous portent à des extrêmes. Nous fomentons des

complots et les crimes passionnels augmentent. Je pourrais vous accabler de statistiques sur les rixes, les vendettas, les tueries familiales qui se succèdent depuis que ces envahisseurs nous ont privés de gibier. Ils ont suivi la dépression, bien sûr, mais nous avons eu l'impression qu'ils allaient s'installer chez nous.

— Vous les avez massacrés ?

— Encerclés en construisant en toute hâte des réseaux pour les mitrailler. Nous savions qu'il y avait ce gouffre protégé par une mince couche de glace, une passerelle en quelque sorte. Pendant deux mois, les goudiers ont traîné les corps pour les jeter dans le vide et, nous aussi, nous avons constaté que leur sang ne gelait pas. Les goudiers qui s'en sont rendu compte ont commencé de désertir. Fous de terreur.

— Ce sont vraiment des hommes-ours ?

Le Chérif général soupira et se leva, alla fermer sa porte à double tour. Pour Rugika, c'était toujours une impression de malaise qui l'étreignait d'être ainsi entre ces murs de pierres, dans une construction en dur, reposant sur des fondations solides. Depuis sa naissance, il vivait dans des maisons mobiles, avait l'habitude des oscillations inévitables que les wagons sur bogies engendraient. Dans ce bureau, il croyait se figer, se fossiliser. Ces Muslims qui vivaient ainsi acquéraient la certitude d'être invincibles et immortels. Ils ignoraient la précarité de l'existence.

Il comprit pourquoi Fouadjin les enfermait. Il sortait d'un placard une bouteille d'un alcool jaunâtre dont il remplit deux verres.

— C'étaient des hommes, Rugika, des hommes. Nos spécialistes ont été unanimement d'accord. Des hommes avec une fourrure épaisse, spéciale, qui déjà les protégeait du froid, mais insuffisante s'ils n'avaient biologiquement été conçus pour notre monde glacial. Leur métabolisme, leur sang, et d'autres caractéristiques faisaient d'eux des individus qui vivaient en ignorant ce que nous endurons si mal. Et nous avons eu peur qu'ils nous supplantent, qu'ils prennent notre place. C'étaient eux qui étaient faits pour notre monde, pas nous. Des espèces ont dû disparaître au cours du temps. Je suis même certain que des peuples n'ont pas survécu, remplacés par d'autres beaucoup plus adaptés au cours des âges successifs de cette terre. Mais eux ils étaient là, près de vingt mille. Les Mongols aussi voulaient prendre notre place et nous les avons chassés. Mais eux ils étaient pacifiques. Ils ne se défendaient pas. Ils ne savaient pas se battre. Ils se laissaient massacrer. L'imam de la wilaya, puis tous ceux qui sont accourus, ont prêché la guerre sainte, le Djihad et nous les avons assassinés. Entassés sur cent mètres de haut dans ce gouffre. Ils ne pouvaient

vivre dans le chaud, savez-vous ? Des insensés ont entraîné des femmes dans les wagons, les blindés pour les violer. Ils se succédaient, se vautraient sur ces fourrures splendides et les derniers besognaient des cadavres. Elles mouraient au bout de dix minutes.

— C'est devenu un secret formel ?

— Le secret de notre remords. Nous ne voulons pas qu'on évoque ce massacre, qu'on y fasse allusion. Nous ne pouvons oublier, mais nous essayons avec des lois, des interdictions.

Il alla ouvrir un autre placard et manipula des mollettes. Rugika pensa qu'il formait le code d'un coffre-fort. Et effectivement une porte épaisse bascula. Le Chérif revint avec des photographies de grandes dimensions.

— Les voilà. Et ce n'est pas une sélection des plus beaux spécimens. Ils sont magnifiques. Leur fourrure est d'un roux chaud, d'une douceur délicate. Les femmes ont des corps splendides sous leur fourrure et les hommes sont d'une virilité à rendre jaloux nos fiers-à-bras.

Rugika ne pouvait rien dire. Il avait la gorge serrée devant ces corps alignés à perte de vue sur l'étendue glacée proche du gouffre qui allait devenir leur tombeau.

XX

— Voilà, dit Rugika. La proposition de Fouadjin a le mérite d'être claire et nette. Il n'a fait aucune menace précise, mais m'a fait remarquer que Kant, le glaciologue, et moi-même avions menti sur l'objectif de notre mission dans la Muslim Compagny, et qu'à ce titre, nous pouvons être condamnés tous les deux à une longue peine de forteresse, dans la région la plus désolée de sa wilaya, le bordj de Styr.

— C'est un endroit épouvantable, désolé, pratiquement sans ressources. Peuplé de condamnés politiques et de droits communs qui sont chargés de l'organisation du bagne.

— Je vais donc accepter. Ils me fourniront le matériel, un scaphandre. Mon but est simple : récupérer des cadavres qui auraient pu échapper à la putréfaction, les remonter pour les autopsier. Le Conseil religieux a peur que nous autres Transeuropéens ne recherchions les modifications génétiques de ces êtres inconnus, pour rendre nos troupes insensibles au froid. Ils veulent que j'effectue les mêmes recherches.

— Pourquoi ne me dis-tu pas que je suis également menacée d'être aussi envoyée dans le bordj de Styr ? On y compte une femme condamnée pour dix hommes et des bruits horribles circulent. Ils sont peut-être faux. Tu n'as aucune raison de tenir compte de moi. Mais il y a ton ami Kant. Et peut-être veux-tu retourner chez toi pour que ton ancienne femme ne soit pas condamnée à mort ?

Ils se retrouvaient face à face dans le convoi attribué à la jeune femme au départ. L'Archéo en oubliait parfois ce luxueux train privé qui les attendait, Kant et lui, en bas du dernier funiculaire de montagne. C'était comme si des années s'étaient écoulées tamisant les souvenirs les plus actifs, n'en laissant que des cendres, quelques joies aussi.

— Les imams interdisent qu'un Muslim descende dans l'empire des morts. C'est exactement le texte du grand Mufti qui interprète la loi coranique. Ces hommes-ours...

— Ce ne sont pas des ours mais des humains.

Elle leva les mains en signe d'apaisement car il avait presque crié. Elle aussi avait vu les grandes photographies, tous les détails de ces

cadavres.

— Oui, des humains. Peut-on les appeler hommes à fourrure, ou comment encore, les velus, les jaunes, je ne sais pas moi... Pour le grand Mufti ce sont des démons que la colère d'Allah a lâchés sur terre, une légion de démons. Nous les avons massacrés et il ne faut surtout pas pénétrer dans leur tombeau. Maintenant, si un infidèle le veut, le grand Mufti a déclaré qu'il ne s'y opposerait pas, en accord avec la loi. Des savants, des médecins légistes voulaient autopsier les corps, mais l'interdiction est vite arrivée et les savants ont dû brûler leurs rapports.

Elle alla préparer du café. On leur en avait fait livrer, de la part du Chérif général, un sac odorant, fraîchement torréfié. Un sergent l'avait apporté comme s'il s'agissait d'un trésor.

— Je suis classée de religion orthodoxe et toi comme néocatholique, alors que ni l'un ni l'autre ne sommes croyants. Du moins pas affiliés à une église, mais ici c'est ainsi. Cette compagnie est à la fois très tolérante et aussi très cruelle. Le bordj de Styr en est la preuve, mais dans la presse et même dans les conférences universitaires on peut en discuter. La réponse du Conseil religieux est que ce bordj est là pour rappeler à chacun qu'il doit respecter les règles de la vie en société.

Elle se pencha pour respirer la bonne odeur du moka en train de filtrer et son visage était parcouru d'infimes frissons sensuels.

— Le Chérif général sait que nous avons fait l'amour ensemble. Pendant que j'étais convoquée il avait fait perquisitionner le train et ils ont retrouvé dans ma couchette les preuves de notre fornication. C'est le mot des religieux. Je peux être envoyée dans un monastère de femmes pour ce crime, peut-être pas au bordj de Styr, mais la règle y est très stricte. Fouadjin est décidé à montrer la plus grande indulgence pour notre couple scandaleux et personne n'osera s'élever contre sa protection.

— Si je descends dans le gouffre, j'irai seul.

— Sur ma demande, Fouadjin a commandé deux scaphandres. Ils seront achetés dans le sud sur la banquise méditerranéenne d'après ce que j'ai compris. Nous pouvons retourner dans la zone frontalière interdite et peaufiner nos relevés.

— Ces gens-là imaginent-ils que nous allons directement descendre dans le gouffre par une ouverture à travers la mince couche de glace ? Il n'en est pas question. Il faudra creuser un puits d'accès car c'est dans le milieu que nous découvrirons les corps les mieux conservés,

ceux qui seront coincés contre la paroi de glace.

— Il n'est pas possible de forer un puits dans la roche, profond d'au moins cinquante à soixante-dix mètres. Comment veux-tu que les machines nécessaires soient hissées sur ce plateau par un treuil de deux cents chevaux ? Le travail demanderait des mois. Nous devons imaginer autre chose. Le Chérif général avait même conçu une sorte de cloche de plongée et il m'en a montré le dessin.

Il fallait désormais envisager l'horreur dans toute sa violence passive. Ils pouvaient imaginer, faire construire des appareils, mais le résultat serait toujours le même et se résumerait à une plongée dans l'innommable.

— Nous aurons des renseignements sur cette horde d'hommes à fourrure ?

— Je crois savoir qu'ils marchaient depuis longtemps, qu'ils ont traversé des no man's land, des déserts interminables, et aussi des concessions ferroviaires isolées, qui ne communiquent pas avec les autres, des régions où ne vivent que des hommes primitifs, mais ils ne se sont jamais arrêtés. Les gens qui ont réfléchi sur le sujet ont parlé de tropismes et plus particulièrement d'un géotropisme. Mais ce qui pouvait bien les attirer dans ces montagnes, je l'ignore.

Le lendemain, Rugika demanda à être reçu par le Chérif général et le regard amusé de ce dernier agaça l'Archéo. Le puissant personnage devait s'imaginer que lui et Tara s'étaient épuisés en une nuit d'amour, alors que leurs mines défaites ne venaient que d'une trop longue réflexion sur la mise en demeure qui leur était faite.

— Je voudrais revoir mon ami Kant.

— J'ai de bonnes nouvelles. Il suit une rééducation. Auriez-vous besoin de lui pour effectuer les recherches ? Est-ce que j'anticipe car vous ne m'avez pas donné votre réponse ?

Le sourire de Rugika essaya de ne pas trop trahir son amertume profonde.

— Je ne suis pas en mesure de refuser et vous le savez bien.

— J'en suis heureux.

— Tara Povla vous a-t-elle donné son accord également ?

Fouadjin parut presque choqué de cette éventualité.

— Elle ne pouvait refuser et je tiens pour acquise son acceptation. Je fais préparer pour vous une documentation détaillée. Il y a d'autres photographies de la horde...

— Vous n'employez pas le mot légion de démons comme le

prescrit le grand Mufti ?

— Le grand Mufti a suffisamment légiféré en la matière, maintenant il doit nous laisser faire. Vous aurez donc tous les documents dont nous disposons. Nous avons aussi quelques études sur le gouffre en question qui vous seront utiles.

— Vous espérez que, grâce à mes recherches ; des manipulations génétiques seront possibles pour former des commandos de soldats résistant aux pires conditions climatiques ? Mais où prendrez-vous les cobayes ? Je ne pense pas que les religieux accepteront qu'on transforme de bons Musulmans en démons.

— Nous y réfléchirons plus tard. L'essentiel est que nous ne soyons pas devancés par vos amis de Grand Star Station. Mais il ne sera pas difficile de trouver des candidats à cette mutation. Nous avons dans notre compagnie, grâce à son régime libéral, des représentants de différentes religions. Ils seront les premiers pressentis pour former ce corps d'élite.

Pressentis ou forcés, faillit dire Rugika, mais la polémique était inutile.

— Pour votre ami Kant, il pourra vous rejoindre dès qu'il marchera sans trop de difficulté. Peut-être d'ici une quinzaine de jours. Je suppose que vous avez besoin de ses connaissances pour établir votre programme, du moins dans sa première partie, c'est-à-dire descendre dans ce gouffre et y choisir des cadavres encore intacts.

XXI

Rugika se demanda si Unio Kant était véritablement heureux de le voir. Il avait voyagé une demi-journée pour le rejoindre dans ce petit train-hôpital de Karawan Station, et retrouvait un glaciologue toujours aussi inquiet, grognon, insatisfait des soins qui lui étaient donnés. Pourtant, sa jambe était bien remise en état et il pouvait se déplacer avec des béquilles. Il n'avait aucun remords sur les confidences faites au cours de son anesthésie. L'Archéo en venait d'ailleurs à douter de la véracité de cette histoire, se demandait si Kant ne les avait pas trahis, de façon délibérée, en échange de quelques faveurs.

— Je suis comme un pestiféré dans le wagon des religions minoritaires. Vous vous rendez compte ?

— Croyez-vous qu'un Muslim serait aussi bien traité chez nous, demanda Rugika agacé, où cette religion n'est pas autorisée ? J'ai l'impression que vous vous portez comme un charme et vous avez même grossi.

— De la semoule, du riz, du soja et toujours des viandes grasses. Quand ce n'est pas du mouton, c'est de la poule ou je ne sais encore quoi.

— Il faut que je vous explique la situation, car j'aurai besoin de votre collaboration, dit Rugika, en s'installant devant la table rabattante du compartiment.

— Je ne remonterai jamais là-haut sur ce plateau.

— Vous préférez le bordj de Styr, le bagne le plus effrayant de la Compagnie ?

— Je suis protégé par l'immunité diplomatique... Je veux être rapatrié.

— Nous avons un travail à faire pour sauver notre peau. Et vous serez transporté là-haut dans une quinzaine de jours. Moi j'aurai tout préparé.

Kant l'écouta, et au fur et à mesure que le récit détaillait les conditions du marché imposé par Fouadjin, son visage exprimait une horreur profonde.

— C'est impossible de faire une plongée dans ce charnier. Vous ne

trouverez aucun corps en état d'être autopsié, rien ne vous permettra de reconstituer un de ces êtres tel qu'il était du temps où il vivait.

— J'ai apporté des relevés topographiques, des études géologiques. Vous êtes glaciologue, mais dans les fonds la glace repose sur des sols terrestres, le permafrost. Ce dernier est environné d'éléments rocheux ou autres. Vous allez étudier ces documents et en tirer les meilleures conclusions. Je veux approcher de ce charnier mais de façon à éviter une plongée qui ne donnerait rien. On doit pouvoir descendre d'une autre façon. Je connais votre valeur. Vous êtes un des meilleurs spécialistes du moment. Avec un sale caractère, mais je commence à m'y habituer. Si vous voulez revoir votre famille un jour, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

— Ils ne nous laisseront jamais repartir.

— Peut-être, mais nous gagnerons du temps. Nous découvrirons qui sait la possibilité de fuir vers la Transeuropéenne qui n'est éloignée que de quelques kilomètres.

— Oui mais là-bas nous serons accusés de sabotage.

— Pas si nous rapportons des précisions sur ces hommes inconnus dont les cadavres s'entassaient dans ce gouffre. Nous n'avions que des échantillons d'un sang inconnu, et aujourd'hui nous savons qu'une horde de près de vingt mille bipèdes velus sont arrivés dans les montagnes de cette compagnie pour y mourir. Le mystère est donc résolu.

— Nos Aiguilleurs veulent savoir comment à l'aide de cryohormones, cryoprotéines et de quelques enzymes, on peut résister au froid. Vous pourrez leur expliquer comment fabriquer ces substances ?

Il avait raison, mais Rugika préférait garder son optimisme. Kant d'ailleurs n'était pas stupide et il ricana.

— Pour vous, bien sûr, remonter là-haut aux côtés de cette Tara Povla vous suffit peut-être. Je n'étais pas aussi aveugle que vous le pensiez. Je sentais bien que vous étiez attirés l'un par l'autre et durant mon absence vous en avez certainement profité. Mais moi c'est en Transeuropéenne que se trouvent les miens et je veux les retrouver.

Il s'approcha quand même de la petite table, s'assit lourdement et commença de détailler les documents.

— C'est épouvantable quand on y pense, murmura-t-il. Ça pourrait être des bisons, des bœufs musqués, des rennes ou n'importe quel animal qu'on en serait profondément choqué. Mais si ce sont des hommes c'est impardonnable.

Il examina les photographies remises par Fouadjin.

— Ces femmes... Ce sont des femmes... Les jeunes ont des corps magnifiques mais les plus vieilles ressemblent à nos propres grand-mères avec leur poitrine flétrie... Et les enfants...

Il découvrit la photographie d'un nouveau-né. Le petit être était dépourvu de poils et aurait pu être pris pour un bébé né dans le monde du Chaud.

— C'est insupportable de le voir avec ces horribles blessures par balle, couvert de sang. Ils ont tiré avec des mitrailleuses de gros calibre.

— Ces inconnus ne se sont pas défendus. Ils ignorent ce qu'est le combat collectif. Peut-être se bagarrent-ils entre eux pour de la nourriture ou une femme, mais ils sont incapables de s'unir pour combattre. Ils n'ont presque pas d'armes. On a trouvé des épieux en os de baleine. D'énormes os certainement, ce qui laisse supposer qu'ils ont chassé des cétacés de grande taille. Ils avaient aussi des gourdins de bois certainement trouvés dans quelque forêt sous-glaciaire, mais aussi des massues carrément faites d'un seul tenant dans une roche tendre. Certains témoins disent qu'ils n'auraient pas disposé d'outils tranchants, ni de couteaux. Ils poursuivaient les rennes ou les bisons pour les obliger à tomber dans des crevasses. Ou bien ils persistaient des jours entiers inlassablement et lorsque l'animal était épuisé, ils l'attaquaient de toutes parts. Les loups ne procèdent pas autrement. Ils ne connaissent pas le feu, dévoraient les viandes crues. Ils ignoraient les céréales, les végétaux, ont dédaigné les cultures sous serres de certaines fermes isolées, mais ont ravagé les élevages, jusqu'aux animaux domestiques comme les chiens.

Rugika se rendait compte de l'émotion du glaciologue à la vue de ces cadavres. Il ne l'aurait jamais crédité d'une sensibilité aussi profonde.

— Je trouve révoltant, répugnant d'aller chercher ces pauvres gens pour leur soutirer leurs secrets anatomiques. Ce sera une sorte de sacrilège que nous commettrons. On n'a aucune idée de leur origine ?

— Le Grand Mufti les traite de démons descendus du ciel pour punir les mauvais croyants. Je pense que nous pourrions trouver dans leur fourrure de minuscules parcelles qui pourront éventuellement nous renseigner sur les zones climatiques et géographiques traversées. Nous ignorons si la terre entière se trouve ensevelie sous une couche de glace. Où se trouvent les fantastiques baleines dont ils utilisaient les os ? Celles de notre banquise ouest sont de taille plus petite. Elles plongent sous la banquise, réapparaissent dans d'immenses trous qu'elles forent elles-mêmes dans la glace, tout comme les phoques, les

morses et les pingouins.

Kant se releva, appuyé sur ses béquilles, et fit deux allées et venues dans son compartiment. L'embout de ses béquilles arrachait des bruits sourds au plancher.

— Des rumeurs ont toujours circulé sur l'existence d'êtres inconnus vivant dans le froid sans paraître en souffrir. J'ai entendu raconter de telles histoires dans mon enfance, par un voisin de mes parents qui disait que l'un de ses aïeuls avait été confronté à des monstres sur la banquise de la mer du Nord, je crois. Il affirmait que son ancêtre en avait même écrit le récit mais que ce document avait fini par disparaître. Il accusait un de ses frères de l'avoir vendu. Radotages de vieillard peut-être, mais n'empêche que la légende se répétait de bouche à oreille.

— J'ai aussi entendu parler de choses similaires, avoua Rugika, mais cette vie, dans un univers aussi clos que nos stations ferroviaires, nos wagons avec le manque d'espace, ne pouvait que rendre le monde extérieur inquiétant et créateur d'êtres effrayants. Mais je ne crois pas que ces hommes à fourrure étaient dangereux. Certes, une horde de dix-huit mille individus a de quoi vous affoler, mais ils se contentaient de chasser les animaux sauvages, et aussi, malheureusement, ceux des élevages, une fois les premiers disparus. Ils avaient faim. Et c'est la faim qui les poussa à parcourir d'énormes distances.

— Dès que je pourrai abandonner ces béquilles je monterai vous rejoindre, déclara soudain Kant, à la grande surprise de son compagnon transeuropéen.

XXII

Au début, le chef du commando ne voulait pas de Tara Povla pour cette opération militaire, mais Fouadjin lui-même ordonna d'accepter la jeune femme. Elle embarqua donc avec Rugika dans un transporteur de troupe, une voiture attelée à un vapeur, une plate-forme non protégée où s'entassaient une vingtaine de goumiers en fourrure et aux mains et visage recouverts de couches épaisses de vernis. Tara elle-même avait étalé ce produit protecteur qui formait comme une pellicule vitreuse sur son visage rond.

C'était une petite station non militaire, en amont de la fameuse dépression empruntée quelques années auparavant par les hommes à fourrure et desservie par une voie unique circulaire, qui faisait le tour de toutes les stations de culture et d'élevage de la région.

Lorsqu'il avait essayé de se documenter sur la Muslim Company, Rugika n'avait pu disposer de nombreux documents. Le conseil d'administration de la Transeuropéenne et l'état-major Aiguilleur considéraient la Muslim comme concession négligeable. Pourtant, ils n'avaient jamais pu l'annexer et leurs troupes étaient restées des mois bloquées par la résistance de ces montagnards, sur la zone frontalière. On ignorait tout de la superficie de la concession, on traitait la Muslim de principauté, d'émirat, enfin de noms qui ne cherchaient qu'à amoindrir son image. Rugika découvrait qu'en réalité le réseau muslim s'étendait sur de grands espaces même si la plupart du temps il ne comportait qu'une ligne, deux au maximum.

Près d'une centaine de goumiers avec un armement léger se trouvaient engagés dans cette opération militaire qui concernait directement la mission de Rugika et de Tara Povla, aux dires du Chérif général. Plusieurs stations agricoles étaient soupçonnées d'avoir capturé des hommes à fourrure et de les avoir transformés en esclaves pour garder les rennes dans les températures glaciales, récolter le lichen sur les parois rocheuses. Ce lichen proliférait même sous une légère couche de glace, faisait éclater celle-ci pour occuper son espace vital. Surpris, Rugika avait aperçu, sur les voies de garage de Karawan Station, des wagons de marchandises remplis de ces végétaux, mélange de thalles, d'algues et de cryptogames. Ils répandaient une odeur de champignon caractéristique lorsqu'ils se trouvaient sous les

verrières exposées à la chaleur.

La première station fut investie très rapidement et les goumiers pénétrèrent dans les wagons et les igloos entassés sous une verrière non transparente, faite d'un plastique épais qui ne devait guère protéger du froid. À l'intérieur, on observait du moins trente mais les montagnards, petits et râblés, paraissaient s'en accommoder.

On ne trouva rien sinon un lambeau de fourrure que l'on apporta à Rugika et Tara. Celle-ci l'identifia comme ayant été prélevé sur un membre, un bras ou une jambe. En l'examinant plus attentivement, elle pencha pour un bras de femme. Le montagnard incriminé de posséder ce trophée finit par avouer qu'il l'avait effectivement découpé sur le bras d'une femme morte. Il l'avait tuée d'un coup de fusil parce qu'elle avait égorgé un de ses agneaux, dans le parc d'élevage, à côté de la station. Il avait tiré le cadavre en dehors et les loups l'avaient dévoré. Il n'en restait plus rien. Pour éviter que les goumiers ne saccagent tout, le chef de station raconta que dans une autre agglomération on avait vu des hommes-ours vivants occupés à ramasser le lichen et à rassembler les troupeaux. Il ne put préciser où se situait cet endroit, mais des voyageurs avaient vu trois hommes à fourrure depuis l'omnibus qui desservait le coin deux fois par semaine.

D'autres soldats avaient investi une demi-douzaine de centres agricoles. Certains étaient seulement occupés par une famille, d'autres regroupaient jusqu'à une cinquantaine d'habitants. On y cultivait de l'herbe, en fait du blé hydroponique que l'on fauchait régulièrement pour nourrir les moutons ou les rennes. Ces gens-là utilisaient le gaz méthane de digesteurs recevant leurs déchets organiques. Parfois, pour ne pas manquer d'énergie, ils avouèrent sacrifier des animaux sauvages et d'élevage pour alimenter le digesteur.

Rugika et Tara roulaient avec les soldats vers de lointains contreforts, toujours en bordure de cette dépression facile d'accès, ce qui expliquait que les hommes à fourrure l'aient empruntée tant elle paraissait une voie naturelle. Ils se rapprochaient d'une station troglodyte s'étageant sur le versant sud d'une grande paroi. La voie ferrée avait été construite en corniche, le long d'un ravin vertigineux, et soudain les soldats se mirent à hurler, se levant tous pour désigner quelque chose. D'abord le couple ne vit rien, les goumiers formant écran. Puis, sur un ordre de leur chef, ils sautèrent du convoi et se précipitèrent vers la façade rocheuse, et Tara la première vit les trois silhouettes accrochées à la falaise.

— Regarde, c'était donc vrai.

Rugika éprouva une telle émotion qu'il crut qu'il allait pleurer. Les trois hommes à fourrure se retournaient vers les soldats qui arrivaient

en vociférant.

— Pourquoi sont-ils seuls, demanda Tara, sans aucun montagnard pour les surveiller ? Si vraiment ils sont réduits en esclavage, ils jouissent d'une certaine liberté. Et si ce sont des isolés, pourquoi auraient-ils besoin de lichen puisqu'ils ne mangent que de la viande ?

Les soldats formaient un demi-cercle au pied de la paroi, les armes pointées, et les trois silhouettes se laissèrent choir, disparurent à leurs yeux.

— Je ne pratiquerai pas de vivisection, déclara Rugika. Et je m'opposerai à ce que ceux-ci soient maltraités. Nous pourrions seulement faire des examens qui ne les feront pas souffrir.

— Ils reviennent. J'ai l'impression que les goumiers ne les ont même pas attachés. Ils marchent entre les soldats en portant leur charge de lichen.

— Pourquoi les goumiers ont-ils l'air de s'esclaffer ? remarqua Rugika. Et regarde comme ces trois inconnus ont du mal à marcher. On dirait qu'ils ont les chevilles entravées.

Les soldats riaient effectivement, mais leur chef, lui, était furieux lorsqu'il devança sa troupe pour venir renseigner les deux civils :

— Ce sont des paysans. Ils ont tué des hommes-ours, les ont écorchés, ont tanné leur fourrure et les utilisent pour affronter le dehors. Ils pensaient que cette toison les protégerait du froid et effectivement elle est très chaude, mais tout de même insuffisante. Et ils marchent difficilement avec.

Les trois paysans avaient fini par rire avec les goumiers. Ceux-ci les hissèrent dans le wagon qui roula vers la station troglodyte. Même la gare était creusée dans la roche tendre. Une roche dans laquelle on pouvait presque enfoncer l'ongle. L'endroit était aménagé pour protéger véritablement du froid, avec une sorte de chauffage central alimenté par de la graisse animale.

On découvrit en tout sept toisons. Deux de femmes et cinq d'hommes. Les montagnards avaient massacré une petite troupe venue pour s'emparer de leurs moutons. Ils avaient aperçu le grand flot qui suivait la dépression à des kilomètres de chez eux, mais n'avaient pas essayé de les affronter. Juste cette troupe isolée. Une seule fourrure n'avait pas été recousue pour être endossée, mais comme elle servait de tapis, Rugika pensa qu'il faudrait user de beaucoup de prudence dans l'analyse des poussières retenues par les poils.

— Qui sont les primitifs, s'indigna Tara Povla, ces êtres à fourrure inoffensifs ou ces paysans sauvages, capables de fouler à leurs pieds

cette fourrure avec encore la partie arrachée au visage ? Un visage parfaitement humain. Nulle trace de prognathisme ni de caractères révélant une arriération ou une régression mentale ou anthropomorphique...

Effectivement, ces montagnards n'éprouvaient aucune gêne à marcher sur cette fourrure où les ouvertures signalaient l'emplacement des yeux, de la bouche, du nez.

— Je préfère qu'ils ne soient plus en vie, murmura Rugika. Je ne sais à quelles sales besognes nous aurions pu être contraints. Et je ne connais pas vraiment de quelles réserves de résistance je suis capable.

— Nous emportons quand même ces peaux, mais il nous faudrait une dizaine de personnes pour en ratisser les poils. Nous récupérerons des particules plus douteuses que dignes d'intérêt, mais nous retarderons d'autant notre descente programmée dans l'enfer du gouffre aux cadavres.

Par acquit de conscience, les gouxiers fouillèrent toutes les stations sur la boucle de la voie unique, mais en vain.

XXIII

Un retard dans la livraison des scaphandres permit à Unio Kant d'achever la première partie de sa rééducation. Il rejoignit ses deux compagnons sur le site du gouffre. Depuis trois semaines Rugika et Tara étudiaient méticuleusement les poussières, les particules découvertes dans les fourrures saisies chez les montagnards. Ils avaient acquis quelques idées sur la diaspora des hommes à fourrure à travers l'inlandsis asiatico-européen. De ses origines slaves, la jeune femme conservait dans sa mémoire une culture traditionnelle que des grands-parents rabâcheurs lui avaient inculquée. Elle lui permit d'affirmer que ces hommes d'une ethnie inconnue avaient séjourné dans le sud de l'ancienne Russie à cause d'un fragment infime d'un thé qu'on ne cultivait que là-bas, dans des serres réchauffées au pétrole. Le pétrole de l'ancienne mer Caspienne certainement. Et pour compléter cette déclaration, elle montra sur une feuille de papier trois auréoles grasses.

— Hydrocarbure, dit-elle. Cet être a dû pénétrer dans une serre où pousse du thé iranien et il a dû aussi se tacher avec du pétrole. Celui-ci ne vient pas d'ici. Il est d'une nature distincte.

Lorsque Kant les rejoignit, il n'utilisait plus qu'une demi-béquille et malgré ses dénégations avait retrouvé son autonomie. Lorsqu'il aperçut la belle fourrure dorée féminine, il resta comme en extase, avança timidement une main pour la caresser.

— Magnifique, murmura-t-il.

— Double poil croisé pour emprisonner l'air. Rien qu'avec ça sur le dos, on gagne des dizaines de degrés. Les paysans du plateau l'avaient bien compris d'ailleurs.

— Vous l'avez dépoussiérée ?

— Nous avons dû emprunter un aspirateur archaïque à la femme d'un calife. Un monstrueux appareil mais très puissant.

Tara lui montra les petits cubes transparents où étaient enfermés les résidus classés approximativement par couleur et consistance.

— Nous avons aussi des débris d'insectes inconnus. Regardez.

Kant, dans l'étude de la glaciologie, avait longuement étudié la

faune et la flore que les glaciers les plus anciens retenaient prisonnières depuis des siècles. De l'infiniment grand à l'infiniment petit, de la bactérie à l'éléphant. On avait trouvé les éléphants d'un zoo dans la région de Berlin et même on avait pu récupérer le sperme congelé d'un des mâles pour inséminer une éléphante venue d'Afrique, où elle était le dernier maillon d'une chaîne d'animaux rescapés de la Grande Panique. De même il avait étudié des lichens microscopiques et des arbres gigantesques dans les forêts sous-glaciaires.

— Ce n'est pas un insecte, déclara-t-il au bout d'une minute d'observation, mais un décapode, un crustacé du type crevette. Je pense même qu'il s'agirait d'une *euphrausia superba*, une crevette des mers polaires, autrement appelée krill, mais je ne peux le confirmer à cent pour cent sans mes planches de références. Je n'en ai jamais retrouvé dans mes carottages glaciaires, et dans les mers de notre hémisphère elles sont différentes.

— Vous voulez dire que cette bestiole aurait été emprisonnée dans cette fourrure, très loin d'ici, du côté du pôle antarctique ? murmura la jeune femme. Savez-vous que même après des années d'études et de recherches je me suis toujours demandé si vraiment il y avait encore un pôle au sud, un inlandsis. Mais comment cette crevette dont il reste un centième environ se serait-elle accrochée aux poils de cet homme ? Elle n'est quand même pas sortie de l'eau seule. Vous croyez qu'il l'aurait pêchée ? D'après ce que nous savons, ils ne sont pas au stade de l'homo habilis, n'usent que d'épieux et de massues.

— Comment voulez-vous qu'ils progressent puisqu'ils n'ont pas l'essentiel de matériaux dont nous disposons dans notre préhistoire, des pierres, du silex et du bois ?

— Seulement des ossements, des peaux d'animaux, des viscères. Ils n'ont pas encore découvert, je suppose, la résistance des tendons pour confectionner des outils plus sophistiqués.

— Je pense, dit Kant, que pour pêcher les crevettes cet être s'enfonçait dans la mer, là où elles pullulent et sa fourrure les emprisonnait. Ensuite, il n'avait qu'à les cueillir tranquillement assis sur le rivage.

Kant retrouvait avec satisfaction son excitation de glaciologue, après des mois de contrainte où il avait dû endosser une autre personnalité professionnelle. Il faillit en oublier l'essentiel et lorsqu'il s'en souvint, il les intrigua en annonçant que s'ils le voulaient, l'usage des scaphandres deviendrait inutile.

— Je comprends que vous n'ayez accordé au grisé des images qu'une attention médiocre puisqu'il représente la glace. Vous ne vous êtes pas rendu compte que cette glace était d'une densité variable en

plusieurs endroits.

Il déroula un des schémas du gouffre vu en coupe longitudinale :

— Ici par exemple. La glace apparaît à mi-hauteur du puits rocheux. Donc, si vous forez un peu sur le côté, en prenant bien soin de ne pas tomber sur la roche, vous atteindrez cette poche-ci. C'est une poche d'air, je vous en donne ma parole. Et sur la gauche elle est fermée. Sur une épaisseur de trois à quatre mètres, pas plus. Si vous creusez là-dedans vous accédez au gouffre aux cadavres.

— Nous aurons quand même besoin des scaphandres pour ne pas respirer le méthane, l'hydrogène sulfuré etc.

— Bien sûr, mais l'opération peut s'effectuer rapidement.

Rugika échangea un regard avec Tara qui soupira. Il plaça ses mains sur les épaules du glaciologue. Kant était plus petit que lui et sous sa combinaison ses os pointaient. C'était un être fragile qui ne vivait que sur les nerfs.

— Unio, nous ne voulons pas que l'opération aille trop vite. Nous avons quelques scrupules à pratiquer ces autopsies, à voler à ces morts le secret de leur survie en milieu glaciaire.

— Mais moi, je veux partir de cet endroit au plus vite, cria le glaciologue. Je veux retrouver les miens, ma femme, mes petits enfants... Ah ! je comprends, ce qui vous intéresse vous, c'est de baiser autant que possible avant d'être séparés. Car une fois que vous aurez obtenu des résultats, au revoir monsieur l'Archéo, bon retour en Transeuropéenne et vous, la spécialiste en minéralogie, vous restez chez vous. Pas question de suivre votre amant. C'est ça que vous voulez. Mais ça ne fait pas mon affaire. Si j'ai fait l'effort de vous rejoindre en interrompant ma convalescence, c'est pour en finir.

— On ne baise pas, Kant, on s'aime tout simplement. Vous nous imaginez comme deux animaux en rut, n'est-ce pas, dans votre petite cervelle minable ? Avez-vous seulement éprouvé de la passion ? Vous bêlez comme un de ces moutons que vous détestez, vous bêlez que vous voulez femme et enfants, mais vous voulez surtout reprendre votre petite vie douillette. Avant d'être requis par Omalet l'Aiguilleur et expédié sur la base Robin, vous vous la couliez douce à étudier en laboratoire vos petites crevettes, vos *euphrausia superba* ou vos bactéries et aussi votre sperme d'éléphant.

Kant, furieux, le repoussa, mais ce fut lui qui perdit l'équilibre et sans Tara il serait tombé, au risque de rompre à nouveau sa jambe encore mal consolidée.

— Excusez-moi, dit Rugika. Mais en fait nous appréhendons

terriblement de descendre dans cette horreur pour y faire des prélèvements. Nous ne pensons pas trouver un corps non endommagé. Il nous faudra donc effectuer un tri abominable.

— Vous devrez le faire, murmura Kant. Ils vont s'impatienter eux aussi.

— Nous n'effectuerons pas une autopsie en petit comité, dit l'Archéo. J'y ai réfléchi et je pense que si les médecins légistes, les biologistes, enfin tous les spécialistes du corps humain doivent obéir au grand Mufti, ce n'est pas pour autant qu'ils n'assisteront pas à l'autopsie. Ils seront autour de nous, poseront des questions, pourront jeter un coup d'œil aux images du microscope. Vous pensez bien, mon cher Kant, qu'ils ne nous laisseront pas repartir en sachant que nous emportons le secret des hommes à fourrure. Secret que nous pourrions livrer à l'état-major de la Transeuropéenne.

Kant secouait la tête, ne voulant pas croire qu'ils puissent être retenus dans cette compagnie des années, peut-être pour toujours.

— Nous devons trouver le moyen de filer, la frontière est à quelques kilomètres. Trois, quatre, cinq heures de marche ? Une journée ? Deux ? Nous devons les parcourir ces quelques kilomètres, c'est notre seule chance, mais en attendant gagnons du temps.

XXIV

Lorsque l'équipe de mineurs eut atteint la cote moins trente, Kant se fit descendre par le treuil, soutenu par un harnais. Le puits foré dans la glace n'avait que deux mètres de diamètre et il resta suspendu au bout de son filin pour ausculter la paroi ouest, sans s'appuyer sur sa jambe. À cet endroit, moins de cinq mètres séparaient ce forage du gouffre naturel rempli de cadavres d'hommes à fourrure. Comme il l'avait envisagé, ce n'était pas une glace très dure, et à tout moment cette paroi pouvait céder pour n'importe quelle raison, pression des gaz de décomposition, mouvements des corps. Il pria le chef-mineur d'arrêter le travail.

— Nous pouvons remonter ? se réjouit l'homme, soulagé.

Ces braves gens crevaient de peur à la pensée que la horde des démons pouvait d'un coup déferler dans leur puits. Un démon ne mourait jamais tout à fait et ils préféraient tous revenir à l'air libre.

— Il faut libérer les gaz du gouffre, dit-il à Rugika. Ils vont devenir dangereux et tôt ou tard se détendront. Soit en direction du nouveau puits, soit vers le haut.

Mais le commandant Karlovic montra son embarras. Il ne pouvait ordonner à ses hommes de se risquer sur la calotte fragile du gouffre.

— Si, par malheur, l'un d'eux s'enfonçait dans le vide, je serais relevé de mon commandement. Les imams ne me pardonneraient pas d'avoir envoyé un musulman chez les démons. Ne comptez ni sur mes goudiers ni sur les mineurs.

Ce fut Rugika qui s'en chargea. Kant avait soigneusement relevé le pourtour de cette calotte glaciaire et pouvait lui en indiquer les points faibles.

— Ici, c'est encore la roche, mais vous devrez faire deux ou trois mètres pour creuser. Je vous conseille de placer le trépan à l'oblique. Mais je ne garantis rien. Le gaz va s'engouffrer dans cette conduite de faible diamètre avec une telle force qu'il la dilatera. Soyez prêts à rejoindre la glace ferme. Il aurait fallu tuyauter avec un système de soupape.

— Je vais avec lui, décréta Tara. Il ne peut à lui seul transporter

tout le matériel.

La foreuse fonctionnait grâce à un câble électrique relié à l'un des blindés. C'était le fin du fin du matériel de l'armée muslim, mais son poids était considérable. On le plaçait sur un petit traîneau que l'on tirait. Le trépan, heureusement, pouvait être allongé sans démontage préalable.

— J'y vais seul, insista Rugika, mais ce fut inutile.

Ils revêtirent les scaphandres qu'une pompe fournissait en air respirable. Ainsi engoncés, ils se déplaçaient lourdement. Alignés en bordure de la voie ferrée, les soldats et les mineurs observaient un silence horrifié. Ces deux silhouettes déjà monstrueuses risquaient à tout moment d'aller rejoindre sans le vouloir d'autres créatures tout aussi effrayantes.

Lorsque le trépan en moins d'une minute atteignit l'espace où les gaz avaient dû s'accumuler, l'explosion redoutée ne se produisit pas. Seul un sifflement suivit et dans un seul élan les spectateurs reculèrent, se mirent à courir pour échapper à la puanteur. En quelques instants il n'y eut plus que le commandant et ses adjoints pour attendre, stoïques, que l'air devînt plus respirable.

Derrière son casque vitré la jeune femme ne cachait pas sa surprise. Rugika lui-même était perplexe. Bien sûr, le massacre datait d'au moins six ans et dans les conditions extrêmes de froid la décomposition avait suivi un cycle très lent. Les gaz avaient pu filtrer en différents endroits pour s'échapper, mais d'après ce qu'ils savaient, nul ne s'était plaint dans la région d'odeurs insupportables.

— Il possède une densité différente de celle de l'air, remarqua Kant quand ils le rejoignirent.

On lui avait trouvé un siège pour qu'il soit confortablement installé.

— N'empêche que je m'attendais à une plus grande quantité.

— Ces gaz ont trouvé une autre issue, murmura Rugika, se méfiant du commandant Karlovic qui possédait quelques rudiments de français.

Le chef du détachement se dirigeait vers eux. Rugika pénétra dans le wagon pour ôter son scaphandre. Il avait gardé sa combinaison isotherme en dessous. Le commandant, sans se gêner, le regarda faire.

— Vous ne descendez pas dans le puits ?

— Pas aujourd'hui. Nous attendrons que les gaz soient épuisés.

— Déjà l'odeur est plus supportable.

— Le vent l'emporte loin de nous, mais les gaz continuent toujours de fuser.

— On n'entend plus le sifflement.

— De toute façon, il est trop tard pour poursuivre le travail, la nuit sera vite là.

— Nous avons des projecteurs de lumière froide. Vous devez en finir au plus vite. Ce sont les ordres, du Chérif général Fouadjin.

En fait, il ne désirait nullement s'attarder sur le site. Peut-être n'éprouvait-il pas les mêmes terreurs que ses hommes, mais il devait tenir compte de leur état d'esprit.

— Je vous demande de poursuivre votre tâche encore quelques heures dans le puits. Préparez l'ouverture en direction du gouffre, étayez-la. Ensuite, vous pourrez prendre quelques heures de repos jusqu'au jour.

Tara et lui se retrouvèrent donc au fond du puits de glace avec le matériel nécessaire pour pratiquer cette ouverture. Là-haut, Kant devait vivre cela comme un abandon. Sans scaphandre il ne pouvait donc se joindre à eux. Sa jambe l'empêchait d'être aussi actif et il n'aurait été qu'un embarras. Ils le laissèrent envahi par la crainte de ne pas trouver le moyen de s'enfuir, de gagner la frontière à quelques kilomètres de là.

Utilisant une sorte de vilebrequin avec une mèche qui pouvait être rallongée, Rugika commença un premier forage de six centimètres de diamètre. Chaque fois il devait dévisser le mandrin pour ajouter un tronçon emboîtable.

— Inutile de se presser. Karlovic veut nous forcer à travailler ? Il comprendra que ça ne sert à rien. Et s'il n'est pas content, qu'il nous fasse remplacer s'il trouve des volontaires.

Kant avait estimé l'épaisseur de la paroi proche des cinq mètres, et à quatre mètres quatre-vingts la mèche tourna dans le vide. Ils s'attendaient à un jet puissant de gaz, mais il n'y eut que cette puanteur habituelle. Elle dut d'ailleurs remonter dans le puits jusqu'à la surface, car les visages du commandant et de ses adjoints penchés sur le vide disparurent. Kant, par contre, vint demander si tout allait bien.

Rugika entreprit ensuite de forer d'autres trous selon un tracé en voûte, haut d'un mètre cinquante et large d'un mètre.

— Demain, je forerai d'autres ouvertures entre celles d'aujourd'hui. Je ne pense pas pouvoir alors dégager l'ensemble vers l'avant. Nous devons déblayer, remonter la glace. Une journée

nouvelle de sursis.

Lorsqu'on les remonta, le commandant Karlovic n'était plus là. Il avait rejoint le ksar de Fouadjin sans que l'on sache pourquoi. Ils purent prendre une douche chaude dans la minuscule salle d'eau. Par chance, la machine à vapeur de leur draisine fonctionnait sans ennui. On leur envoya un repas complet et, à la surprise de Kant, il n'y avait pas de mouton et de semoule, mais une grosse volaille avec des haricots secs.

— Je crois que c'est de l'oie, dit le glaciologue. Je me souviens d'une station fermière, où je faisais des études du sous-sol, qui en élevait. Depuis, je n'en ai plus jamais mangé.

D'après les relevés, une sorte de tunnel naturel existait donc à côté du nouveau puits. Un tunnel que les mouvements des glaces avaient en quelque sorte aménagé.

— Tout en continuant notre travail en direction du gouffre, nous essayerons de forer la glace dans cette direction. Mais croyez-vous que nous puissions ensuite ressortir quelque part ?

— Il est dommage, dit Kant, que vous n'ayez pu au début établir des coupes de toute la région jusqu'à la frontière. Mais cette pente ici, qui forme le rebord de la fameuse dépression par laquelle les hommes à fourrure sont arrivés, cette pente se poursuit sur des kilomètres et ce vide naturel dans la glace pourrait bien y déboucher. En quelques coups de pic, nous pourrions ouvrir une brèche et nous enfuir. Demain, je descendrai avec vous pour effectuer d'autres observations. Je pense que toute cette zone est percée de multiples boyaux de tailles différentes.

XXV

Le commandant Karlovic revint assez tard le lendemain matin après son entrevue avec Fouadjin. Il s'était plaint de la mauvaise volonté que mettaient les trois scientifiques pour en finir avec ce prélèvement sur les cadavres du gouffre. Il accusait surtout l'Archéo Rugika de ne tenir aucun compte de ses ordres. Le Chérif général lui avait fait remarquer que l'Archéo n'était pas un soldat et que lui, Karlovic, n'était sur le site que pour apporter un soutien logistique et empêcher les deux Transeuropéens de fuir en direction de la frontière.

— Je ne suis pas certain non plus de l'attachement de cette Tara Povla à notre Compagnie, avait lancé alors le commandant. Je crois qu'il existe entre elle et ce Rugika une complicité criminelle. Cette divorcée doit forniquer avec lui, peut-être avec les deux hommes. Elle doit commettre le péché d'adultère sans le moindre remords. Elle n'a jamais été répudiée.

— Non, mais le divorce a été reconnu. Revenez là-bas, mon ami, et soyez vigilant mais non tyrannique. Nous attendons beaucoup de ces scientifiques et vous savez fort bien que nous n'avons, dans notre compagnie, personne qui pourrait les remplacer. Non par manque de gens compétents, mais le grand Mufti n'acceptera jamais qu'ils se souillent le corps et l'âme avec ces cadavres.

Il revint sur le camp des opérations et de loin comprit que durant son absence il s'était produit des événements graves. Un des adjoints, un lieutenant, se précipita pour lui dire que deux heures auparavant le Transeuropéen avait voulu faire sauter la paroi séparant le puits du gouffre et que l'abominable chose était arrivée. En grande hâte on avait pu remonter l'homme et la femme. Une chance encore que le glaciologue Kant ne fût pas descendu avec eux. Il se préparait à le faire lorsque le drame s'était produit.

— Où sont-ils ?

— Ils doivent se laver.

Karlovic se dirigeait vers le puits lorsque son attention fut attirée par les deux scaphandres abandonnés un peu plus loin.

— Mais pourquoi ce matériel est-il là ?

— N'approchez pas. Ils sont maudits.

Le commandant avançait tout de même. Les deux appareils de plongée paraissaient recouverts d'une sorte de fange jaunâtre. Il pensa d'abord qu'en ouvrant la paroi glacière un flot de boue avait envahi le puits. On avait déjà connu de tels phénomènes dans les mines, lorsque les ouvriers libéraient une rivière ou un lac enfoui dans les glaces. En même temps il porta la main à son nez vernissé, se retourna. Ce n'était pas de la boue, juste du limon organique, une bouillie épaisse qui s'était congelée en surface mais devait rester à l'état pâteux dans le gouffre.

— Le puits en est rempli aux deux tiers, dit le lieutenant. Nous vous attendions pour le reboucher.

— Le reboucher ? fit Karlovic hagard, reculant toujours, ne pouvant ni regarder les scaphandres ni supporter l'air environnant, et la pensée que le puits se remplissait de cette ignoble matière.

Le lieutenant le suivait respectueusement, répétant sans arrêt :

— Oui, le reboucher avant qu'il ne se remplisse en totalité et ne déborde. Les hommes ne supporteront pas ce spectacle. Ils se sont réfugiés dans les wagons, disent que les démons reviennent dans ce fleuve menaçant de fange maléfique.

— Reboucher, mais j'ai une mission à remplir moi ! cria le commandant.

Il s'appuya contre la motrice de son train, apprécia la chaleur de la chaudière dans son dos. Son regard évitait toujours ce tas ignoble formé par les scaphandres.

— On les a remontés aussi vite que possible, mais ils en étaient complètement recouverts. Ils ont réclamé de l'eau. La femme surtout, mais je n'ai pu obtenir de nos hommes qu'ils branchent un tuyau sur la chaudière. Ils criaient que la vapeur les débarrasserait de cette bouillie infecte. Il fut bientôt trop tard. Avec ce vent qui se lève, la température est descendue à moins cinquante-cinq et cette matière s'est durcie tout de suite. Peut-être que les étrangers pourront en dégager les deux appareils. Il suffira de casser la chose surgelée...

— Taisez-vous, dit le commandant, pour l'amour du ciel, taisez-vous !

— Oui mon commandant, mais je voulais vous dire que j'ai désiré vous avertir, mais vous aviez déjà quitté le ksar.

Il se retrouva seul. Son commandant venait de rentrer dans son wagon. Il ne savait plus que faire. Il n'osait regarder du côté du puits, craignant de le voir déborder. Puis il pensa que le froid intense

gèlerait la surface, formerait un bouchon. Il s'éloigna, passa devant le train des scientifiques, n'eut même pas un regard pour lui.

Kant avait préparé du café très fort, très chaud qu'il leur servait en silence. Il aurait voulu des explications mais n'osait les demander, tant ses compagnons étaient choqués. Surtout Tara Povla, mais Rugika n'était qu'à peine mieux. Il avait vomi à plusieurs reprises lui aussi. Toute l'eau chaude et l'eau froide décongelée par la machine n'avaient pas suffi. Lorsqu'ils avaient été remontés en catastrophe, Kant leur avait crié de ne pas ôter tout de suite leur scaphandre, d'attendre que le froid solidifie cette matière gluante, mais ils étaient dans un tel état qu'ils ne l'avaient pas écouté, arrachant sur place cette carapace infecte. Ils avaient éclaboussé l'une ses vêtements isothermes, l'autre sa combinaison. Ils s'étaient douchés tout habillés mais ça n'avait pas suffi. Il fallait attendre que le réservoir de décongélation se remplisse, que celui d'eau chaude fonctionne. Les soldats chargés de veiller à leur fonctionnement avaient rejoint leurs camarades.

— Hier vous avez foré une vingtaine de trous, ne provoquant qu'un échappement de gaz. Et aujourd'hui les matières organiques en décomposition ont failli vous submerger. Je ne comprends pas.

Il n'avait pu s'empêcher d'exposer sa perplexité, mais Rugika le regardait d'un œil éteint, sans même montrer quelque impatience. La jeune femme avait enfoui sa tête sous une serviette pour s'isoler avec la seule odeur de son café brûlant.

— Je suis insupportable, je sais, mais essayez de reprendre vos esprits. Votre mèche de perceuse hier aurait dû vous avertir que derrière cette paroi vous attendait une masse visqueuse. Vous n'avez rien remarqué ?

L'Archéo sortit de son mutisme et une lueur d'intelligence anima à nouveau son regard :

— J'y réfléchis Kant, mais je n'ai pas la solution. Nous avons bien failli y rester et ces imbéciles de soldats qui abandonnaient le treuil. Sans le lieutenant, nous y restions. Une chance que le système ait pu nous remonter tous les deux.

À la descente ils ne l'avaient utilisé qu'individuellement, craignant de forcer le mécanisme et de le bloquer. Mais l'appareil avait pu remonter leurs deux poids.

— Je dois revoir les plans, dit Rugika. Je crois que nous nous sommes trompés.

— Je suis certain de mes interprétations, fit Kant vexé. J'ai passé des heures sur ces graphiques. Vous ne pouvez m'accuser à la légère.

— Si vous aviez failli être englouti par vingt mètres cubes de matières organiques en décomposition, vous seriez moins satisfait de vous-même. Vous êtes un homme d'une prétention sans pareille, croyant avoir toujours raison. Le doute fait partie des obligations scientifiques et je crois que vous l'avez oublié après trente ans de recherches sans importance. Pour la première fois vous vous heurtez à un problème énorme que vous n'êtes pas capable d'affronter. Je n'ai fait que suivre vos indications. Vous avez sans hésiter expliqué qu'un grisé léger représentait la glace, le plus foncé les cadavres empilés.

— Si vous continuez ainsi, je refuse désormais de collaborer avec vous. J'irai trouver le Chérif général pour lui dire que je ne peux continuer à travailler dans ces conditions.

Rugika se versa un autre bol de café. Ses mains tremblaient autant de colère que d'effroi à la pensée de ce qui s'était passé.

— Nous allons tout reprendre à zéro. Nous devons même effectuer de nouveaux sondages. Et ne prenez pas prétexte de votre guibolle encore fragile. Vous crapahuterez avec nous sur le terrain.

— Je vous en prie, murmura Tara, cessez de vous chamailler. Je crois savoir ce qui s'est réellement passé.

XXVI

Lorsque Tara Povla se fut tue, ils restèrent songeurs. Au dehors le vent commençait de souffler fort et allait abaisser la température d'une dizaine de degrés. S'il persistait, il serait impossible le lendemain d'aller sur le terrain. On gagnerait du temps pour refaire toutes les vérifications.

— Un processus de décomposition lent, brutalement accéléré par la libération des gaz. Personne ne veut nous donner la date exacte de ce massacre. Entre six et dix ans, laisse-t-on entendre. Décidément, que ce soit chez nous ou ici, le décompte du temps devient un secret d'Etat, et vouloir le découvrir est une atteinte à la Sécurité. On noie ainsi toutes les affaires peu ragoûtantes, les crimes, les tueries, les génocides dans le flou d'un calendrier inexact.

Kant réagit violemment :

— Génocide pour des mammifères bipèdes à fourrure, vous y allez fort.

— Ecoutez-moi Kant, si vous niez leur humanité, nous n'avons plus rien à faire avec vous. Retournez dans votre hôpital de Karawan Station et foutez-nous la paix. Mais vous allez la boucler, refouler vos petites idées malsaines parce que votre seule chance de vous en tirer est ici.

Tara avait expliqué à l'aide d'un croquis que les liquides de la putréfaction avaient coulé vers le fond du gouffre, que seule cette boue organique avait surnagé, envahissant le puits de glace. Entre leur forage et l'ouverture de la paroi s'étaient écoulés vingt-quatre heures, au cours desquelles s'était produite cette modification.

— Nous, nous ne pourrons pratiquer aucune autopsie, seulement des recherches sur des échantillons biologiques épars, difficiles à identifier, murmura Rugika.

— Le commandant Karlovic pourrait-il parvenir à la même conclusion ? demanda Kant, qui essayait de faire oublier ses paroles suspectes.

Il les regrettait, ne savait trop que penser de ces humanoïdes.

— Lui peut-être pas, mais Fouadjin peut réfléchir, demander leur

avis aux médecins du ksar. S'il n'y a aucun cadavre récupérable dans le gouffre, autant prélever cette matière organique et l'envoyer à Médina Station pour des analyses poussées. Le grand Mufti ne s'y opposera pas. Il n'y aura aucune manipulation de démons, juste une vérification de leur nature.

— Et notre rôle sera terminé. Mais nous ne recouvrerons pas la liberté pour autant, dit Rugika.

— Pourquoi nous retiendraient-ils ? demanda Kant, qui espérait toujours quitter cette compagnie dans la légalité.

— Nous disposons de quelques heures pour essayer de retrouver ce réseau de cavernes naturelles au sein de la glace, profitons-en. Nous devons le faire cette nuit.

— Mais la tempête s'annonce, balbutia Kant.

— Une fois sous la glace, nous n'en souffrirons plus.

Mais le forage en un point précis exigerait des heures d'efforts. Rugika espérait que la couche supérieure s'effondrerait pour libérer l'accès aux couloirs internes. Kant, sans grand enthousiasme, estima que c'était effectivement possible. Mais qu'il y avait aussi des possibilités d'échec. Ils étalèrent les relevés, étudièrent les grisés qui par moments disparaissaient.

— Nous passerons ici, décida Rugika.

— Mais, remarqua Tara, c'est une faille entre deux roches dures. Une faille de moins d'un mètre. Si par malheur elle s'est remplie de glace, nous ne pourrons progresser.

— Je refuse de vous suivre, décida brusquement Kant, la voix tremblante. De l'autre côté on nous demandera des comptes. Nous serions forcés d'abandonner ce train luxueux qu'on nous a attribué et qui nous attend à la station du dernier funiculaire. Nous ne rapportons aucun résultat probant sur l'origine de ce sang découvert à la base Robin.

— J'ai recueilli une bonne partie de cette matière organique avant de me doucher, dans un petit container placé dans notre conservateur de vivres extérieur. Les différents spécialistes en biologie générale, biologie cellulaire, moléculaire, généticiens en tireront certainement profit. Ne dites pas que nous revenons les mains vides.

— Je ne vous accompagnerai pas. Votre tentative de rejoindre notre compagnie en suivant les cavernes glaciaires demandera des efforts considérables. Vous devrez escalader, ramper, creuser pour élargir certains passages et je ne suis pas assez vaillant pour en faire autant. Je ne pense pas que ce réseau de failles vous permette de

passer la frontière.

Cette fois ce fut Tara Povla qui se mit en colère et l'apostropha rudement. Comment pouvait-il se montrer aussi réticent, alors que c'était lui et lui seul, en tant que glaciologue, qui avait repéré la possibilité d'une succession de cavernes dans les glaciers ?

— Nous n'étions pas à même de repérer, dans ces différents grisés, les creux, les suites de cavités formant des chapelets d'espaces vides, les boyaux, les siphons.

Kant les quitta pour rejoindre sa couchette. Dehors, le vent secouait le petit convoi et celui des goumiers bringuebalait aussi dans les bourrasques.

— Personne ne mettra le nez dehors. Nous allons devoir ramper pour ne pas être emportés, charrier la foreuse, les longues mèches, les outils.

— Commençons tout de suite.

La localisation du meilleur endroit pour percer la couche de glace leur donna pas mal de soucis. Il était difficile de s'orienter dans cet enfer, où un vent qui dépassait déjà les cent kilomètre-heure, projetait des particules de glace. Pour l'instant elles étaient de petite taille, mais bientôt des blocs de plusieurs kilos seraient arrachés aux crêtes dentelées par de précédents ouragans, en attendant les congères coureuses.

Leurs allées et venues exténuantes durèrent près de quatre heures et Kant, même s'il les entendit entrer et sortir – il n'était pas possible qu'il ne perçoive pas le bruit qu'ils faisaient ou celui de la tempête s'engouffrant par la porte ouverte – ne chercha pas à se lever.

Pendant que la jeune femme continuait de transporter leurs sacs contenant leurs affaires et des provisions, Rugika attaqua la couche de glace. Il faillit renoncer au bout d'une heure lorsque se produisit l'inattendu. Il était à quatre pattes lorsque, sous sa main droite gantée, il sentit frémir la glace et très vite une fissure courut, ne lui laissant que le temps de sauter en arrière. Le vent couvrit le bruit de l'avalanche, mais quelques cinquante mètres carrés s'écroulèrent d'un coup et lorsqu'il alluma sa lampe il découvrit une excavation profonde, constituée de paliers, de corniches et de ponts d'une fragilité effrayante.

Encordés, ils commencèrent la descente. Le bruit de la tempête les assourdissait toujours, le vent tourbillonnant dans ce puits, projetant non seulement des fragments de glace mais des objets arrachés un peu partout, peut-être même à des dizaines de kilomètres, comme un seau en fer qui se cabossait contre les parois, une roue à boudin d'un

wagon qui planait comme un morceau de papier, un turban de gommier...

Tara, qu'il faisait descendre vers une corniche, signala un corridor qui s'enfonçait vers l'ouest. À la lueur de sa lampe, Rugika consulta les relevés. Kant avait cerné d'un trait noir les différentes possibilités du dédale des cavités.

— Oui, cria-t-il, c'est bon. Je descends.

Une fois sur la corniche, il n'aperçut qu'un halo très faible de lumière au fond de ce corridor étroit. Il s'y engagea et éprouva un grand soulagement car là-dedans la fureur phonique de l'ouragan perdait les trois quarts de son intensité.

— Rejoins-moi, cria Tara, j'ai besoin d'un pic.

Il charria les sacs depuis la corniche à l'intérieur de la fissure puis la rejoignit. Elle se trouvait déjà à une centaine de mètres, et là le conduit n'était plus qu'une fente, où seul un enfant aurait pu se faufiler.

— Je suis sûre qu'au bout de deux mètres ça s'élargit.

Il leur fallut abattre cinq mètres de glace pour que le corridor devienne accessible.

— Nous aurons différentes possibilités un peu plus loin, dit Rugika. Ici, cette avenue sous-glaciaire nous conduirait directement contre une paroi rocheuse infranchissable, mais pour atteindre la région du Chaos et la frontière, il faut accepter l'idée de faire un sacré détour. C'est contre toute logique, mais je pense que ce sera plus facile.

— Ça va nous demander plus d'une demi-journée. Là-haut, la tempête aura peut-être cessé et ils nous chercheront, découvriront cet effondrement. Ils enverront une patrouille à notre poursuite.

— D'accord, dit Rugika. Nous faisons tout effondrer derrière nous. Seulement, il faut le faire sur au moins dix mètres pour décourager leur patrouille, sans savoir si nous n'aurons pas besoin de retourner sur nos pas.

— Nous ne pourrions jamais remonter à l'air libre, murmura la jeune femme. Cet effondrement que nous allons provoquer peut aussi bien s'étendre encore plus loin.

Ils utilisèrent ces faibles charges d'explosifs dont ils se servaient pour étudier les répercussions des différentes ondes, sonores et sismiques sur le sol sous-glaciaire.

Sans se retourner ils s'éloignèrent, mais le souffle de l'effondrement les rattrapa, les plaqua contre les arêtes aiguës du

corridor. Rugika s'ouvrit la joue contre une stalactite tranchante comme une lame.

C'étaient véritablement des chapelets de cavités qui se resserraient d'un coup en un passage où seul le bras pouvait s'engager.

— On dirait des saucisses, fit Tara. Celles de porc de mon enfance.

Elle montrait un courage serein, plaisantait même chaque fois qu'ils se heurtaient à une difficulté.

— Nous sommes en direction du nord, dit Rugika. La frontière est sur notre gauche à deux kilomètres environ. Il faut continuer avant de trouver une bifurcation exploitable. Ne négligeons aucune des ouvertures qui se présenteront dans quelques heures.

— De plus, nous descendons. Mon altimètre indique plus de cent mètres de dénivellation avec la surface.

XXVII

Ils durent dormir quelques instants. Depuis vingt-quatre heures ils creusaient, marchaient, recreusaient, s'égarèrent, grimpaient, rebroussaient chemin, rampaient, se glissaient dans des trous tout juste bons pour des renards blancs, essayaient d'étudier les fameux grisés cernés d'un trait noir par Kant, mais la lumière de leur lampe faiblissait. Ils n'en utilisaient qu'une seule et elle donnait des signes d'épuisement. Ils avaient pénétré dans un dédale qui s'en finissait pas, ne parvenaient pas à se rapprocher de la Transeuropéenne ni de cette région qu'on appelait le Chaos alpin. Là avait été construit le Réseau de Carinthie.

Rugika s'assit tandis que Tara s'éloignait. Quand elle s'en rendit compte et revint auprès de lui, il dormait, la tête fortement inclinée sur sa poitrine. Alors elle éteignit la lampe et s'allongea à ses pieds. Il se réveilla trois heures plus tard dans le noir absolu et se crut enseveli dans quelque crevasse. Il n'osait ni bouger ni appeler. Lorsqu'il s'y décida il tâta le sol autour de lui. Puis ses doigts trouvèrent la combinaison en fourrure de Tara, sa cagoule et le vernis craquelé de son visage. Il était conseillé de ne pas garder cette laque plus de douze heures, or elle avait dépassé ce délai depuis trente-six heures.

— Tu as la lampe ? demanda-t-il.

Une seconde plus tard un rayon lumineux ragaillardit jaillit. L'accumulateur s'était régénéré durant ces heures d'obscurité. Tara sortit de la viande de mouton fumée, des galettes de blé et ils mangèrent en étudiant les relevés du chaos glaciaire tels que Kant les avait définis. Il avait même extrapolé, en tenant compte des indications avoisinant la frontière et selon ses propres souvenirs de la base Robin.

— Nous ne trouverons jamais comment sortir, dit Tara Povla, mais je ne regrette rien. Je n'aurais pu continuer à vivre sans toi. Nous aurions pu rester dans la compagnie qui était la mienne, mais toi tu préfères la Transeuropéenne. Tu veux sauver cette femme ?

— Nous n'aurions pu vivre normalement. Le Conseil religieux nous aurait constamment surveillés.

— Kant ne sortira jamais de là-bas.

— Je pense le contraire. Il a trahi une première fois en révélant le but de notre mission en Muslim Company. Il n'a certainement jamais parlé sous anesthésie, pour la bonne raison qu'il n'a eu qu'une anesthésie locale.

— Mais comment le sais-tu ?

— Un jour il s'est trahi en me parlant de piqûre dans le bas de la colonne vertébrale, le genre de piqûre pratiquée pour une neutralisation de la douleur du bassin et des membres inférieurs, mais c'est sans importance. Il se débrouillera pour revenir auprès des siens. Il ne cesse de ronchonner, de gémir, de se plaindre, passe pour l'homme le plus malheureux au monde, mais ces gens-là s'en tirent toujours. On parie ?

— Tout ce que tu veux et je veux bien perdre mon pari, car ce sera la preuve que nous nous en sommes tirés.

Ils marchèrent deux heures, décidèrent de se reposer durant le même laps de temps dans l'obscurité en grignotant une demi-galette. Pour ne pas se charger ils avaient réduit leur ration alimentaire à deux jours de trois mille calories quotidiennes. C'était insuffisant pour lutter contre la fatigue et le froid. Dans ces cavernes le thermomètre ne descendait pas au-delà de trente, quarante degrés et il n'y avait pas de vent, mais il aurait fallu cinq mille calories pour tenir le coup.

— Pas de vent certes, disait Rugika, mais des courants d'air, oui. Et ils viennent surtout de l'est, c'est-à-dire de la direction où nous ne pouvons aller, car nous déboucherions dans la compagnie que nous fuyons.

— On pourrait quand même essayer, proposa la jeune femme. Peut-être pourrions-nous rejoindre la surface dans un no man's land. Le temps de reprendre un peu de moral et qui sait, pourquoi n'y aurait-il pas au loin quelque ferme isolée ? Je me sens capable de pénétrer dans une bergerie pour égorger un agneau et lui découper des côtelettes.

Il commença par refuser, puis vers la fin du deuxième jour accepta, et très vite le courant d'air habituel les frappa au visage, porteur d'étranges odeurs. Et aussi de remous tièdes, comme si le couloir qu'ils suivaient débouchait sur une zone habitée.

— Soyons prudents. Les habitants utilisent souvent les cavernes glaciaires pour abriter leur troupeau ou pratiquer certaines cultures. Ils n'hésitent pas à user d'un chauffage qui provoque des pluies sur leurs végétaux. Ils sèment du blé arctique résistant à de très basses températures mais qui a besoin d'eau et de lumière.

Ce mot de pluie leur paraissait d'une grande beauté poétique et ils

s'amusèrent à le conjuguer.

— Voyons, fit la jeune femme rieuse, tu ne peux pas dire « je pleus »... Seule la troisième personne du singulier était acceptée en ces temps bénis où l'eau tombait du ciel et non d'un appareil de décongélation.

— Il y a comme une odeur un peu forte. Comme si nous approchions du repaire de bêtes sauvages. Un troupeau de bœufs musqués ? De bisons, de rennes ?

— Une tanière d'ours ? Ils adorent les trous dans la glace.

— Je préférerais un renne, nous pourrions attraper un petit. Même un veau de bœuf musqué.

— Ce ne sont ni des bovins ni des ovins, rectifia Tara, mais leur viande est excellente.

C'était encore et toujours un entrelacs de galeries, de toutes les tailles mais jamais grandioses. Des trous, des terriers où ils allaient à genoux. Rugika craignait pour sa combinaison une usure rapide et Tara, dans ses exercices de reptation, abandonnait pas mal de poils de ses fourrures.

— L'odeur est de plus en plus forte avec des relents ammoniacés mais aussi une chaleur qui n'est pas déplaisante.

— Une chance car mon vernis s'écaille, dit-elle. La peau a besoin de respirer et de se débarrasser de cette laque. D'ailleurs je sentais que je m'asphyxiais, que j'avais du mal à reprendre mon souffle.

Lorsque se présentaient plusieurs bouches de passage étroites, ils reniflaient comme des chiens de chasse, parfois à quatre pattes devant une galerie en forme de terrier. Ils se guidaient uniquement sur cette sensation de plus en plus certaine de chaleur et sur l'odeur. Tara croyait y découvrir d'autres constituants, un relent de lait.

— Du lait de femelle de renne ? Il est gras, très nourrissant. On en capture une et on tête chacun notre pis.

— Ne rêve pas, disait Tara. Il y a aussi comme une odeur de sang.

— Je t'en prie, surtout ne répète pas ça.

Ils se regardèrent, effrayés. Avaient-ils tourné en rond et se trouvaient-ils à proximité du gouffre aux cadavres ?

— Ce n'est pas un sang avarié par le chaud... Non ça sent la viande fraîche.

Ils n'en pouvaient plus et ils s'allongèrent dans le noir absolu, harcelés par ces bouffées de chaleur et d'odeur de viande. Ils pensaient à des loups, une meute en train de dévorer des quartiers de viande, un

renne, voire un chamois. Rugika avait un jour approché une retraite de loups et en retrouvait la même sensation de chaud et les odeurs fortes. Mais lorsqu'ils analysaient bien ce courant d'odeurs ils retrouvaient tôt ou tard celle du lait.

— J'ai été nourrie au sein, disait Tara, et j'ai des sensations que je croyais perdues de ma petite enfance.

— J'ai rêvé que ma femme tombait enceinte pour goûter un jour son lait, avoua Rugika. Ce n'était pas un fantasme sexuel, enfin je n'en sais rien, mais, j'aurais aimé le faire.

— Et priver ton enfant de sa ration, espèce de sale profiteur.

Ils n'en pouvaient plus et au lieu de remonter le courant de ces authentiques manifestations de vie, ils préféraient rester allongés à discuter, à analyser leurs sens. Puis Rugika déclara qu'ils devaient manger, et manger de façon suffisante.

— Nous allons terminer nos rations. Il ne servirait à rien de nous priver pour un avenir qui s'annonce incertain. Soit nous tombons sur un troupeau de bêtes auxquelles nous disputerons leur proie, si ce sont des loups ou des chiens sauvages, soit nous mourrons mais le ventre plein.

Ils mangèrent et, une heure plus tard, leurs forces revenues, ils s'enfoncèrent dans un boyau étroit, à quatre pattes et n'allumant leur lampe qu'à toute extrémité.

C'était un boyau qui n'en finissait pas. Parfois, son plafond remontait et ils pouvaient s'asseoir quelques minutes, mais en général la voûte les obligeait à des contorsions qui ne les faisaient plus rire, ils juraient de façon abominable l'un et l'autre. Tara lui apprit quelques expressions ordurières de son pays d'origine, et il les trouva bien plus fortes que celles de sa compagnie.

— Nous avons du caractère et même les femmes se comportent parfois comme des hommes, dit-elle.

— Chez nous elles sont quelquefois assez mièvres, se souvint-il. Mais depuis la condamnation de ma femme, je ne les ai guère fréquentées.

Et puis il y eut cette apparition surnaturelle. Tara qui allait devant eut peur d'avoir des visions, mais son ami aperçut cette tache blême.

— On dirait qu'il y a du jour par là-bas.

— Nous sommes épuisés et la fatigue se porte toujours sur les yeux, donne des hallucinations. Je suis certaine qu'il s'agit d'un mirage.

— Peut-être, mais ton mirage grandit et ne veut pas disparaître. J'ai beau fermer les yeux de longs moments, lorsque je les ouvre la tache est devant moi encore plus claire, encore plus large.

Et d'un coup ils furent en pleine lumière, avec des sentiments de honte comme s'ils étaient soudains dénudés.

— Ils sont dans cette sorte de cirque à l'air libre, dit Rugika en regardant vers le bas. Toute une bande.

XXVIII

Un cirque naturel rocheux aux parois plus que verticales, concaves, si bien que le ciel usé de la planète ne formait qu'un ovale croûteux au-dessus. Un endroit oublié des hommes, un trou dans les montagnes, là où le chemin de fer ne pouvait pénétrer sans travaux colossaux.

Deux rennes ouverts pendaient, accrochés à des aiguilles rocheuses. Les viscères avaient été dévorés encore chauds certainement, et très vite, car les deux bêtes fumaient encore alors que le froid commençait de les durcir. La tripaille avait coulé au sol en un gros tas verdâtre. Un petit s'approcha, arracha quelque chose à ces boyaux durcis, peut-être un bout de foie.

Les adultes formaient un amas de fourrures dorées, serrées les unes contre les autres. Tout de suite Tara remarqua les six, sept femmes qui allaitaient des bébés, s'expliqua cette odeur de lait mêlée à celle de la viande fraîche. L'ammoniaque dominait. Ils ne s'éloignaient guère pour uriner et déféquer mais leurs corps devaient aussi exsuder une matière odorante, une sorte de suint.

— Les hommes roux, murmura Rugika. Ils sont d'un très beau roux, presque blonds.

Le couple s'était allongé sur le balcon de glace qui surplombait l'excavation, épuisés mais émerveillés, affamés à la vue de la viande, mais craignant de rompre l'harmonie de cette scène des premiers âges. Apparaître, ce serait les effrayer, les faire fuir, disparaître. Rugika compta une douzaine de bouches d'ombre, celles de cavernes rocheuses ou de failles glaciaires par où les hommes à fourrure pouvaient s'enfuir. Se précipiter, arracher quelques lambeaux de viande, se gaver mais ensuite rester seuls dans ce trou profond, à attendre vainement qu'ils réapparaissent ?

— Crois-tu, murmura Tara, que la Terre assimilée à une entité vivante a voulu tout recommencer ? Reprendre à zéro l'histoire des hommes ? Considérant que nous, les êtres-humains actuels avions failli à notre mission, elle décida de créer une nouvelle race destinée à nous remplacer. Des hommes du froid qui vont suivre une ligne d'évolution différente en essayant de ne pas recommencer nos erreurs, nos folies, nos crimes ?

Depuis quelques instants, un bébé abandonnant le sein de sa mère les regardait intensément. Son visage n'était pas encore très protégé par de la fourrure et il appuyait sa joue contre la poitrine rousse de sa mère, y trouvait moelleux et chaleur.

Alors, comme par mimétisme, un autre enfant cessa de téter pour les regarder. Puis ce fut le tour d'un petit qui se traînait à quatre pattes et qui s'assit d'un coup pour les observer. L'alerte se transmet ainsi d'un enfant à un autre, selon une croissance en âge jusqu'à ce qu'un quatre-cinq ans tende le bras vers eux et lance un petit cri.

Alors les adultes relevèrent la tête ou la tournèrent. Rugika essaya d'imaginer quelle image d'eux se formait dans le cerveau de ces primitifs. Leur vue n'avait subi aucune altération, aucune influence ni aucun détournement d'images. Lui, Rugika, voyait ces hommes roux avec déjà un préjugé. Ni favorable ni défavorable, mais préjugé quand même. Il savait déjà beaucoup de choses sur eux avant même de les avoir approchés. Ils pouvaient vivre dans le froid, mangeaient de la viande crue et seulement de la viande, ne connaissaient pas encore l'outil. Mais eux, comment imaginaient-ils ces deux êtres, n'en avaient-ils qu'une image brute, nue, dépouillée de toute fioriture ? Peut-être Tara et lui ne représentaient-ils que du gibier un peu plus difficile à piéger, coriace, s'exprimant par des sons d'une articulation sophistiquée.

— On nous a dit qu'ils étaient inoffensifs, qu'ils n'attaquaient jamais, murmura Tara, mais maintenant que je les vois, j'ai peur. Je ne peux pas descendre même s'ils m'offrent de la viande.

— Moi je vais le faire, décida Rugika. Nous allons essayer de fixer notre corde et je les rejoindrai.

Ils finirent par trouver un bloc de rocher pour attacher la corde. L'Archéo n'emporta qu'un couteau. Ils le regardèrent descendre sans se lever. Les enfants disparurent dans la masse de fourrure, furent totalement absorbés.

Lorsqu'il posa les pieds au sol, sans un regard pour eux, Rugika se dirigea vers les rennes accrochés à la paroi rocheuse. Ils étaient en partie congelés. Il plongea son couteau à l'intérieur, ramena un muscle en fuseau du côté des poumons. Il se tourna vers le groupe et commença de dévorer la viande mi-congelée à belles dents. Elle avait un goût sucré et fade, mais elle comblait sa faim. Il fouilla de nouveau dans la bête, en retira un morceau plus flasque. Il s'assit en tailleur et recommença à manger. Depuis son balcon de glace, Tara surveillait les hommes fourrure, s'attendant à une ruée sauvage de leur part. Que ferait-elle ? Elle pensait aux petits explosifs sismiques qu'elle pouvait jeter pour les effrayer. Mais ils ne faisaient pas mine d'être furieux ou

agacés qu'on leur vole leur nourriture, et même Tara crut surprendre dans leurs regards cette indulgence que l'on éprouve pour un animal domestique un peu chapardeur, qui vient laper vos miettes autour de la table.

Alors elle empoigna la corde et se laissa glisser. Ils parurent tout aussi intéressés mais tout aussi apathiques que pour l'Archéo. Elle aussi détacha des lichettes de viande et les mangea goulûment.

— Ça manque de sel, dit-elle. Sinon ce n'est pas mauvais.

Un visage rond apparut dans l'amas de fourrure que formaient les adultes, un visage où la peau apparaissait largement autour des yeux et de la bouche. Le couple sourit, amusé par cette frimousse tout aussi touchante que celle d'un enfant d'un an habitant le chaud.

Le gosse extirpa un bras qui avait déjà son fourreau blond clair puis l'autre, et enfin il enjamba ce qui devait être la cuisse d'un grand. Il bascula mais se releva et commença d'approcher. Aucun des siens ne le rappela, ne le mit en garde. Rugika pensa qu'ils n'avaient certainement pas de langage assez précis pour intervenir dans un cas particulier. L'enfant s'assit à égale distance du couple et du groupe, arracha un bloc de glace au sol et le suçà. Puis il le jeta avec colère car, Tara s'en rendit compte, il était mélangé à de la terre ou du sable. Le petit cracha à plusieurs reprises et un filet de salive resta accroché à ses lèvres où il refusa de geler.

— Tiens, fit Rugika, comme leur sang leur salive ne gèle pas. Toutes leurs humeurs doivent être ainsi ingélifiables.

Il avait chuchoté mais ce fut déjà trop. Le petit recula vers les fourrures, mais sans y pénétrer. Il s'appuya contre. Dans un souffle retenu, Tara dit qu'ils ne devraient surtout pas parler sinon en n'utilisant qu'un mot à la fois, bien séparé des autres. Elle se leva, alla avec son couteau détacher des stalactites de glace pour étancher leur soif. Elle fit un détour pour en déposer une sur le sol à égale distance d'eux et de l'enfant. Il finit par venir et le suçà sur place. Rugika et Tara en faisaient autant de leur côté et bientôt l'enfant entreprit un jeu. Il enfonçait la pointe de glace au maximum puis la retirait d'un coup. Ils firent de même et autant de fois que le permit ce bloc qui fondait peu à peu.

L'enfant marcha vers les stalactites qu'il ne pouvait atteindre et se planta devant. Tara ne sut que faire et Rugika qui décelait cette hésitation la poussa du coude. Elle alla donc casser trois autres morceaux, en tendit un au petit sans s'attarder, comme elle lui aurait donné une tape amicale, et revint s'asseoir.

Et le gosse vint s'installer en face d'eux à moins d'un mètre pour

reprendre son jeu avec le glaçon. Rugika se dit qu'au bout d'un moment l'intérieur de leur bouche gèlerait. Lui, pour manger, avait ouvert sa cagoule et ne l'avait pas refermée, et l'enfant essayait de comprendre ce qu'était ce pelage.

Deux autres enfants arrivèrent et s'installèrent à leur tour. Rugika alla leur chercher des stalactites et ils les acceptèrent. Tout ce que le groupe comptait d'enfants, sept en tout, voulut faire la même chose. Rugika pensa qu'en tout ils étaient trente ou quarante, mais cette façon de s'agglutiner les uns aux autres ne facilitait pas le décompte. Pourquoi agissaient-ils ainsi ? Pas pour se réchauffer certainement.

Et puis soudain, il y eut un cri particulier, aigu et long.

— Un bébé vient de naître. J'ai assisté à des naissances, fit Tara dans un souffle, je reconnais ce cri particulier.

Et le groupe commença de s'ouvrir. Ils s'étaient rassemblés pour faciliter la naissance d'un enfant, soutenir la mère et maintenant c'était fini.

XXIX

Tout le temps que dura la construction de l'igloo, les Hommes Roux restèrent assis en spectateurs de l'activité des deux inconnus. Rugika et Tara, fascinés par cette rencontre avec ces êtres du froid, désiraient les observer encore quelque temps, mais leurs vêtements protecteurs ne suffisaient plus à les conserver dans une température acceptable, et ils décidèrent de construire un petit igloo où ils vivraient plus à l'aise avec quelques degrés au-dessus de zéro.

Ils découpaient des blocs de glace avec leur couteau, les transportaient avec les pics d'escalade qu'ils plantaient d'un coup dans les cubes. Peu à peu leur construction s'élevait, et se formait le dôme terminal du toit. Ils avaient aménagé une toute petite entrée pour empêcher l'air chaud de s'échapper.

De temps en temps un Roux, de l'un ou l'autre sexe, s'approchait des rennes pendus et avec ses dents arrachait un morceau de viande. Voyant cela, Rugika sortit une petite scie à glace de son sac et alla débiter plusieurs morceaux de l'animal. Il les rassembla et alla les déposer à côté du groupe. Puis il retourna terminer son igloo.

— Ils regardent le tas de viande en réfléchissant, dit Tara. Non qu'ils se méfient, mais ils sont tout de même perplexes.

Au bout d'une heure, un homme plus âgé – sa fourrure était striée de bandes grises – vint éparpiller les morceaux de viande, choisit le moins épais et le porta à sa bouche. Il le mâchonna longuement.

— Il doit être édenté, remarqua Tara.

À la suite de quoi, les enfants vinrent prendre des morceaux. Le tas se trouva épuisé et le couple recommença l'opération. Cette fois les Roux les entourèrent peu à peu, les enfants au premier rang.

— Lorsqu'ils chassent une bête, s'ils ne la dépouillent pas aussitôt, ils ne peuvent ensuite en profiter vraiment. Peut-être en réchauffent-ils des parties de leur souffle avant d'y planter leurs dents, mais ils ne récupèrent qu'une bouchée chaque fois. Leurs ongles sont très durs semble-t-il, et leur servent de lames.

Ils terminèrent le découpage du premier renne, emportèrent leur part dans l'igloo. Là-dedans ils allumèrent une lampe à graisse et pour

la première fois depuis le jour de leur fuite, ils purent sinon cuire mais du moins tiédir leur nourriture. En même temps cette flamme médiocre éclairait leur igloo. Tara sortit un instant et, lorsqu'elle revint, dit que leur construction apparaissait comme une sorte de grosse pierre précieuse éclairée de l'intérieur.

— Nos voisins sont fascinés et sont tous alignés pour contempler ce spectacle.

Déjà enfoui dans son sac de couchage aluminisé, Rugika se laissait gagner par une agréable somnolence et une bonne chaleur. Elle se coucha également, mais marqua une certaine inquiétude, demandant si vraiment ils ne risquaient rien.

— Nous devons en prendre le risque et si quarante individus robustes et endurcis nous tombent dessus, endormis ou non, je ne vois pas quel type de résistance nous pourrions leur opposer.

Il se réveilla le premier avant l'aube. Dans l'obscurité épaisse, il situa le groupe dans un recoin du cirque, à l'abri d'un vent qui descendait en tourbillonnant, arrachant non seulement des morceaux de glace aux parois, mais aussi décollant des pierres qui ricochaient en sifflant avant de venir faire éclater la glace du sol.

La jeune femme décongela de la glace, y délaya un extrait de malt d'orge qu'elle sucra abondamment. Rugika décida de tenter l'escalade du cirque pour aller découvrir la région et essayer de savoir s'ils se trouvaient encore loin de la Transeuropéenne. Il utilisa leur corde, tailla des marches, enfonça des pitons. Il lui fallut quatre heures exténuantes pour sortir du cirque et découvrir que ce dernier était cerné par des crêtes élevées. Ils se trouvaient dans la région du Chaos, peut-être à proximité du Réseau de Carinthie, mais peut-être aussi du côté muslim. Il était trop épuisé pour aller plus loin, pensait que le lendemain grâce à son travail d'escalade ils pourraient en une heure refaire le parcours. Il allait descendre lorsqu'il aperçut la silhouette de l'autre côté du vide. Il s'accroupit, craignant que ce ne soit un garde-frontière, puis reconnut un Roux. Et même l'identifia comme étant le vieillard qui la veille avait le premier osé prendre un des morceaux de renne qu'il avait tranchés. Effaré, il se pencha pour essayer de découvrir une corniche que l'homme aurait pu emprunter pour atteindre le haut du cirque, mais toutes les parois étaient en surplomb avec juste quelques paliers inaccessibles sans matériel. Là-bas, l'homme roux paraissait guetter quelque chose et Rugika, avec précaution, se rapprocha. Des masses glacées bordaient le cirque, des congères freinées par des aspérités de roche.

C'était un bœuf musqué qui était couché dans un recoin et paraissait blessé. La bête haletait très fort et de ses naseaux

jaillissaient des nuages de vapeur qui retombaient en flocons de neige presque tout de suite, si bien que l'énorme tête encrassée de poils embroussaillés en était recouverte.

Tout se passa très vite, et avec un art consommé de la chasse la plus primitive qui fût. Le Roux, bien que déjà âgé, restait un solide gaillard et il se précipita sur l'animal blessé, le surprenant par derrière. Il se baissa, ramassa une masse sanglante et l'emporta dans ses bras en courant. Cette chose grosse comme un enfant de sept, huit ans se débattait, et Rugika comprit que le bœuf était une vache qui venait de mettre bas un petit. L'animal, désespéré par ce rapt, se précipita à la poursuite du Roux, vacillant sur ses pattes courtes, laissant traîner derrière elle le placenta qu'elle n'avait pas eu le temps de dévorer.

Le Roux s'arrêta au bord du vide et se retourna. Rugika aurait voulu lui crier de ne pas rester là, mais ses cris se bloquèrent dans sa gorge et c'est là qu'il découvrit l'intelligence de cet être primitif. La femelle fonçait comme une éperdue, bramant son chagrin. Alors le Roux lança le petit veau dans le vide. Et la mère voyant son petit tomber oublia l'abîme et s'y jeta ; Le Roux, qui avait opéré une feinte légère pour éviter la charge, se pencha et se mit à rire bruyamment. Puis il s'éloigna vers l'est. Rugika le suivit et lui apparut la crevasse qui devait descendre jusqu'au fond du cirque. Il entendait l'homme chanter une mélodie répétitive sur trois notes et à sa suite il déboucha dans le campement. La tribu avec ses épieux aiguisés découpait déjà la fourrure du bébé et de la mère. Rugika alla chercher ses instruments tranchants et participa à la curée. La jeune femme le rejoignit et pendant des heures, alors que la viande fraîche commençait de geler, ils travaillèrent. Comme les Roux ils mordirent dans le foie, le cœur, les reins, découpèrent jusqu'à ce qu'ils soient ivres de fatigue. Les Roux, heureux de cette collaboration, dispersaient les morceaux, de crainte qu'en tas ils ne forment avec le gel une masse inattaquable.

— Nous sommes dans le Chaos.

C'est tout ce que put dire Rugika ce soir-là avant de s'endormir dans son sac de couchage, couvert de sang et d'entrailles. Au matin, l'igloo puait tant qu'il se hâta de sortir et la jeune femme le rejoignit, décidée à partir.

— Il faut qu'on les quitte avant de régresser totalement. Mes fourrures sont usées et ta combi dans un triste état.

— On peut monter facilement là-haut. Le vieux chasseur m'a indiqué sans s'en douter le chemin. C'est lui qui a fait sauter la mère vache à la suite de son petit.

— Est-ce de la cruauté ? Juste le besoin de manger, mais il leur

restait encore un renne.

— Nous le débiterons avant de les quitter.

— Tu vas signaler leur existence ?

— Non. Je rapporte des échantillons difficiles à identifier, mais personne ne saura qu'un groupe a réussi à échapper au génocide et vit en paix dans ce trou. À moins de travaux gigantesques, il n'y aura jamais de ligne ferroviaire pour traverser ce plateau, et d'ailleurs des crêtes élevées le protègent. Il doit y avoir quelques troupeaux de bœufs musqués et de rennes qui les nourriront.

Ils débitèrent le deuxième renne, et alors qu'ils achevaient leur besogne, un Roux superbe s'approcha. Rugika remarquait la gêne de Tara chaque fois qu'un homme en faisait autant. Certains étaient parfois en érection et en paraissaient satisfaits. Ils paradaient un instant avant de rejoindre une des femmes. Rugika ne pensait pas qu'existât la notion de couple chez eux. D'ailleurs, très jeunes, les enfants imitaient déjà les adultes, mais les fillettes repoussaient avec énergie et colère les garçons.

L'homme était aussi grand que Rugika, avec une fourrure presque blonde. L'Archéo remarqua que ses cheveux étaient d'une nature différente de ses poils. Sous ces derniers, le torse était puissant, musclé, les bras robustes.

L'homme prononça alors une syllabe. Jusque-là, ils les avaient trouvés assez silencieux, n'émettant que des sons brefs, assez doux cependant, sans raucité.

— Saaalt... Saaalt.

Il répéta ce mot une dizaine de fois en paraissant très anxieux, comme s'il attendait une réponse de cet homme et de cette femme si différents de lui.

— Saaalt...

Rugika éprouvait, désespéré, un sentiment d'impuissance. Cet homme lançait une prière, plus qu'une injonction, le suppliait et il ne comprenait pas ce qu'il lui demandait.

— C'est ton couteau qu'il voudrait, fit la jeune femme.

— Je ne pense pas, et d'ailleurs je ne le lui donnerai pas. Je ne veux pas escamoter les étapes de leur évolution.

— Tu sais bien qu'ils ne trouveront pas facilement de quoi fabriquer des outils. Les quelques pierres qui peuvent tomber d'une paroi peut-être.

— Les os, les omoplates du bœuf musqué par exemple. Aiguisées,

elles peuvent servir de racloir et de couperet. Mais ce n'est pas mon couteau qu'il convoite. Il est vraiment suppliant.

L'homme s'était tu et soudain il plaça sa main gauche sur sa hanche, la fit disparaître dans sa fourrure.

XXX

Toute sa vie durant, Romi revivrait ces quelques secondes où l'homme roux enfonça sa main gauche dans les poils de sa hanche et en retira une petite pierre blanche formée de cristaux. Tandis que Tara s'exclamait que l'homme avait fabriqué une poche en tressant les poils de sa fourrure, l'Archéo, lui, identifiait la nature de la petite pierre et restait ébloui et intrigué.

— Regarde, Tara, c'est du sel... Et c'est ce qu'il nous disait en langue anglaise : *salt*. Mais comment peut-il savoir ?

— Saalt, répétait le Roux joyeusement, comme s'il avait la certitude d'être compris.

— Il nous demande du sel.

— Mais nous en avons des tubes dans les rations de l'armée. Enfin dans ce qu'il en reste.

Tara se précipita dans l'igloo tandis que Rugika portait les cristaux à sa bouche de crainte de s'être trompé, mais c'était vraiment du sel et certainement du sel marin. On en récoltait sur la banquise en creusant des trous jusqu'à la mer. On attendait que les vents furieux, évaporant l'eau, en déposent une pellicule sur les bords. Mais en Transeuropéenne, on exploitait surtout les mines souterraines.

Tara revint avec deux tubes en carton remplis de sel. Elle en ouvrit un et fit couler la poudre blanche devant les yeux extasiés de l'homme et de tous ceux qui maintenant les entouraient.

— J'ai eu conscience ce jour-là, répéta souvent Rugika par la suite, que je venais d'avoir le premier indice sur l'origine de ces Hommes du Froid. J'étais certain à l'époque que jamais ils n'avaient approché suffisamment longtemps les Hommes du Chaud pour que cette appellation de *salt*, sel en anglais, persiste dans leur mémoire. Depuis, je suis persuadé qu'ils l'ont toujours connu et qu'à l'origine de leur apparition sur terre, ce mot explique bien des choses. Il m'est impossible d'en tirer une hypothèse, de me livrer à une quelconque extrapolation, mais un jour, dans quelques années ou quelques siècles, on découvrira que j'avais raison.

Bien entendu, longtemps on l'écouta poliment, on se moqua de lui

dans son dos et ses collègues scientifiques, qui par ailleurs ne tarissaient pas de louanges à son égard pour ses recherches, ne manquaient pas de dire : « Ah ! si ce brillant Rugika n'entretenait pas cette idée fixe que les Roux sont nés du sel, il serait le premier de nous tous. »

L'homme avait vu comment ouvrir le tube de carton et en était ravi. Il ne cessait d'ôter le bouchon et de le remettre. Il versait quelques grains dans sa paume où la peau dépourvue de poil apparaissait en rose pâle, et ensuite d'un coup de langue les léchait.

— Ils manquent de sel, dit Rugika, et je vais même aller plus loin. Non seulement le sel est nécessaire à leur organisme comme au nôtre, hommes du chaud qui avons besoin d'en consommer entre neuf et quinze grammes chaque jour, mais je suis persuadé que cette substance est nécessaire à leur équilibre mental, qu'elle joue un rôle religieux dans leur existence. Ces gens-là le vénèrent, et alors que depuis des jours ils n'ont pu en consommer, ils gardent dans cette poche de fourrure tressée – chacun en a une sur le côté gauche, – le dernier cristal, comme une amulette, un objet pieux.

Tara lui demanda si à son avis ils connaissaient le goût du sucre, la substance opposée au sel, ajoutant que les primitifs d'avant la glaciation pouvaient avoir les deux notions de sel et de sucre. Ils cueillaient des fruits, le miel des abeilles, le sucre de certains roseaux.

— Des cannes à sucre. On appelait ça des cannes à sucre.

— Mais eux, comment auraient-ils pu avoir un jour l'occasion de trouver ce goût de sucré ? Tu crois que je peux leur faire goûter celui qui nous reste ?

— Et leur laisser une frustration, car jamais ils ne pourront en retrouver, à moins qu'ils ne se rapprochent, à leurs risques et périls, des hommes du chaud. Il ne faut pas leur en donner.

— Tu es sévère. Pas de lames coupantes, pas de sucre.

— En quelques minutes tu transformerais leur mentalité, dit Rugika, tu ferais d'eux des dépendants. Ils risqueraient leur vie pour que nous leur donnions des outils et des aliments salés et sucrés. Nous devons observer la plus grande prudence.

— Tu as l'air de penser qu'ils ont quelques chances de survivre, de se développer. Oublies-tu qu'ils étaient dix-huit mille au moins qui ont été massacrés par l'armée musulim ? Que ceux-ci sont des rescapés éperdus, coupés de leur horde à jamais, qu'ils ne disposent plus de cet environnement tribal qui leur aurait permis de poursuivre leur évolution au fil du temps ? Ils sont condamnés à plus ou moins longue échéance.

— Un enfant est né le jour même où nous les découvrons. Certes, ce sont des rescapés de la grande tuerie, mais pour réussir à s'enfuir, à se regrouper, ne fallait-il pas une grande faculté de réflexion et de décision ? Ces gens-là y sont parvenus et ont trouvé un asile où jamais personne ne les découvrira.

— Tu es vraiment fasciné, fit-elle, avec une nuance de jalousie et aussi de regret, comme si elle se sentait coupable de ne pas posséder elle-même cette faculté de curiosité attentive.

Rugika, avec un matériel adapté et la certitude de ne pas mourir de froid et de faim, serait certainement resté avec la petite tribu autant de temps qu'il lui aurait été nécessaire pour percer le mystère de leur apparition sur terre.

— Tu m'as dit que nous partirions demain, dit-elle, n'oublie pas. Nous ne pouvons passer une journée de plus parmi eux sans prendre le risque de nous affaiblir, par manque de chaleur et de nourriture. Nous ne sommes pas adaptés à ce régime de viande crue, et tout à l'heure je suis allée vomir. D'abord je m'étais gavée comme une goinfre que je suis, mais mon organisme a refusé d'assimiler cette chair sauvage.

— Oui nous partirons, dit Rugika, mais un jour je reviendrai avec le nécessaire pour vivre au milieu d'eux quelques semaines.

— Curieusement, je me le disais, mais auparavant tu devras convaincre tes supérieurs que tu rapportes quelques données intéressantes. Tes Aiguilleurs, comme les Muslims, n'attendent qu'une chose, qu'on leur révèle le secret de ces cryohormones qui permettraient à leurs combattants de s'entre-tuer par moins soixante-dix degrés de froid. Quel idéal, quelle passionnante et dérisoire aventure pour en arriver à cette chose ignoble !

Il comprenait son désenchantement et son dégoût pour l'avenir qui les attendait. Elle ne serait pas accueillie à bras ouverts. Elle devrait prouver qu'elle ne venait pas espionner la Transeuropéenne, qu'elle était capable de travailler dans un laboratoire de recherches sur les minéraux. Il n'avait pas la prétention de pouvoir la défendre dans les prochains jours, les prochaines semaines s'ils parvenaient à passer la frontière et à retrouver le Réseau de Carinthie.

Juste avant que la nuit ne se répande, vers les quatre heures de l'après-midi, les Hommes Roux se gavèrent de viande de bœuf musqué, surtout de celle du veau nouveau-né tendre et sans arrière-goût d'urine. Et comble de la félicité, chacun put à la fin de ce banquet saler un tout petit peu le dernier morceau grâce aux dons des étrangers. Et ils allaient s'endormir avec ce goût merveilleux de sel

dans leur bouche.

Le couple se réveilla avant l'aube qui ne venait que vers neuf heures. Ils préparèrent leurs sacs. Les enfants les regardèrent tranquillement. Rugika alla choisir quelques morceaux de viande, suffisamment pour deux jours de nourriture. Les adultes les suivaient du regard, sans marquer aucun intérêt excessif.

— Comprennent-ils que nous les quittons ? demanda Tara, agacée de tant d'indifférence.

— Mais oui, mais ils sont discrets.

— Ils ignorent ce qu'est une embrassade ou un serrement de mains ?

Lorsqu'ils chargèrent leur sac à dos, le grand gaillard aux cristaux de sel se leva et s'approcha. Il hochait la tête et du doigt montrait les rebords du cirque.

— Oui, dit Rugika, nous partons.

— Saalt ?

— Non. Peut-être un jour.

L'homme aurait voulu savoir où ils pourraient trouver du sel. À moins de salpêtre dans quelque crevasse rocheuse, l'Archéo n'avait pas la moindre indication à leur fournir. Et ce salpêtre n'était que du nitrate de potassium.

— Je me demande si le mot sucre en anglais leur est connu, dit la jeune femme, soudain excitée par cette idée. Sois tranquille, je ne vais quand même pas pour autant leur en donner le goût si je prononce le terme.

Rugika haussa les épaules.

— À ta guise.

Tara regarda l'homme en souriant :

— *Sugar* ?

La réaction du Roux fut stupéfiante. En une seconde il perdit de sa superbe, apparut comme un être en train de se rabougrir, de perdre toute sa vitalité. Épouvanté, parcouru d'un tremblement, il recula sans oser les regarder, alla se fondre dans la masse de ses congénères, disparut même à leurs yeux.

— Mais voyons, je n'ai fait que prononcer ce mot de...

— Tais-toi. Plus jamais tant que nous serons ici. Et filons sans prolonger les adieux. Nous les laissons sur une fâcheuse impression, peut-être dans la plus atroce des épouvantes.

Elle le suivit en se désolant, n'osait regarder vers la tribu de crainte de lire dans les regards abrités sous les poils des lueurs de haine.

— J'aurais dû penser que s'ils adoraient le sel, ils ne pouvaient que détester son antinomie. S'ils adorent le sel, c'est qu'il est comme un dieu, donc le sucré serait le démon. Et évoquer le démon devant des primitifs, c'est provoquer le clash, la rupture. À se demander si un jour je pourrai revenir au sein de leur tribu pour les étudier.

— Oui, mais qui aurait pensé qu'ils connaissaient le nom anglais du sucre, protestait Tara.

XXXI

Ils furent hospitalisés à Grand Star Station après avoir été trouvés en bordure du Réseau de Carinthie dans un état d'épuisement total, brûlés profondément par la basse température. La jeune femme inconnue avait sur elle un passeport intérieur de la Muslim Company et lui ses papiers d'Archéo de la Transeuropéenne, ce qui permit une rapide décision. L'Aiguilleur de première classe Omalet, après consultation de ses chefs, ordonna par radio qu'ils fussent transférés dans la capitale pour y être soignés. Il s'y rendit également, mais ne put interroger tout de suite ni l'une ni l'autre, et dut patienter quelques jours. Tara Povla se rétablit la première. Elle devait la vie à son compagnon qui l'avait enfouie dans son sac de couchage aluminisé pour la protéger jusqu'au bout.

Omalet ne lui posa que quelques questions banales. Elle expliqua qu'elle avait suivi Rugika pour vivre en Transeuropéenne, où l'existence qu'il lui avait décrite apparaissait comme plus agréable. Non, elle n'était pas persécutée par les conseils religieux musulmans qui se montraient tolérants envers les autres religions. L'Aiguilleur comprit qu'elle attendait que Rugika soit en meilleur état, pour qu'il explique la véritable raison de leur retour dans des circonstances aussi dramatiques.

Et puis il y eut un coup de théâtre. Un matin, l'Aiguilleur pénétra dans le compartiment du train-hôpital, suivi d'une autre silhouette. Tara eut du mal à reconnaître le glaciologue Unio Kant dans ses vêtements de ville. Il avait bien maigri et il la salua sans grande chaleur.

— Oui, c'est bien elle qui collabora avec nous pour rechercher la source de ce sang ingélfiable. Elle et l'Archéo décidèrent de fuir en utilisant mes relevés sub-glaciaires, mais personnellement, je ne voulais abandonner ni ma mission ni le train qu'on nous avait confié.

La jeune femme l'écoutait en essayant de comprendre comment il avait pu être libéré par les autorités musulmanes, et Omalet consentit à l'expliquer. Le Conseil de Médina Station avait fait un acte de bonne volonté en renvoyant le glaciologue et le train, espérant que les relations économiques des deux compagnies en seraient encouragées.

— Ils vous sont reconnaissants d'avoir tout de même retrouvé un

dépôt ferreux datant de la Grande Panique, un laminoir et un haut fourneau.

— Vous avez donc réussi à vous en sortir, fit le glaciologue. Mais d'après les dates que j'ai relevées, vous avez mis près de dix jours pour atteindre le Réseau de Carinthie. Comment avez-vous pu survivre ?

Elle avait juré à son ami Rugika de ne jamais parler des Hommes Roux qui vivaient cachés dans un cirque naturel de la zone du Chaos. Elle expliqua qu'ils avaient erré longuement dans les galeries, les cavernes et les crevasses avant de pouvoir atteindre la surface d'un haut-plateau. De là, ils avaient dû s'attaquer à des lignes de crêtes d'un accès difficile, avant de se retrouver sur le versant ouest.

— Dans ces galeries, la température est plus acceptable qu'en surface et il n'y a pas de vent. Nous avons également pu nous reposer assez souvent, mais à plusieurs reprises nous avons été découragés.

— Mais pour la nourriture ? demanda Omalet.

— Nous capturons de petits animaux qui se réfugient dans ces cavernes loin des grands prédateurs, fit-elle avec prudence. Mais ensuite, une fois sur le plateau, nous avons tué un veau d'ovibos.

— Ce ne sont pas exactement des veaux, rectifia le glaciologue, toujours aussi sec et soucieux d'exactitude.

— Je sais, mais nous avons pu manger sa viande crue.

Omalet, à sa grande surprise, approuva ses paroles :

— Nous avons fait analyser les résidus collés sur vos fourrures et sur la combinaison isotherme de Rugika, et effectivement nous avons identifié en laboratoire la nature des parcelles de viande et de poils récoltés. Nous avons aussi retrouvé du sang animal sur vos couteaux et sur une petite scie à glace. Vous avez aussi tué un renne ?

— Non. Nous avons trouvé son cadavre.

Elle n'osait trop donner d'explications, car elle savait que l'Aiguilleur comparerait son récit avec celui que Rugika ferait lorsqu'il serait capable de parler. Sa cagoule s'étant déchirée, il souffrait d'une grave brûlure du froid aux lèvres, et même de la bouche.

— Vous confirmez l'existence de ce gouffre naturel, où près de vingt mille cadavres de primitifs à fourrure auraient été entassés à la suite d'un massacre ?

La jeune femme inclina la tête :

— Êtes-vous certaine qu'il s'agissait bien de ces bipèdes mammifères recouverts de poils, que les habitants de la Muslim Company et les soldats auraient assassinés ? N'ont-ils pas inventé une

histoire pour vous détromper ?

— Mais nous avons rapporté des prélèvements de leurs dépouilles. Je sais que ces prélèvements sont dans un mauvais état, la putréfaction ayant fait son œuvre au cours des années qui suivirent le génocide, mais ce fut une décomposition lente dans un milieu refroidi en dessous du zéro.

— Vous dites génocide, le terme vous paraît-il adéquat appliqué à de telles créatures ?

— Mais d'après les descriptions...

Elle avait failli se trahir, répondre qu'elle avait côtoyé durant plusieurs jours une quarantaine de ces « bipèdes mammifères recouverts de poils », et qu'il s'agissait bien d'hommes différents des humains de la terre par leur faculté à vivre dans le froid surtout.

— Nous avons une théorie officielle sur ce massacre et le contenu de ce gouffre. Nous redoutons que les Muslims n'aient réussi à créer une race artificielle d'hommes résistant aux froids les plus atroces. Dans l'intention de former une armée invincible qui se serait jetée sur notre Compagnie et toutes celles qu'ils convoitent. Nous savons qu'en secret ils ont déclaré la guerre sainte aux autres communautés du froid. Ils paraissent accepter toutes les religions, montrent une grande tolérance, mais leur but secret est de réduire en esclavage tous les peuples.

Malgré ses craintes de trop en dire, Tara Povla ne put accepter une telle accusation. D'une voix peut-être vibrante elle tenta de donner des autorités de Médina Station une vision beaucoup plus rassurante. Elle avait étudié dans les universités de la Compagnie, avait travaillé dans de nombreux laboratoires, et jamais n'avait entendu dire que l'on tentait de créer artificiellement des hommes d'une nouvelle race, ou que l'on pratiquait des manipulations génétiques aussi effroyables. Mais Omalet poursuivait ses accusations :

— L'expérience aurait échoué et les vingt mille hommes à fourrure se seraient révoltés contre le pouvoir central, menaçant de faire disparaître la Compagnie. Il aurait fallu les massacrer en masse et ensuite balancer leurs cadavres dans ce gouffre. Lorsque le Chérif général a vu que Rugika et Kant s'approchaient de cet endroit interdit, ils ont fait circuler cette histoire d'hommes primitifs venus comme des barbares du bout du monde.

— Mais vos deux scientifiques ont fait des prélèvements sur la fourrure de ces hommes nouveaux. Demandez à Unio Kant ce que nous avons trouvé, ce que lui a trouvé. Parlez-lui, Unio, de cette crevette, l'*euphrausia superba* ou krill, que l'on ne trouve que dans les

mers du pôle Sud ! Pour ma part, j'ai recueilli des particules d'un thé cultivé dans le sud de la Russie, dans une région où le pétrole réchauffe de grandes serres permettant de cultiver cette plante fragile.

— On a pu nous manipuler, dit alors le glaciologue, à la grande stupeur indignée de la jeune femme. Une spectaculaire opération militaire fut organisée contre des stations et des fermes isolées, pour trouver des hommes fourrure vivants. On ne récupéra que des peaux tannées, utilisées par les paysans pour se protéger du froid. Des peaux à double poil, permettant de supporter de basses températures. Mais peut-être que ces peaux ont été obtenues dans des laboratoires. Dans les poils, on a trouvé des débris effectivement, mais n'était-ce pas pour nous égarer sur une fausse piste ?

— Donc, Unio Kant, vous pensez qu'effectivement la Muslim Cie aurait préparé une opération d'envergure qui nous était hostile ? fit l'Aiguilleur satisfait.

— C'est tout à fait plausible, dit le glaciologue, qui cependant n'osait plus regarder la jeune femme en face. Lorsque nous étions de l'autre côté de la frontière, nous n'avons pas à mon avis usé de cet esprit critique qui fait la crédibilité d'un test scientifique.

XXXII

— L'explication, est très simple. Les Aiguilleurs cherchent un mobile pour envahir la Muslim et Unio Kant, toujours aussi froussard et servile, est devenu leur complice, leur référence scientifique.

La jeune femme s'inquiétait, faisait des signes pour l'inciter à la prudence, mais Rugika n'avait pas l'intention de se taire.

— Nous sommes certainement écoutés, mais je réfute cette thèse d'une manipulation génétique effectuée dans les laboratoires muslims. Toi-même peux assurer que la science de nos voisins n'est pas suffisamment évoluée dans ce domaine pour obtenir des individus insensibles au froid.

— Omalet m'a laissé entendre que je pourrais bien être accusée d'être une espionne qui, grâce à toi, a pu s'introduire dans la Transeuropéenne.

— Je demanderai à comparaître devant la commission qui, voici quelques mois, m'a confié la mission de me rendre dans la Compagnie Muslim pour y faire des recherches. Cette commission était dirigée par un grand maître aiguilleur, mais il y avait un représentant du Conseil d'Administration.

Il pouvait désormais quitter son lit, faire quelques pas, mais sa bouche, dès qu'il parlait trop longtemps, se mettait à saigner. Tara étancha ses plaies avec douceur.

— Je ne pense pas que les gros actionnaires de la Transeuro soient prêts à faire la guerre. Nous avons subi un échec voici des années. Il a été tenu secret, mais Fouadjin ne s'est pas gêné pour me le révéler. L'invasion de la Muslim coûterait cher, très cher en hommes et en matériel. Ce serait une folie meurtrière voulue par les Aiguilleurs pour renforcer leur prestige, avec sûrement une arrière-pensée.

Tara se demandait si à la sortie de ce compartiment de train-hôpital, elle ne serait pas directement conduite dans une geôle secrète d'où elle ne sortirait jamais. Son statut était d'une extrême fragilité. Romi Rugika pouvait s'exprimer avec cette virulence, se voir traduit devant une cour de justice, mais on ne pouvait le faire disparaître arbitrairement. Elle si.

— Je ne veux pas te faire courir de risque, dit-il, tu partageras donc ce compartiment. Installe-toi sur l'autre couchette. Le médecin-chef devra accepter ta présence. Ici, les Aiguilleurs sont forcés de leur céder le pas.

— Nous ne pourrons jamais prouver que les Hommes Roux ne sont pas une création des laboratoires musulms. Ton combat est peut-être inutile. Unio Kant te portera la contradiction sans la moindre hésitation, oubliant son éthique scientifique.

Ils échangèrent un regard explicite. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient avouer qu'ils avaient vu les Hommes Roux, que c'étaient des primitifs authentiques. Durant ces journées vécues dans le cirque naturel du Chaos alpin, leur comportement n'avait jamais laissé penser qu'ils étaient des hommes génétiquement transformés de cette compagnie.

— Dans le gouffre où les cadavres pourrissent, il y avait des femmes et des enfants. Tous les témoins sont catégoriques. C'était une horde, un peuple tout entier qui se déplaçait vers l'ouest. Il est unimaginable de laisser entendre que pour dissimuler leur objectif final, les savants musulms aient créé des hommes, des femmes et des enfants génétiquement insensibles au froid. Ils n'auraient créé que des hommes si tel avait été leur souci militaire.

Rugika pouvait affirmer qu'il y avait des femmes et des enfants morts dans le gouffre, mais les analyses de ces restes décomposés prouveraient-elles la présence du sexe féminin ? Parmi les échantillons qu'ils avaient ramenés, aucun os ne figurait en entier. Il n'y avait que des fragments.

— Les Aiguilleurs prétendront que les gens qui gisent dans le gouffre ne furent que des cobayes inutilisables par l'armée. Ils affirmeront que la fabrication de mutants, le mot n'est pas trop fort, se poursuit dans le plus grand secret et représente une menace pour la Transeuropéenne, mais aussi pour le monde entier. Ils essaieront d'enflammer les esprits, d'organiser une croisade, le mot n'est pas trop fort. Je suis à peu près certain qu'ils signeront un pacte secret avec les Néos catholiques pour que ces derniers prêchent dans les églises en faveur de la guerre préventive. Une croisade contre l'Islam.

Lorsque le médecin-chef du service de cryoplexie sut que le malade du 34 exigeait la présence de sa compagne dans son compartiment, il se rendit seul auprès de Rugika :

— Je ne devrais pas vous autoriser à rester en couple, dit-il. J'ai reçu des recommandations à votre égard. Déjà j'ai refusé que mademoiselle Povla soit mise sous surveillance. Le train-hôpital est surveillé par la police et cela suffit. Mais en ce qui vous concerne, je pense que le soutien affectif de votre amie peut vous aider à guérir

rapidement. Mais attention, ne parlez pas constamment, sinon vos brûlures ne guériront pas.

Le même jour, Omalet revint avec un autre Aiguilleur de plus haut grade. Ils voulaient faire signer par Rugika un rapport de trois pages. L'Archéo dit qu'il voulait d'abord l'étudier.

— Votre compagnon de mission Unio Kant l'a signé, lui.

— Cela le regarde, mais je veux d'abord en prendre connaissance. Où sont les échantillons prélevés dans le fameux gouffre des cadavres ?

— Mais dans les laboratoires de criminologie scientifique, ceux-là même que vous avez fréquentés avant de partir en mission.

Omalet n'eut pas un regard pour la jeune femme. La résistance de l'Archéo et la décision du médecin-chef du service devaient le remplir de fureur.

— Moi seul possédais ces échantillons et moi seul pouvais fournir aux laboratoires les indications préalables avant toute analyse.

— Monsieur Kant l'a fait avec autant de conscience professionnelle.

Deux jours plus tard commencèrent de courir des rumeurs incontrôlables sur l'imminence d'une attaque par la Compagnie Muslim sur les zones frontalières. La radio finit par répercuter ces bruits, mais ne put les confirmer car la zone frontière était désormais sous contrôle militaire absolu. Et les journaux imprimés commencèrent de divulguer des articles inquiétants. Jusqu'à ce qu'un organe hebdomadaire publie une interview d'Unio Kant qui, de façon péremptoire, déclarait que les Muslims effectuaient des recherches génétiques, pour former un commando de soldats pouvant supporter les plus basses températures sans protection encombrante. Un encadré se montrait explicite au sujet de l'infanterie de montagne, qui ne pouvait opérer que revêtue de combinaison lourde, gênant les mouvements. Pour la première fois, il était fait allusion à ce conflit ancien entre les deux compagnies, réduit à la simple appellation d'escarmouche. Les goudiers muslims, engoncés dans leurs fourrures animales, ne pouvaient être très opérationnels, ce qui pouvait expliquer les essais sur les hommes d'une cryohormone.

— Nous voici en pleine folie guerrière, s'emporta Rugika. Et d'ici quelques jours, toute la presse reprendra ce type absurde d'informations, les exploitera dans l'extrapolation la plus délirante, sans avoir obtenu la moindre précision des scientifiques ou des autorités.

Curieusement, ce fut la radio officielle de la 17^e région diffusant depuis River Station qui proposa une interview à l'Archéo. Il n'en fut pas surpris.

— Le dernier des Sadon occupe le poste de gouverneur dans cette province, et peut-être n'a-t-il pas envie qu'un conflit soit déclaré. Je ne crois pas que ce soit un pacifiste acharné, mais il voit dans cette polémique l'occasion de se mettre en relief et d'attaquer le Conseil d'Administration et surtout les Aiguilleurs, ses bêtes noires. Ce sont eux qui l'ont poussé à abandonner la présidence de la compagnie alors qu'il était le dixième du nom.

L'équipe de Radio River Station arriva le lendemain et resta une demi-journée dans le compartiment 34. Tous les propos de Rugika furent enregistrés. Il demanda, sceptique, si des coupures seraient effectuées en studio.

— Le gouverneur veut que vous puissiez vous exprimer librement.

— Comment peut-il savoir que j'ai sur le sujet une opinion différente de celle du glaciologue Kant ?

— Nous l'ignorons. Nous vous interviewons et nous diffuserons dans l'intégralité vos déclarations.

— Il n'y aura donc aucune censure ?

— Nous avons l'assurance que non, répondit l'un des journalistes.

Le même soir et durant plus d'une heure, l'entretien avec Rugika fut diffusé sur l'antenne de Radio River St. et causa une forte impression dans la Compagnie, et comme bien des auditeurs ne l'avaient pas entendu, il fut repris le lendemain. De plus, une radio indépendante de GSS, appartenant à de gros actionnaires propriétaires d'entreprises importantes, acheta l'émission pour la programmer à une heure de grande écoute. La radio officielle des Aiguilleurs et une autre qui essayait d'apparaître comme libre, firent intervenir Kant. Mais ce dernier ne disposant pas des arguments de Rugika ne trouva d'issue que dans une rage stupide, qui le ridiculisa aux yeux des spécialistes. Par contre, dans la population, on pensa que le glaciologue n'avait fait que son devoir en critiquant l'Archéologue. La radio des Néo-Catholiques, qui en règle générale ne diffusait que des émissions religieuses et des exégèses des Évangiles, attaqua la religion musulmane, l'accusant de prosélytisme guerrier.

— Dites donc, se réjouit le médecin-chef du service de cryoplexie, vous avez mis le feu aux poudres et toute la concession est en ébullition, avec des pour et des contre. Mais j'en suis satisfait car nous ne pourrons plus entreprendre une opération militaire dans le plus grand secret désormais. Vous savez, il y a quelques années, je ne vous

dirai pas quand, j'ai eu mon service rempli de pauvres types estropiés par le froid des hautes altitudes. Tous arrivaient de la frontière orientale.

XXXIII

Ce n'était plus un Conseil restreint. Dix personnes s'étaient installées derrière une table en arc de cercle, et chacune avait reçu un dossier complet sur l'affaire de la base Robin. Son historique, ses premières trouvailles, les analyses scientifiques, la mission de Kant et Rugika en Muslim Company, les rapports des deux hommes sur le travail effectué à l'étranger, le rapport de la réfugiée politique Tara Povla.

Le conseil se composait d'Aiguilleurs, mais ils étaient en minorité, le Conseil d'administration ayant délégué six représentants, dont des scientifiques, pour entendre les trois personnes ayant touché directement à cette aventure.

Les journaux, les radios poursuivaient leur polémique sur les intentions réelles ou cachées de la Compagnie orientale des Muslims. L'église, alliée des Aiguilleurs, n'hésitait plus à se lancer dans la bagarre, jetant l'anathème sur une religion qui cultivait la violence et l'exclusion.

Kant avait comparu, avait répondu aux questions après qu'on l'eut écouté. Ce fut le tour de Tara Povla, et lorsqu'elle sortit du lieu de la réunion, elle était à bout de nerfs. Ces gens l'avaient rudement malmenée, même les plus pacifiques, ceux qui voulaient empêcher que ne se propagent des idées dangereuses sur une mobilisation secrète des troupes muslims.

— J'ai failli me trahir, murmura-t-elle, lorsqu'elle retrouva Rugika et se jeta dans ses bras, mais ils ont été féroces, odieux. Je ne serais qu'une espionne.

Les trois scientifiques se trouvaient dans le même compartiment d'attente. Kant, assis dans son coin, lisait une brochure, les ignorant complètement.

Rugika comparut à son tour et raconta comment il en était arrivé à soupçonner l'existence d'hommes primitifs, dotés d'une résistance peu commune au froid et massacrés dans la traversée de la Compagnie muslim.

— Ils étaient dans les dix-huit mille, hommes, femmes, enfants en marche vers l'ouest, certainement attirés par un géo-tropisme que je

n'ai pu identifier.

Il raconta comment ils avaient découvert l'existence du gouffre où les victimes du génocide avaient été jetées, comment un puits avait été creusé, brusquement envahi par les liquides de la décomposition.

— Vous aviez donc déjà entendu parler d'une chasse à ces fameux hommes à fourrure auxquels vous croyez ?

— Dans une station perdue. J'étais dans une cantine avec des paysans du coin. Un homme racontait des histoires et, parmi des légendes, celle-là, toute récente. Les autres l'ont fait taire assez vite.

On l'écouta raconter comment avec l'armée il avait essayé de retrouver des hommes à fourrure vivants.

— Unio Kant dit que c'était un déploiement militaire destiné à vous induire en erreur.

— Unio Kant gisait alors sur la couchette d'un wagon-hôpital de Karawan Station à une demi-journée de train. Il n'a pas participé à cette opération, mais il a vu les peaux que les paysans possédaient et qu'ils utilisaient. Et ces peaux révélaient que la horde massacrée arrivait de très loin.

— Kant a mis en doute la présence de particules, de cellules organiques d'origine lointaine. Il pense que vous avez été bluffés.

— Comment les Muslims auraient-ils possédé des *euphrausia superba* par exemple ? Kant ne vous a pas dit toute la vérité à ce sujet. Nous pensions tous, les Muslims compris, que ce fragment de petit animal trouvé dans une fourrure était un insecte. Il en existe dans les cavernes et dans les lieux habités. Mais c'est Kant lui-même qui identifia les restes d'une crevette krill des mers polaires australes, et maintenant il vient nous dire qu'on a voulu nous abuser en fourrant cette bestiole dans les fourrures ? Il nous a même expliqué alors comment ces primitifs devaient pêcher ces crevettes et s'en nourrir. Demandez-lui pourquoi aujourd'hui il prétend qu'il a été trompé. Demandez à Tara Povla qu'elle vous raconte la scène en question.

— Vous prétendez que dans le gouffre rempli de victimes d'un génocide il y aurait des hommes, mais aussi des femmes et des enfants.

— C'est un génocide, sinon je n'aurais pas utilisé ce mot.

— Les analyses n'ont pu déterminer les sexes, ni l'âge des victimes en question.

— Les prélèvements effectués ne comportent que des éclats d'ossements, et nos scientifiques des laboratoires de criminologie ne pouvaient effectivement en tirer des indications d'une grande

précision.

— Pourquoi ? demanda le président de ce Conseil, un gros actionnaire qui n'était autre que le secrétaire du Conseil d'Administration de la Transeuropéenne, un poste important puisqu'il correspondait à la fonction de Premier ministre dans les républiques de jadis. Pourquoi voulez-vous que des individus primitifs, des hommes à fourrure, surgis de nulle part, là-bas, dans des régions que nous ne pouvons pas connaître, soient parvenus dans notre continent européen ? Admettons qu'ils existent au loin, qu'ils s'y nourrissent de krill, on dit que les phoques géants, les éléphants de mer, les manchots et les baleines y pullulent. Ils pouvaient se nourrir et voilà qu'ils se lancent sur la banquise, arrivent en Asie et traversent des immensités pour venir chez nous ?

Par chance, Rugika se souvenait d'un article paru un an auparavant. On y annonçait qu'une compagnie ferroviaire du continent américain construisait un réseau dans l'Antarctique.

— Ce faisant, ils forcent les Hommes Roux à fuir, dit-il.

— Nous n'avons jamais eu la preuve que cette compagnie américaine pénétrait les régions polaires.

Pourtant, la réponse de Rugika fit son effet, car depuis des années on se préoccupait fort des progrès des compagnies américaines. Des aventuriers, ayant traversé la banquise atlantique, annonçaient que sous peu ces grandes entreprises oseraient lancer un réseau banquisien et essaieraient de se réunir à la Transeuropéenne. Si le grand public de la Compagnie restait indifférent, voire ignorant devant ces informations, le Conseil d'Administration y attachait un intérêt vigilant.

— Admettons cependant. Mais nous n'avons pas d'autres certitudes. Et nous, dans l'ignorance, nous devons nous méfier de nos voisins.

— Je vais vous faire une proposition, dit soudain l'Archéo. Voilà, je m'engage devant vous à essayer de retrouver des hommes à fourrure. Je dispose de quelques éléments, et surtout d'une conviction profonde qui me permettent de situer approximativement un endroit où je pourrais en découvrir. Pour ce faire, j'ai besoin de moyens importants. De l'autorisation de circuler en dehors des rails et d'utiliser des traîneaux à chiens.

Cette offre extraordinaire fut suivie d'un silence qui se maintint jusqu'à ce que le chef d'état-major des Aiguilleurs se dresse d'un coup, et pointe un doigt accusateur sur Rugika :

— Cet homme cultive un orgueil tel qu'il n'est plus digne d'être un

scientifique. La recherche implique une humilité qu'il n'a jamais possédée. Il nous fait un numéro de magie au lieu de nous donner des arguments solides.

Dès lors ce fut presque une rixe. Rugika vit un conseiller sur le point de frapper un Aiguilleur qui portait la main à son étui d'arme, heureusement vide. Le secrétaire du Conseil d'Administration réussit tout de même à ramener le calme.

— Je suis curieux de savoir comment vous vous y prendrez, Romi Rugika, pour tenir vos promesses si nous vous offrons les possibilités que vous demandez.

— Je ne puis en discuter ainsi. Je vous demande d'entendre Tara Povla.

— Dans ce cas, nous voulons aussi entendre Unio Kant.

— Introduisez cette femme et le glaciologue.

Rugika savait qu'il jouait gros. Comme lui, elle devait affirmer qu'on pouvait retrouver une tribu d'hommes à fourrure, sans révéler le lieu de leur campement. Mais elle était assez intelligente et futée pour ne pas commettre d'erreur. Tranquillement, elle assura que l'Archéo ne s'avancait pas à la légère, et qu'on pouvait retrouver des primitifs à fourrure et peut-être même les ramener en Transeuropéenne.

— À condition qu'ils soient respectés dans leur dignité. Ce sont des primitifs, c'est vrai, mais ce sont aussi des hommes.

— Des produits de manipulations génétiques, oui, cria le chef des Aiguilleurs.

— Des observations sur des jours, des semaines établiront leur degré de civilisation. Un homme du chaud, même transformé en primitif, qui conserverait son acquit de civilisé, se trahirait très vite. Ces êtres-là sont à l'âge de l'homo erectus.

Kant comparut et lorsqu'il apprit la proposition faite par l'Archéo, il eut une réaction inattendue. Il regarda les Aiguilleurs, surtout le chef d'état-major, comme s'il attendait de lui un soutien. Mais il se retrouva seul sous les regards de ces dix membres du Conseil.

— Je crois, murmura-t-il, perdant contenance... je crois que Romi Rugika est complètement fou.

— Tara Povla aussi ? demanda le président.

— Oui, certainement.

— Fous tous les deux. Et vous-même, Unio Kant ?

Le glaciologue fut soudain incapable d'aller plus loin. Il se contenta de secouer la tête d'un air accablé. Il avait essayé d'aller contre ses

convictions intimes, toujours par besoin de conformisme, recherche éperdue d'un consensus avec les puissants de la Compagnie, mais ses analyses, ses constatations reprenaient le dessus.

— Unio Kant, auriez-vous des doutes vous-même ? Auriez-vous quelques raisons de croire que l'hypothèse de Romi Rugika et de Tara Povla pourrait éventuellement se vérifier ?

Oubliant sa prudence habituelle, presque viscérale, pour la première fois de sa vie, Kant laissa ses convictions scientifiques l'emporter.

— Oui, monsieur le président, fit-il plein d'humilité.

XXXIV

Dans la tribu, le plus âgé des hommes, celui dont la robe fauve se rayait de bandes grises de plus en plus larges au fil des jours, s'appelait Loak. Du moins les autres l'appelaient ainsi, lui-même n'ayant pas conscience d'appartenir à une suite familiale où le même nom se serait répété. On disait Loak car il ressemblait à un vieux loup des steppes et que dans ces régions orientales quelqu'un de la tribu avait désigné l'animal ainsi.

Loak était le meilleur chasseur, le plus rusé. C'était lui qui avait sauvé la petite tribu quand les hommes du Chaud avaient massacré la horde. Les siens s'étaient attardés sur le parcours pour chasser un chien sauvage blessé. Loak allait devant. Découvrant le massacre, il revint vers les derniers de la horde pour les entraîner vers les montagnes. Ils avaient peur des montagnes. Ils venaient d'une région plate, étendue à l'infini et ces crêtes, ces rochers dénudés, car la glace ne parvenait pas à s'y accrocher, les effrayaient. Mais Loak avait réussi à les faire sortir de cette vallée qu'ils suivaient depuis des jours. Et des hauteurs ils avaient assisté au génocide.

C'était souvent Loak qui grimpait en haut de ce cirque où ils s'étaient réfugiés, lui qui pourchassait les animaux pour qu'ils se précipitent dans le vide et s'y écrasent. Après avoir piégé la femelle de bœuf musqué et son petit nouveau-né, il avait aussi pourchassé un vieux renne, quelques chiens sauvages, mais depuis plusieurs jours il ne voyait plus une trace de gibier. Alors, chaque matin, il agrandissait les cercles concentriques qu'il faisait autour du cirque des montagnes et lorsqu'il fut à une heure de marche du campement, il trouva le bloc de sel. Il aperçut d'abord le rocher noir qui sortait de la glace comme un piédestal et dessus était posé un bloc de sel gros comme sa tête. Il le découvrit mais n'osa pas le prendre. Il n'avait jamais vu de sel dans ces montagnes terrifiantes et ne comprenait pas.

Il s'accroupit, urina pour marquer son territoire et recula de quelques pas sur la gauche et urina une autre fois. Il fit un tour complet avec le sel pour centre. Urina une demi-douzaine de fois. Le sel était sur son territoire. Il pouvait donc le saisir mais se méfiait encore. Il avait autrefois chassé les rennes de la sorte. Les rennes adoraient le sel et lui en avait beaucoup. Il traçait une piste de sel sur

la glace en direction d'un précipice et il y avait toujours un renne pour la suivre en léchant soigneusement les grains dispersés. Loak attendait derrière un monticule de glace préparé à l'avance, et quand l'animal était au bord du vide, il se précipitait. Une fois sur trois il réussissait à le pousser, parfois celui-ci, surpris, faisait un écart fatal mais souvent d'un bond fabuleux, il lui échappait. Il s'était encore accroupi, attendait. Soit quelqu'un chassait un animal, soit c'était lui qu'on chassait de cette façon. Certains hommes du Chaud piégeaient les hommes comme lui pour leur voler leur fourrure. Au cours de leur marche qui durait depuis des années, des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants avaient été tués pour leur fourrure. Plus rarement, mais il l'avait vu, pour le sexe des mâles. Loin à l'est, des chasseurs les coupaient, pour les dévorer pensait-il.

Il se précipita d'un coup sur le bloc de sel, le saisit et se mit à courir vers les siens. Il tint le rythme, ne ralentit que dans le dédale de boyaux qui lui permettait de descendre au fond du cirque.

À coups de gourdin, il cassa le bloc et chacun put en emporter un petit bout. Pas grand-chose, mais c'était déjà bien, après des mois de privation. Nul n'avait usé des cristaux de sa poche latérale, le sel de la divinité.

Loak rêva qu'il trouvait une montagne de sel, qu'il en usait comme là-bas dans leur territoire d'origine. Le sel faisait fondre la glace, permettait de découvrir le lichen par exemple. Ainsi, les animaux venaient le brouter et eux chassaient les animaux. Le lendemain, il espéra trouver du gibier, mais une fois de plus fut déçu. Il commença de tourner autour du cirque, agrandit encore la distance. Il aperçut un lièvre qui s'enfuyait, des oiseaux noirs qui poursuivaient le lièvre. Au loin il entendit le brame d'un renne mais ne put le distinguer. Depuis maintenant deux jours la tribu concassait les os entassés dans un coin pour en manger la moëlle. Il fallait chasser. Donc toute la tribu devait le suivre sinon seul il ne trouverait jamais plus de viande. Il allait donc retourner au bord du cirque pour les héler lorsqu'il vit un autre bloc de sel. Non sur un rocher mais sur une butte de glace, si bien qu'il avait failli le manquer.

La veille, se dit-il, il avait trouvé du sel comme celui-là, avait cru à un piège. Il l'avait pris et personne ne l'avait capturé, lui, Loak. Donc la divinité les récompensait pour avoir conservé sans y goûter les derniers cristaux de sel. La divinité se montrait bienveillante et bientôt elle enverrait un gros renne ou un bison.

La tribu le rejoignit quand il l'eut hélée et il les guida vers le bloc de sel. Et de là ils firent des cercles concentriques pour trouver des traces ou des bouses de bisons, des *fumées* ou excréments de rennes ou

des *laissées* de loups. Ils ne virent que des crottes de lièvre et d'un autre rongeur. Mais ils trouvèrent d'autres blocs de sel.

Ils palabrerent jusqu'à la nuit et ne retournèrent pas dans le cirque, continuèrent de parler puis dormirent. Loak avait prononcé le plus long discours de sa vie, pas plus d'une vingtaine de mots, et il était épuisé. Il n'avait pu convaincre les siens de ne pas suivre les blocs de sel qui s'échelonnaient dans une longue passe entre deux falaises. Mais ils le quittèrent au matin. Ils pensaient que la divinité indiquait la piste d'un important rassemblement *d'animaux*.

Loak les attendit toute la journée puis toute la nuit et le lendemain partit sur la piste des blocs de sel. C'est en sortant de l'étroite passe entre deux falaises – il pouvait toucher les deux en étendant ses bras –, qu'il aperçut les traces. Loak avait rencontré des lignes ferroviaires. Il en ignorait l'utilité. La première fois il était un jeune homme et avec ses compagnons ils n'avaient pas osé les franchir. Ils étaient restés des heures à proximité. Puis un animal aussi fougueux qu'un bison mais gros comme vingt de ces animaux galopa sur ces deux parallèles dans un hurlement de fureur. Il voyait des traces parallèles au bout du passage. Mais en creux dans la glace. Et elles se croisaient, se recroisaient, serpentaient dans tous les sens. Il se pencha et releva des traces de pattes de chien. Des traces larges de pattes de chien alors que les chiens sauvages ne laissent qu'une empreinte très légère. Il savait que des hommes du Chaud étaient venus là avec des chiens attelés à des objets qui laissent ces traces en creux dans la glace. Il avait aperçu de loin les mêmes à l'est, deux années auparavant. Parce qu'il restait seul et qu'il avait faim il suivit ces traces durant trois jours, et de loin aperçut le remblai d'une de ces doubles lignes où couraient des bisons fantastiques, toujours furieux. Il n'avait rien trouvé à manger, s'était gavé de glace et se sentait malade. Il n'arrêtait pas d'avoir mal au ventre et de faire de l'eau. Il savait que s'il ne trouvait pas un gibier, il mourrait bientôt, mais ses forces ne lui permettaient pas une chasse trop longue.

Il suivit la ligne aux bisons fabuleux. Parfois, il s'était dit que l'un d'eux aurait pu se blesser et s'écrouler, offrant des années de viande à dévorer. Et puis il aperçut une tribu. Il crut que c'était d'autres rescapés de la tuerie des hommes du Chaud, mais il reconnut une femme qui était assise avec son enfant qui tétait. Et puis il vit les autres, tous les autres qui arrachaient de la viande à un renne fraîchement tué. Tout juste en bordure de la double ligne aux bisons. Et sur cette ligne, l'un de ces animaux fabuleux était immobile, mais certainement enragé d'être ainsi immobile car il fumait terriblement. Les bisons en colère envoyaient ainsi des jets de vapeur par leurs

naseaux. Il ne comprenait pas ce que les siens, à part manger, pouvaient bien faire là sans éprouver de crainte à cause de l'énorme bison. Et puis il aperçut l'homme et la femme qui plusieurs jours avaient partagé avec eux le cirque dans les montagnes. Ils découpaient la viande de renne pour ceux de sa tribu et ils le reconnurent. Ils avaient l'air contents de le voir et lui tendirent un morceau de viande tendre. Il la dévora gloutonnement. Il avait cru mourir et retrouvait les siens et de la nourriture. Et ces hommes du Chaud, non seulement cet homme et cette femme, mais ceux qui à l'intérieur du gros bison les regardaient, ne paraissaient pas vouloir les tuer.

Il mangeait en surveillant ces gens du Chaud qui se tenaient derrière des panneaux de glace dans le grand bison. Il s'était souvent douté que les hommes du Chaud utilisaient ces énormes animaux pour aller et venir, mais jamais il n'avait pu le constater ainsi. D'ordinaire, l'animal passait à une vitesse incroyable. Et là, même s'il piaffait d'impatience, fumant de tous les côtés, il obéissait docilement.

— Ils les mitraillent avec des appareils-photo, les filment. Ils sont tous là, y compris le patron des Aiguilleurs, le vice-président, le secrétaire du Conseil, et tant d'autres, ricana Rugika. J'ai retrouvé ma crédibilité de scientifique, mon honneur de savant au détriment de ces hommes à fourrure. Nous les avons attirés jusqu'ici avec le sel et la promesse de viande. Nous les avons trahis.

Loak découvrait plus loin les chiens attelés à ces choses qui glissaient sur la glace en laissant deux ornières. Il comprenait que sa tribu affamée et émerveillée par toutes ces boules de sel ait succombé à la tentation. Ceux-là n'avaient pas vraiment assisté au massacre de l'autre côté des montagnes, ne se méfiaient pas. Pourquoi les nourrissait-on, les gavait-on de sel ?

— Je les ai sacrifiés à ma vanité de chercheur, continuait Rugika. Les malheureux ne savent pas qu'ils vont désormais connaître une autre vie, ils découvriront qu'ils se sont livrés au démon, à Sugar puisque telle se nomme leur épouvante.

La jeune femme ne disait rien, n'essayait pas de l'apaiser, d'affirmer qu'il avait sauvé la paix entre les deux compagnies. Il avait raison. D'autres rennes domestiques attachés plus loin brouaient des rations de foin, apportées par le train en même temps qu'eux. Lorsqu'il retourna dans le convoi, Rugika n'entendit pas ce que disaient le secrétaire du conseil et le grand chef Aiguilleur, mais Tara, elle, devait se souvenir toute sa vie de leurs paroles. Ils paraissaient très excités et leur ton était celui de maquignons.

— Quatre mille calories peut-être. Même à cinq mille calories de viande de troisième catégorie, on pourrait obtenir d'eux des services

que nous n'aurions jamais envisagés. Ils vivent, réellement dans le froid le plus rigoureux. Sur ce Réseau de Carinthie, on relève du moins quarante-cinq aujourd'hui.

— Mon cher secrétaire, imaginez ce qu'ils pourraient faire pour notre armée ?

— On les dit pacifiques.

— L'agneau le plus doux devient agressif si on le prive de nourriture.

— Ils pourraient effectuer des tâches que les plus démunis des hommes du Chaud n'accepteraient jamais d'accomplir. De toute façon, équiper un homme du Chaud pour qu'il affronte l'extérieur afin de débarrasser les ordures et gratter la glace des verrières, revient à un prix trop onéreux. Eux ? Juste quatre à cinq mille calories... Rien d'autre. Si, du sel.

Ils éclatèrent de rire en se regardant.

FIN

*Achevé d'imprimer en janvier 2000
sur les presses de Cox & Wyman Ltd
(Angleterre)*

FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie
75627 PARIS - CEDEX 13.
Tél : 01.44.16.05.00

Dépôt légal : mai 1999
Imprimé en Angleterre